

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

www.geo.fr



CHILI
LA VÉRITABLE
ÎLE DE ROBINSON
CRUSOÉ

N° 457. MARS 2017

VOYAGE SUR LA GRANDE BARRIÈRE DE CORAIL **AUSTRALIE**

GRAND DOSSIER

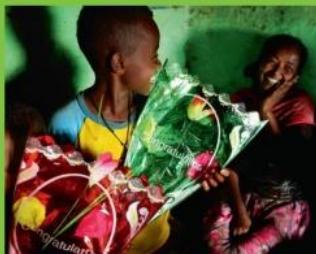
LA PLUS VASTE
STRUCTURE VIVANTE
DE LA PLANÈTE

CE QUI PEUT
LA SAUVER

10 SITES À EXPLORER
SANS RIEN ABÎMER



Kirghizistan
AU ROYAUME DU
LÉOPARD DES NEIGES



REPORTAGE
LE RÊVE
FOU DE
L'ÉTHIOPIE



Corée du Sud
LA BEAUTÉ PURE
DU SEORAKSAN



Nouvelle Classe E All-Terrain. Un chef d'œuvre d'intelligence.

Avec son look de baroudeur, la Nouvelle Classe E All-Terrain vous invite à l'évasion. Grâce à son châssis surélevé, sa suspension pneumatique Air Body Control et sa transmission intégrale permanente 4MATIC, vous profitez d'une tenue de route exceptionnelle en toutes circonstances. L'aventure commence sur www.mercedes-benz.fr

Mercedes-Benz
The best or nothing.



Consommations mixtes : 5,2-5,3 l/100 km - Emissions de CO₂ : 137-139 g/km.



Imaginez le confort

Imaginez un espace de bien-être vous offrant toute la liberté et la détente dont vous rêvez, où le temps n'a plus de prise sur vous. Passez du rêve à la réalité : venez faire l'expérience dans la zone de confort de votre revendeur Stressless®. Vous y découvrirez toutes les options de confort que seul Stressless® peut vous offrir.

(1) Les innovateurs du confort - Ekornes - RCS Pau 351 550 859

Sélectionner

la taille de votre fauteuil selon votre morphologie, et les coloris de cuirs ou de tissus parmi plus de 160 références.

 Fabriqué en Norvège
Depuis 1934

 suivez-nous sur
StresslessFrance

Revendeurs et catalogue sur
www.stressless.fr

Choisir

votre option de confort qui répondra au mieux à vos attentes. Les piétements : Classic, Signature, Etoile, ou repose-pied intégré, vous apporteront des sensations de confort différentes et un design varié.



PIÉTEMENT CLASSIC
Le grand confort
Stressless®

Stressless®

THE INNOVATORS OF COMFORT™⁽¹⁾

S'offrir

un fauteuil ou un canapé qui suit naturellement chacun de vos mouvements en douceur, en toute liberté et en silence.

Bénéficier

d'un confort unique : votre corps tout entier est idéalement soutenu dans toutes les positions grâce au soutien synchronisé de la nuque et des lombaires.



PIÉMENT SIGNATURE

La sensation de flotter
dans les airs



NOUVEAU

Repose-pied
intégré

PIÉMENT ÉTOILE
L'alliance du confort
et du design

EKORNES®



Innovation
that excites

NISSAN X-TRAIL
LE CROSSOVER TAILLÉ
POUR L'AVENTURE EN FAMILLE.
NOUVEAU MOTEUR 2L DE 177CH.



Innover Autrement. **Modèle présenté**: version spécifique. Nissan West Europe : nissan.fr - *Équipements disponibles de série ou en option selon version.
Consommation gamme cycle mixte (l/100km) : 5,6-6,1. Emissions CO₂ (g/km) : 148-162.

NISSAN INTELLIGENT MOBILITY



Moteur 177ch



5 à 7 places*



AVM - Vision 360**

Avec ses 177ch et ses 5 ou 7 places, embarquez toute votre tribu et toutes vos passions à bord du Nissan X-TRAIL. Et profitez des technologies Nissan Intelligent Mobility dont la caméra 360° de l'AVM pour vivre l'aventure en toute sécurité.

FJORD EN GROS PLAN

L'EXPRESS CÔTIER
DE NORVÈGE

JUSQU'A
500€ DE RÉDUCTION
PAR CABINE

Pour toute réservation avant le 30.04.2017
d'un voyage entre mai et août.

Réservation au

01 84 88 45 52

Lieu : Geirangerfjord, Norvège
Période idéale : l'été, sous le soleil de minuit
Expérience de navigation : 125 ans
Nombre de fjords parcourus : plus de 100
Diversité des paysages : innombrable
Compagnie offrant le même itinéraire : aucune

* Offre soumise à conditions, non rétroactive, valable sur le tarif du jour pour toute réservation effectuée avant le 30.04.17 pour les départs du 01.05.17 au 14.08.17. 500€ de remise par cabine double pour les voyages Bergen-Kirkenes-Bergen et 150€ de remise pour les Bergen-Kirkenes et Kirkenes-Bergen.

Vieille Europe, réveille-toi...

Atous ceux qui aiment les cartes, je recommande de jeter un coup d'œil à celle-ci, animée, que l'on peut trouver sur le Web*. Elle représente l'évolution de la population mondiale depuis 1960 et d'ici à 2100. Arrêtons un instant le curseur en 2050, une date somme toute assez proche. Et regardons le Vieux Continent d'abord. Sa taille a rétréci et stagne. L'Europe des – pour le moment – vingt-huit comptera 500 millions d'habitants en 2050, comme aujourd'hui. En explorant de plus près les chiffres de l'ONU, on voit qu'elle perdra même 49 millions de personnes entre 20 et 64 ans, les actifs. Le nombrilisme français amène souvent à nous réjouir du fait que notre pays soit, sur le plan démographique, plus dynamique que ses voisins. Mais la France comptera quand même moins d'habitants en 2050 (71 millions) que l'Allemagne (74,5) et le Royaume-Uni (75,3). Par ailleurs, l'implosion démographique de maints pays européens n'est pas faite pour nous arranger, puisque nous faisons l'essentiel de nos échanges commerciaux avec eux.

Les bras et les cerveaux qui manqueront à l'Europe naissent ailleurs. Les Etats-Unis gagneront 67 millions d'habitants (dont 22 millions d'actifs). L'Inde, 400 millions (dont 200 d'actifs). Mais c'est surtout l'Afrique qui enfile : 1,3 milliard d'habitants de plus. L'Ethiopie passera de 99 millions à 188. Le Nigeria de 182 à près de 400. Quand ils parlent des grandes transformations du monde, nos responsables politiques évoquent souvent la révolution numérique ou le changement climatique. Soit. Mais la lumière projetée sur ces sujets met dans l'ombre l'examen de la démographie. C'est pourtant elle qui dit beaucoup sur l'état des nations, leur santé, leur dynamique, leur avenir. Elle qui dit que nous ne sommes plus dans un phénomène de l'ordre de la «transition», mais d'ordre tectonique. Qui soulève des questions profondes. Et dont les réponses sont, pour le moment, au mieux absentes, au pire haineuses.

Le réel a raison, pourtant. Nous vivons dans une Europe, qui, depuis 2015, enregistre davantage de décès que de naissances. Une Europe qui fabrique ou achète plus de cercueils que de berceaux. Une Europe où, pour l'anecdote, on peut trouver un plus grand nombre d'hôtels interdits aux enfants que dans tous les autres continents réunis. Une telle Europe, qui s'accorde bien de vieillir, silencieuse et indifférente à son sabordage démographique, est-elle en mesure de rester une Europe ouverte au monde ? ■

Photos : DR



Mathilde Saljougui



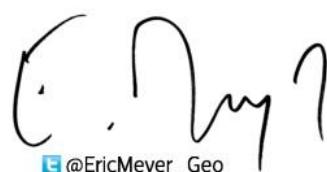
Jürgen Freund

UN TRÉSOR VIVANT ET FRAGILE

Partir en reportage en Australie dans un lieu aussi extraordinaire que la Grande Barrière de corail, le plus grand organisme vivant de notre planète [voir notre dossier] est un privilège : ce site unique, fragilisé par le changement climatique, est de ceux qui ne s'oublient pas. Pour notre reporter, **Mathilde Saljougui**, ce fut aussi l'occasion d'une rencontre émouvante. «Notre photographe, **Jürgen Freund**, m'a présenté John Rumney, 67 ans, l'un des meilleurs connaisseurs des lieux et une légende locale, raconte Mathilde. Quand il a appris que j'allais plonger – et que c'était ma première fois ! –, John a tenu à m'accompagner. Il m'a guidée par la main sous l'eau pour que je ne rate rien et que je me rende compte de la réalité, que je voie les récifs qui sont en bonne santé, et ceux qui souffrent de nos excès.»



ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF


EricMeyer_Geo



Cathay Pacific / James Morgan

Bien voyager pour mieux vivre votre aventure australienne.

Parce que bien voyager fera de votre séjour en Australie un moment inoubliable, Cathay Pacific vous propose de faire l'expérience de sa Classe Économie Premium, une classe à part, qui vous offre un confort optimal et un service exclusif dès l'enregistrement. Sydney, Melbourne, Brisbane, Cairns, Perth ou Adelaïde : quelle sera votre prochaine destination ?

Pour plus d'informations et pour vos réservations, rendez-vous sur cathaypacific.com/fr



Life Well Travelled

SOMMAIRE



AirPano.com

Le Heart Reef, célèbre récif de dix-sept mètres de diamètre au cœur de l'archipel des Whitsundays.

82

ÉVASION

Australie : la Grande Barrière entre péril et espoir C'est un royaume sous-marin de 2 300 kilomètres qui s'étend le long de la côte est du Queensland. Mais jamais ce joyau, la plus grande structure vivante de la planète, n'a été aussi menacé.

SOMMAIRE



32

Antonin Borgeaud



54

Kitchin & Hurt / Gettyimages



118

Pascal Maitre / Cosmos

Couverture : Getty Images. En haut : Antonin Borgeaud. En bas et de g. à d. : Steve Winter / National Geographic Creative ; Pascal Maitre / Cosmos ; Frédéric Lagrange / Art Partner Licensing.
Encart pub : Art & Vie de 2 pages posé sur la C4, diffusé sur les abonnés. **Encarts marketing :** Welcome pack de 2 pages posé sur la C4, diffusé sur une sélection d'abonnés, Abo : 4 cartes jetées diffusées sur kiosques France, Belgique et Suisse, 2 lettres extension ADD et ADI, posées sur la C4, diffusées sur une sélection d'abonnés, 2 encarts : Géo Book et Géo Ado, posés sur la C4, diffusés sur une sélection d'abonnés.

ÉDITORIAL	9
VOUS@GEO	14
PHOTOREPORTER	18
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	24
Le couple chinois bat de l'aile.	
LE GOÛT DE GEO	26
La Guinness : la brune préférée des Irlandais.	
L'ŒIL DE GEO	28
A lire, à voir.	
DÉCOUVERTE	32
Robinson Crusoé, aux sources du mythe	
Le héros du romancier Daniel Defoe a vraiment existé. GEO a visité son île, au large du Chili.	
ENVIRONNEMENT	54
Le léopard des neiges en son royaume	
Le félin rôde, solitaire et discret, sur les cimes d'Asie centrale. Pour comprendre ses mœurs, un reporter a suivi une expédition scientifique dans les contreforts reculés du Kirghizistan.	
REGARD	70
Un parc où les Sud-Coréens marchent et rêvent	
A trois heures de Séoul, ses forêts préservées, ses ruisseaux et ses reliefs acérés font du Seoraksan le plus beau parc national du pays du Matin calme, où la randonnée est une tradition.	
EN COUVERTURE	82
La Grande Barrière de corail	
Au large de l'Australie, ce prodige de la nature est menacé. Changement climatique, activités humaines... Nos reporters ont plongé dans la réalité de cet écosystème précieux et fascinant.	
LE MONDE EN CARTES	114
Villes : lesquelles ont bonne réputation ?	
GRAND REPORTAGE	118
Le grand rêve de l'Ethiopie	
L'image du pays ravagé par la famine s'efface. Et les grands chantiers en cours et à venir révèlent les objectifs du pouvoir en place : développer l'économie tout en préservant l'environnement.	
LES RENDEZ-VOUS DE GEO	136
LE MONDE DE... Francis Hallé	142

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 137.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En mars, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 136.

arte

SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



“ POUR MON INVESTISSEMENT
IMMOBILIER, POURQUOI
ME CONTENTER DE LA FRANCE
ALORS QUE JE PEUX AVOIR L'EUROPE?

6,45 % distribué en 2016⁽¹⁾ - 5,18 % taux de rendement interne 5 ans⁽²⁾. Accessible à partir de 1 060 € (tous frais inclus), CORUM est une solution d'épargne immobilière sur l'ensemble de la zone euro. Comme tout placement immobilier, le capital et les revenus ne sont pas garantis, ils peuvent donc varier à la hausse comme à la baisse. La SCPI est un investissement long terme dont la liquidité est limitée. Et comme tout placement, les performances passées ne préjugent pas des performances futures.

01 71 25 15 15
www.corum.fr



(1) Distribution sur Valeur de Marché (DVM) : rapport entre le dividende brut distribué par part y compris les acomptes exceptionnels et quote part de plus-values de 0,15% distribuées et le prix moyen annuel de la part.
(2) Taux de Rendement Interne (TRI) : calcul de la rentabilité de l'investissement qui tient compte de l'évolution du prix de la part et des revenus distribués sur la période. Avant tout investissement, le souscripteur doit prendre connaissance de la note d'information présentant l'ensemble des caractéristiques, des risques et des frais afférents à l'investissement, disponible sur www.corum.fr et doit vérifier qu'il est adapté à sa situation patrimoniale. CORUM Convictions, visa SCPI n° 12-17 de l'AMF du 24/07/2012, notice publiée au BALO, bulletin n°3 du 06/01/2017, gérée par CORUM Asset Management agrément AMF GP -11000012 du 14/04/2011.

JE SOUHAITE RECEVOIR UNE DOCUMENTATION À L'ADRESSE INDICUÉE CI-DESSOUS.

J'envoie mon bulletin à CORUM - 6 rue Lamennais 75008 Paris.

Nom

Prénom

Adresse

Tél

E-mail

Code postal

Ville

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

UN PÈLE-MÈLE D'IDÉES POUR S'ÉVADER



Chloé Ottini

|| Touche-à-tout et passionnée par le monde qui m'entoure, voilà trois ans que j'ai ouvert le blog *My Sweet Escape*. Récits, photos, coups de cœur et sorties culturelles composent mon pèle-mêle d'anecdotes et de bons plans. Une invitation à l'évasion, sans prétention aucune. Professeure des écoles en Picardie, je voyage au gré de mes envies et des vacances scolaires... et ne reste jamais longtemps assise sur mon canapé ! || mysweetescape.fr



Le château de la Roche, dans la Loire.



La pointe de São Lourenço, sur l'île de Madère.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Tous les mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

LE PLUS GRAND DÉSERT DE GYPSE DU MONDE



Les dunes de White Sands, au Nouveau-Mexique, dans le sud des États-Unis.
Emile Lombard photos.geo.fr/member/35594-emile-lombard



Frédéric Bondaz

L'IRRÉSISTIBLE ATTRAIT DE L'ÂME RUSSE

L'édition du dernier GEO Histoire [1917, la Révolution russe, février-mars 2017] m'a particulièrement touché. J'ai une profonde empathie pour l'âme russe. Je ne saurais dire d'où elle vient, une illusion de communauté bienveillante, un sens terrien de la réalité des choses [...]. J'aime la force de leur musique [...], la force de leur littérature, la force de leur âme, leur folie. Leur folie si étrangère à notre esprit cartésien, rationnel. Leur folie si proche, parce qu'elle appelle en nous ce qui ne nous est pas accessible, mais qui nous complète [...].



@Mellovestravels

[Au sujet de notre article sur le Spitzberg paru dans GEO n° 455] @GEOfr @thierrysuzan J'ai dévoré cet article ! J'y étais l'hiver dernier... quel endroit fantastique, mais si fragile.



Cléopâtre Sélénié

Je suis une grande amoureuse d'histoire, de nature et de beauté, donc je trouve mon bonheur chez vous. Merci à vous.

*Bonjour Demain

SAVOUREZ

vous êtes ici chez vous



CLASSE AFFAIRES EMIRATES

Retrouvez à bord toutes les saveurs qui vous font vous sentir comme chez vous, grâce à une sélection de plats inspirés du monde entier.

Hello Tomorrow*



L'Île de Beauté en famille

Bienvenue en Corse, où se mêlent paysages inouïs et hospitalité ancestrale. Ce petit bout de terre au milieu de la Méditerranée offre un concentré d'activités, où chaque membre de la famille trouvera son bonheur. Que vous soyez plutôt farniente, via ferrata ou plongée, tout y est pour prendre un grand bol d'air frais.

Laissez le brouhaha du quotidien derrière vous et écoutez les personnages locaux vous conter la légende de l'imbuscada, dans leur langue ensoleillée. Faites-vous quelques frayeurs en dévalant les calanques. Laissez les enfants courir tout habillés dans l'eau, après les heures de marche qui vous séparent de la plage isolée de Saleccia, puis filez vous régaler de cannellonis au brocciu à l'Auberge de Pascal à Ajaccio, sur la montagne. Laissez-vous bercer par l'accent presque musical de vos voisins de table. Décidez de rentrer à pied. Perdez-vous. Vivez la Corse en famille.



"J'ai choisi de devenir hôte Airbnb en Corse lorsque j'ai hérité d'une grande maison de famille, où je venais passer mes vacances enfant."

"J'y ai passé des moments merveilleux, et j'ai voulu faire découvrir ce lieu au monde entier. J'aime partager avec les familles ce retour à l'essentiel, des moments inoubliables qui les marquent à jamais, et qu'ils emporteront avec eux en quittant l'île. Derrière son aspect abrupt, la Corse est une véritable terre d'hospitalité".

Caroline, hôte Airbnb à Corbara

"Tout est parti de cette chaleureuse maison en pierre de taille typique du nord de la Corse. On a tous ressenti cette envie particulière de partir à l'aventure hors des sentiers battus. Les enfants ont alors troqué leurs parties de jeux de société pour un jeu de piste, à la recherche des plages cachées. Léa était méconnaissable, elle n'a même pas touché à son portable de la journée. Perdus à plusieurs reprises, nous avons fini par découvrir une superbe crique isolée près de la pointe de Spano (après quelques heures de marche, tout de même). Le spectacle était somptueux : eau transparente et vue imprenable sur la citadelle de Calvi. Pour être honnête, on ne s'était pas vraiment préparés à vivre autant d'aventures, on s'est découverts un petit côté Indiana Jones insoupçonné. Ce qui est certain, c'est qu'on se souviendra d'une chose : la prochaine fois, ce sera double ration de crème solaire pour tout le monde."

Eva, Emmanuel et leurs trois enfants, voyageurs avec Airbnb



Communiqué

Airbnb en bref

- ▲ Plus de 3 millions de logements à louer dans plus de 191 pays.
- ▲ Sélectionnez vos filtres : adapté aux familles, piscine, cuisine ou encore animaux acceptés.
- ▲ Consultez les commentaires d'autres voyageurs pour faire votre choix en toute sérénité.
- ▲ Un service client joignable 24/7 pour vous accompagner où que vous soyez.

Rendez-vous sur www.airbnb.fr pour réserver vos prochaines vacances en famille.



Vivez là-bas

PHOTOREPORTER

MANILLE, PHILIPPINES

UN RITUEL EN ROUGE ET OR

Mains tendues vers une statuette richement décorée de l'Enfant Jésus, les danseurs de Lumad Basakanon, la troupe vedette du Sinulog, une fête typique de l'île philippine de Cebu, se livrent à un rituel avant de monter sur scène. Vêtus de leur costume traditionnel rouge et or, ils sont venus représenter leur province lors d'un autre festival, appelé Aliwan. Un hommage aux différents folklores philippins organisé chaque printemps depuis 2003 dans la région de Manille. Au programme : spectacles de danse, chars décorés, concours de beauté... Et cohue monstre en coulisses. Alors, pour réussir cette image, le photographe philippin Heigen Villacarlos a eu une idée : «J'ai tenu à bout de bras mon appareil perché au sommet de son pied et photographié la scène durant dix bonnes minutes au moyen du cordon de déclenchement.»



Heigen VILLACARLOS

Cet employé de la ville de Manille travaille aussi occasionnellement comme photographe indépendant pour des magazines de tourisme.





BANI, BURKINA FASO

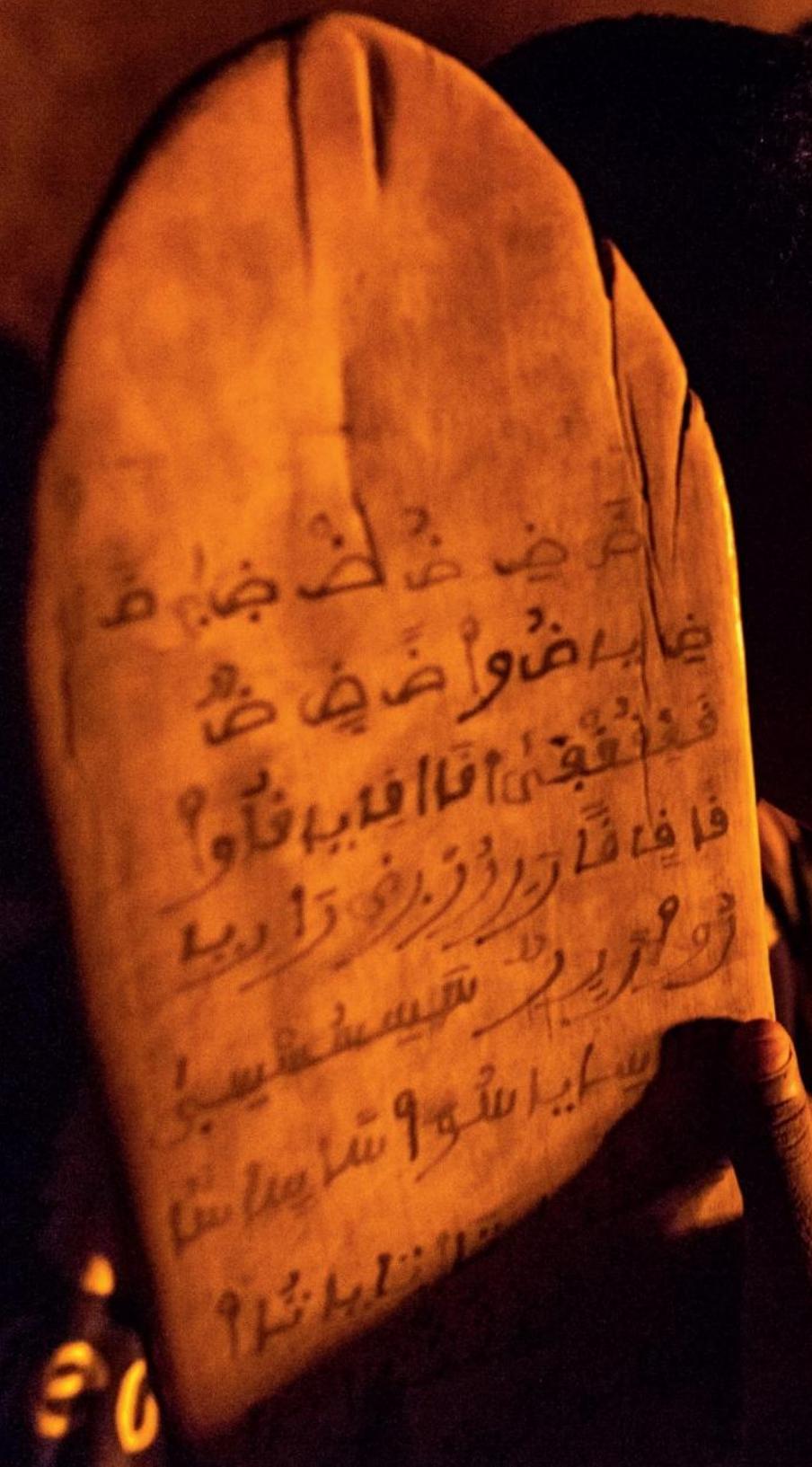
UN CHANT D'ESPOIR POUR LES ORPHELINS

A la lueur d'un feu de bois et à l'abri de la grande mosquée de Bani, dans le nord du Burkina Faso, ces orphelins récitent des versets du Coran inscrits sur des tablettes de bois. «Ils pratiquent le talili, un mystérieux chant rituel censé libérer l'âme et faciliter sa connexion avec Dieu», explique le Slovène Matjaž Krivc, qui en était à son quatrième voyage sur place quand il a pris cette photo et qui connaît la plupart de ces jeunes. Son reportage est consacré à la vie des 15 000 ouvriers, parmi lesquels un tiers d'enfants, qui travaillent dans les mines d'or des alentours. Dans des conditions terribles. «Beaucoup périssent ensevelis, dit-il. Mais la plupart mourront à cause de la poussière qui s'infiltra dans leurs poumons ou empoisonnés par le mercure et le cyanure manipulés sans protection.»



Matjaž KRIVC

Ce photographe slovène, qui parcourt le monde depuis vingt ans, a reçu en 2016 un prix World Press pour son sujet sur les mineurs du Burkina Faso.









JINHAE, CORÉE DU SUD
**CERISIERS EN FLEUR
AVEC PÉPINS**

Comme une averse fleurie sur une rivière multicolore... Pour photographier ce spectacle chatoyant, la Canadienne Jessica Wry a fait le voyage depuis Séoul jusqu'au petit port de Jinhae, à 370 kilomètres de là, sur la côte sud-est de la Corée du Sud. Chaque année, début avril, le plus grand festival de fleurs de cerisiers de la péninsule attire ici les touristes, qui flânnent dans les rues en admirant les arbres aux couleurs du printemps. «La ville compte près de 300 000 de ces cerisiers, dont les pétales volent en pluie rose et blanche dès que souffle le vent», raconte Jessica... qui explique avoir marché des heures pour trouver cet endroit, où la voûte florale qui surplombe la rivière Yeojwacheon – et qui est l'une des attractions les plus prisées – semblait protéger une insolite accumulation de parapluies.



Jessica WRY

La photo est devenue le passe-temps préféré de cette Canadienne, aujourd'hui de retour au pays après avoir enseigné l'anglais en Asie.



Le Potala, à Lhassa, au Tibet, est un must pour les photos de mariage des tourtereaux chinois. Mais, dans le pays, l'ambiance n'est plus trop à la noce : le nombre de mariages est en baisse depuis 2014.

Le couple chinois bat de l'aile

Un mariage, un foyer, un enfant et une vie de famille toute tracée jusqu'à la retraite. En Chine, ce schéma d'un bonheur construit autour du couple donne des signes d'essoufflement. Le nombre de jeunes qui choisissent de convoler en justes noces, après avoir progressé durant dix ans, a nettement diminué durant deux années consécutives, 2014 et 2015, respectivement de 3 et de 6 %. Quant aux divorces, ils ont quasiment doublé en dix ans.

Ces tendances, conjuguées à une élévation de l'âge moyen des couples qui se marient, font le désespoir des parents. Et leur hantise de voir leur progéniture rester célibataire et sans descendance devient souvent réalité. «Il s'agit en partie d'une conséquence de la politique de baisse de la natalité lancée au début des années 1970», explique Isabelle Attané, spécialiste de la Chine à l'Institut national d'études démographiques, qui précise qu'entre 2010 et 2014 le nombre de

femmes en âge de se marier a diminué de sept millions. Surtout, la société chinoise a évolué. Plus autonomes financièrement, les femmes ne font plus du mariage une priorité. Hédonisme, consumérisme... et concubinage progressent. «Beaucoup de couples se concentrent sur leur réussite professionnelle et deviennent les "dink" (double income no kids, "deux revenus, pas d'enfant") que connaissent déjà les sociétés occidentales», indique la sinologue Marie Holzman. La désaffection pour le mariage inquiète aussi le gouvernement qui s'emploie à redresser la situation avec sa finesse coutumière. Une propagande sans nuance culpabilise les femmes célibataires de plus de 27 ans, qualifiées de *sheng nu* («résidus»), les incitant à se montrer moins difficiles pour trouver un partenaire et fonder une famille. En 2016, une

loi a supprimé pour ceux qui se marient sur le tard (au-delà de 25 ans pour les hommes et de 23 ans pour les femmes), la semaine de vacances supplémentaire qu'un mariage leur assurait. Objectif : faire baisser l'âge des unions. Aucune chance de succès, disent les spécialistes, qui prédisent aussi un déclin durable du nombre d'enfants par femme et l'accentuation du vieillissement de la population en Chine. L'empire du Milieu pourrait bien se transformer, d'ici à 2050, en «empire des Vieux». ■



Jean Rombier



LES VOYAGES DE CEUX QUI VOIENT LA VIE EN GRAND



Pour ceux qui veulent découvrir de nouveaux horizons et vivre des expériences inédites, TUI propose des circuits uniques aux quatre coins du monde. De l'Afrique à l'Asie, en passant par l'Amérique et l'Océanie, explorez, rencontrez et partagez à travers nos 216 Circuits Nouvelles Frontières.

Rendez-vous sur tui.fr ou en agence de voyages

Nos circuits aux États-Unis
à partir de

1750€*

TUI, toutes vos envies d'ailleurs

*Exemple de prix pour le circuit «à la conquête de l'Ouest» au départ de Paris, le 27/10/2017, sous réserve de disponibilités, incluant les vols internationaux avec Lufthansa ou Air France, l'hébergement 11 jours/9 nuits en chambre double, en Pension complète, les taxes aériennes 109 € et la surcharge carburant 256 € soumises à modification, les transferts aéroport AR, les visites mentionnées au programme. Hors assurances et frais de service. TUI France - IM093120002 - RCS Nanterre 331 089 474. Crédit photo : Blend Images/hemis.fr

**CIRCUITS
NOUVELLES
FRONTIERES**



La
Guinness



La brune préférée des Irlandais

Un beau jour de 1759, l'Irlandais Arthur Guinness, 34 ans, signa un bail pour louer une brasserie de Dublin, près de St. James's Gate. Le document précisait la date d'expiration du contrat, 9 000 ans plus tard ! En réalité, Arthur devint si riche si vite qu'il put acquérir les lieux. Et cela, grâce à une bière brune, la Guinness, qui, en quelques décennies, fut sacrée boisson nationale : c'est elle que l'on sirote le 17 mars, à la Saint-Patrick. Dans les années 1920, l'Irlande s'est d'ailleurs choisi comme emblème une harpe gaélique si similaire à celle du logo de Guinness qu'il y eut menace de procès. L'explication de cette fulgurante success story ? Le breuvage a su imposer sa différence à une époque où, sur l'île celtique, on s'abreuvait surtout de gin, de whisky et de «cervoises» anglaises souvent de piètre qualité. La Guinness est une stout : elle est brassée à partir de grains d'orge torréfiés, ce qui lui donne sa texture épaisse et son brun rouge profond. Autre particularité : sa mousse crémeuse, obtenue grâce à l'injection d'azote

(et non de CO₂ pur, comme pour les autres bières). Cette draught («pression») est réputée aussi nourrissante qu'un repas – «A meal in a glass», disent les Irlandais. Un autre vieux slogan, encore visible dans des pubs, avançait aussi, jusque dans les années 1960 : «Guinness is good for you», «bonne pour toi» ! Jusqu'au début du XX^e siècle, la bière, à la haute teneur en fer, était ainsi prescrite – c'était une autre époque – aux convalescents, et même aux parturientes...

Les amateurs prétendent qu'aucune stout bue hors d'Irlande ne pourra jamais égaler celle tirée dans un bar local, par des serveurs habiles, qui remplissent le verre aux trois quarts, puis attendent que les bulles retombent légèrement, avant de coiffer le tout d'écume. Aujourd'hui, un million de pintes (environ un demi litre par verre) de Guinness sont vendues chaque jour dans l'île. La petite brasserie dublinoise a aussi profité, au XIX^e siècle, de l'expansion de l'Empire britannique et de la diaspora irlandaise pour s'exporter. Et, depuis 1997, elle fait partie de la multinationale Diageo, championne du monde du marché des alcools et spiritueux... Tandis que le vieux contrat de bail trône désormais, telle une relique, sous une dalle de verre, à l'entrée de la Guinness Storehouse, un musée qui a ouvert ses portes en 2000, dans l'entrepôt où tout a commencé... ■

Carole Saturno

DES RECORDS EN LIVRE ET EN MOUSSE

Ce n'est pas un hasard si le nom de cette bière est aussi associé à un best-seller remis à jour chaque année depuis 1955 : c'est le directeur de la brasserie, Hugh Beaver, qui, alors, suggéra qu'un livre soit édité pour recenser les records en tous genres. L'idée lui était venue en 1951 lors d'une partie de chasse, quand il s'était demandé qui du tétras ou du pluvier doré volait le plus vite.

Mais la Guinness peut elle-même s'enorgueillir de belles performances. Vendue dans 150 pays, c'est la bière la plus distribuée en Afrique, le Nigeria étant le troisième consommateur, après le Royaume-Uni et l'Irlande.

Sur la planète, 1,8 milliard de pintes sont bues tous les ans ! C'est aussi Guinness qui a inventé le floating widget, bille remplie d'azote moulée sous le couvercle d'une canette, qui permet, au décapsulage, de reproduire la texture d'une pression.



PARCE QU'UNE
GRANDE TASSE MÉRITE AUSSI
UN GRAND CAFÉ.



Vertuo 
LE CAFÉ À LA HAUTEUR DES GRANDES TASSES



NESPRESSO.
What else?®

LES FLEUVES



EXPOSITION

L'EAU, CE TRÉSOR BLEU QUI N'A PAS DE PRIX

A près avoir mis quarante millions d'années à sculpter le Grand Canyon, il a été siphonné en moins d'un siècle. Le Colorado, qui irrigue l'Ouest américain, des montagnes Rocheuses jusqu'au golfe de Californie, est désormais pratiquement à sec lorsqu'il atteint la frontière mexicaine. De ce grand cours d'eau ne reste alors qu'un maigre ruisseau sur le sol désertique. En cause, le changement climatique qui limite les précipitations et les immenses barrages Hoover et Glen Canyon qui alimentent en eau des villes comme Las Vegas. Mais surtout, la culture de plantes fourragères et l'élevage intensif de bétail. C'est l'une des images frappantes que le photographe Franck Vogel, auteur pour

GEO de plusieurs reportages sur les grands fleuves (Brahmapoutre, n° 432 ; Colorado, n° 442 ; Jourdain, n° 447 ; Mékong, n° 456), met en scène au Pavillon de l'eau, à Paris. Une exposition inventive, organisée autour de grands tirages, de chiffres et de cartes, qui fait écho à son ouvrage de référence sorti l'année dernière sur les cours d'eau. Un trésor bleu que les nations convoitent à n'importe quel prix. ■

Faustine Prévot

Le Colorado, par Franck Vogel, au Pavillon de l'eau, Paris, jusqu'au 31 mars. Fleuves frontières, éd. de La Martinière, 39 €. Contact : franckvogel.com

Changement climatique, barrages, cultures et élevage sont autant d'écueils que le fleuve Colorado affronte jusque dans le golfe de Californie.

POLAR

En eaux troubles



Lors d'une crue du Pô, un bateau disparaît tandis que son frère «chute» de la fenêtre d'un hôpital. Le commissaire Soneri, chargé de l'enquête, découvre que les deux hommes étaient fascistes sous Mussolini et va remonter le cours du temps. Un roman policier placide et profond, dans la veine des Maigret, sur la pertinence du proverbe : «Se méfier de l'eau qui dort.»

Le Fleuve des brumes, de Valerio Varesi, éd. Agullo, 21,50 €.

FESTIVAL

Garonne en fête



Bordeaux, qui doit beaucoup à son fleuve,

le célèbre les années impaires. Au programme, concerts sur les quais, traversée à la nage, défilé de trois-mâts légendaires et feu d'artifice au-dessus des flots. Avec, en point d'orgue, le départ de la Solitaire du Figaro.

Bordeaux fête le fleuve, du 26 mai au 4 juin. Contact : bordeaux-fete-le-fleuve.com

DVD

Mékong blues



Ils sont tous trois âgés d'une vingtaine d'années et ils ont le cœur

qui tangue. A Hô Chi Minh-Ville, en l'an 2000, Vu aspire à devenir photographe, Van danse dans des boîtes et Thang enchaîne les petits trafics. Ils habitent dans une péniche sur le Mékong et cherchent leur voie dans les méandres de la vie. Un film langoureux sur la jeunesse d'un Vietnam qui se métamorphose en société de consommation.

Mékong Stories, de Phan Dang Di, Memento Films, 19,90 €.



BEAU LIVRE

Quand les fleuves écrivent leur légende

Ce sont eux qui se racontent. Et nous rappellent comment nous les avons faits nôtres, construisant sur leurs rives des villes et des industries. Le Rhin, domestiqué et idéal pour le tourisme romantique. L'Amazone, où des hommes vivent encore sous une canopée si dense qu'il y fait nuit. Le Nil, ligne de vie pour l'Afrique et source de conflit entre Egypte et Ethiopie. Les textes précis et vivants d'Aurélia Coulaty épousent les illustrations graphiques et colorées de Matteo Berton pour faire de *Fleuves* un livre tout public.



DÉCOUVREZ LA TECHNOLOGIE VERTUO.
NOUVELLE MACHINE. NOUVELLES CAPSULES.



Vertuo 
LE CAFÉ À LA HAUTEUR DES GRANDES TASSES

De l'Indonésie à l'Australie

Explorez de nouveaux horizons

Bali, Komodo, la Grande Barrière de Corail...

Dans ce voyage vers la lointaine Australie, GEO et PONANT vous proposent une occasion unique de «voir le monde autrement».



**ERIC
MEYER**

Embarquez pour une croisière PONANT en Polynésie, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.

Comme beaucoup de voyageurs, je garde en mémoire le souvenir, unique, d'une première arrivée en Australie. Le sentiment de poser le pied au bout de la Terre, la France soudain à peine visible sur les cartes et l'été en hiver. L'Australie, en langage familier, s'appelle aussi "Down Under", "dessous, tout en bas", une terre, vue de chez nous très basse et très éloignée, qui vous met la tête à l'envers. Nous y arriverons cette fois par la mer, via les détours magnifiques de l'archipel indonésien (notamment Komodo !). À Cairns, nous approcherons la Grande Barrière de Corail, la plus grande structure vivante de la planète. Un lieu passionnant pour tous ceux qui s'intéressent à la protection de la terre et à son avenir. Voir le monde autrement. Mieux le connaître pour mieux l'aimer. Le programme de ce voyage résonne parfaitement avec ces promesses, que chaque mois GEO fait à ses lecteurs.



Le temple Pura Ulun Danu, Bali, Indonésie

© ADRIEN STOCK



Barrière de Corail, Australie



Danseuse balinaise



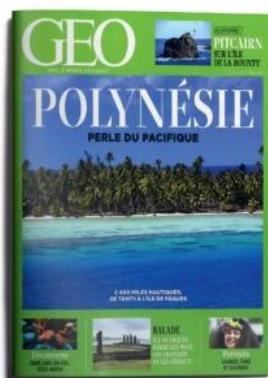
LE YACHTING DE CROISIÈRE AVEC PONANT

Accédez par la mer aux trésors de la terre à bord de luxueux yachts à taille humaine. Équipage français, expertise, service attentionné, gastronomie : au cœur d'un environnement 5 étoiles, partez à la découverte de destinations d'exception et vivez une expérience de voyage à la fois authentique et raffinée.



Plage des Moluques, Indonésie

«À travers la croisière GEO-PONANT, vous êtes à la fois le spectateur et l'acteur de votre voyage.»



PARTICIPEZ À LA CRÉATION
DE VOTRE GEO

A bord d'un luxueux yacht, GEO vous propose de devenir de vrais « reporters » de voyage, à travers deux activités :

LE MINI-MAG GEO

Vous aurez l'occasion unique de participer à la réalisation d'un magazine GEO, spécialement consacré à notre voyage.

ATELIER ET CONCOURS PHOTO

Vous pourrez aussi, avec notre photographe, améliorer votre technique photographique et participer au grand concours ouvert à tous les passagers.



CROISIÈRE GEO

BENOÀ (BALI) - CAIRNS (AUSTRALIE), 15 JOURS / 14 NUITS

Du 24 novembre au 8 décembre 2017

**À PARTIR DE
7 880 €⁽¹⁾
PAR PERSONNE.**

Vols A/R depuis Paris inclus.

Contactez votre agent de voyage ou le **08 20 20 31 27***

ROBINSON CRUSOÉ

AUX SOURCES DU

MYTHE



Archipel chilien Juan Fernández. Trois îlots du Pacifique entrés dans la légende. Là, jadis, Alexander Selkirk, un marin écossais, a survécu seul quatre années. Avant de servir de modèle au romancier Daniel Defoe pour son célèbre naufragé. GEO a confronté fiction et réalité.

PAR ORIANE LAROMIGUIÈRE (TEXTE) ET ANTONIN BORGEAUD (PHOTOS)

Vue depuis le petit bimoteur qui la relie au continent sud-américain, l'île principale, appelée Robinson Crusoé, n'a rien d'un paradis tropical. Comme le héros du livre, le voyageur ne sait pas quand il repartira : les vols sont aussi aléatoires que la météo.

DÉCOUVERTE

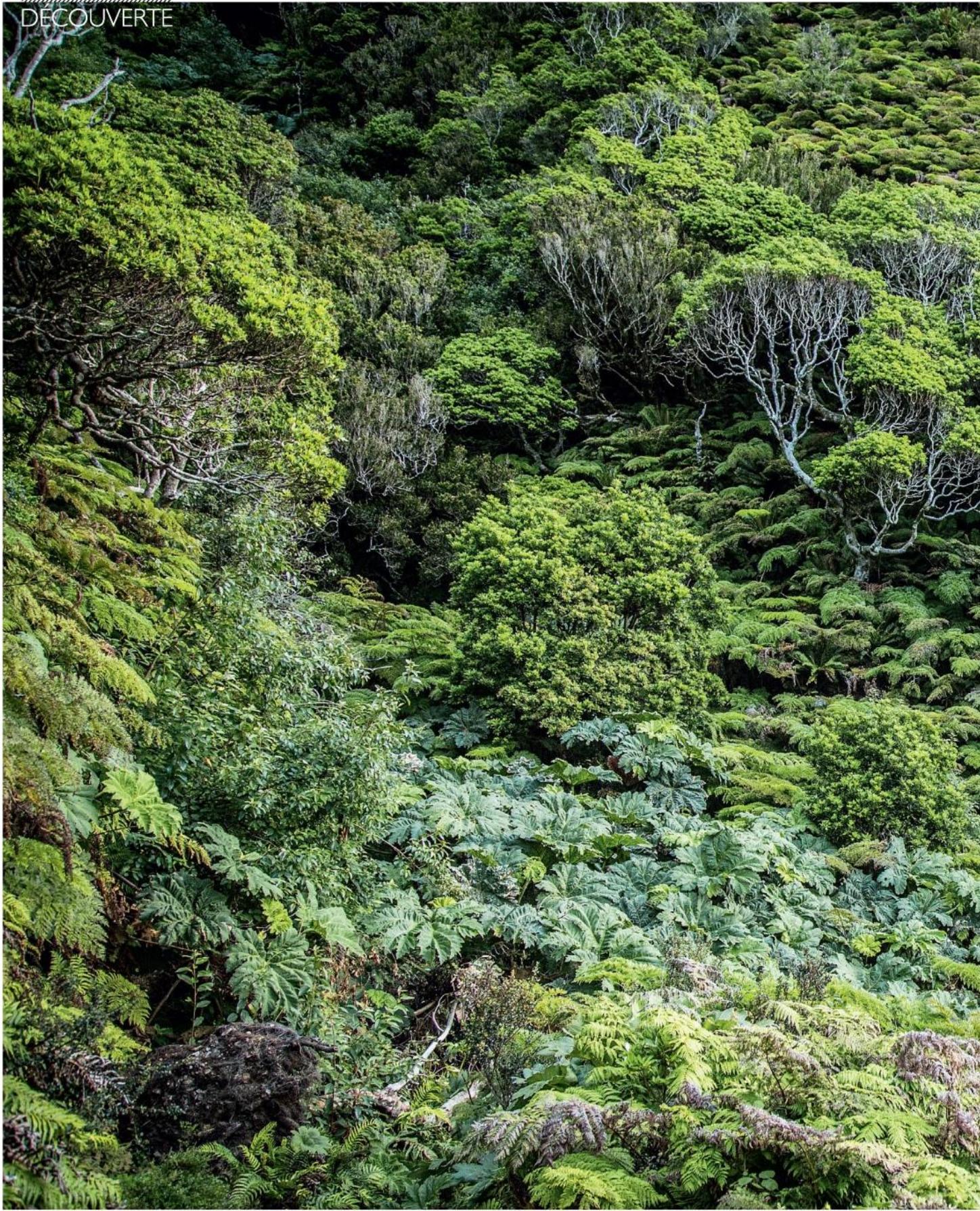




Sur ce relief tourmenté, comme déchiqueté, on circule à pied ou à cheval

Avis aux ermites volontaires : en dehors de l'unique village, caché derrière la colline, l'homme se fait rare. La voiture aussi. Les véhicules restent cantonnés aux quelques rues proches du port. En compagnie de Guido Balbontín ou de son frère, deux natifs de l'archipel qui organisent des balades équestres dans les montagnes, on peut goûter une solitude presque absolue.







Comme le héros du livre, on s'émerveille devant ce torrent de plantes inconnues

Dans le roman, Robinson s'interroge sur les vertus de végétaux qu'il n'a jamais vus. La véritable île est encore plus foisonnante que ne l'a imaginé l'écrivain britannique : rien que sur cette photo s'épanouissent quatre espèces uniques au monde. Ce minuscule territoire détient même un record : 66 % des 200 plantes indigènes n'existent nulle part ailleurs.



La survie des insulaires dépend du cargo de ravitaillement

Sur le perron de sa maison en bois, Alfonso de Rodt s'affaire sur une maquette de bateau. Comme lui, certains des 936 habitants sont des endémicos : ils descendent des 64 pionniers qui ont réussi à s'implanter sur ces îles inhospitalières en 1877. A l'horizon apparaît l'*Antonio*. Tous les quinze jours, le navire apporte de Valparaíso les vivres, le carburant et les autres marchandises indispensables.





Retour de pêche à San Juan Bautista. Ce bourg – et unique port – est tapi dans une baie à l'ombre d'El Yunque (916 m, au fond), le point culminant de la plus vaste des trois îles, rebaptisée Robinson Crusoé par l'Etat chilien en 1966.

Baie de Cumberland, dans l'archipel chilien Juan Fernández. En cet après-midi d'été austral, l'odeur de la viande grillée a fini par masquer celle des embruns iodés. Installés en cercle, une dizaine d'auvents en bois protègent les *parrillas*, ces grils où cuisent lentement des cuisses de poulet et des morceaux de mouton. Des enfants courent sur la pelouse râpée, depuis l'estradage jusqu'à la plage de galets. Soudainement, les adultes s'éloignent des barbecues pour se rassembler autour d'une corde. «Les hommes mariés d'un côté, les célibataires de l'autre !» crie Leslie Urrea dans un micro. Ce jour-là, la jeune femme a délaissé son poste de responsable municipale du tourisme pour endosser le rôle de maîtresse de cérémonie. «Un ! Dos ! Tres !» L'écho de sa voix résonne au pied du mont El Yunque («l'enclume») qui domine de ses 916 mètres le village de San Juan Bautista. Unis, comme soudés, les corps se mettent en mouvement, à peine dérangés par la pluie venue arroser sporadiquement la place où se déroule la fête. C'est à qui tirera le plus fort. Les cris de victoire des célibataires éclatent ; les femmes s'approchent pour consoler leurs hommes.

Le visage barré d'un grand sourire, chacun repart sous son auvent avaler une bouchée, accompagnée d'une Archipiélago blonde ou ambrée, la bière brassée sur place, au goût léger et fruité. Les épreuves s'enchaînent pendant que lesenceintes crachent des rythmes de ranchera mexicaine : construction chronométrée de casiers à langoustes ou concours de tressage de filets de pêche... «C'est un moment de communion, commente le restaurateur Juan Torres de Rodt, 41 ans, de son accent chilien chantant. Chaque année, le 22 novembre, on s'amuse et on se défie, mais c'est surtout l'occasion de se rappeler à quel point nous sommes chanceux de vivre sur ce territoire exceptionnel.»

Un territoire exceptionnel ? L'archipel Juan Fernández ne comprend que trois îlots, à 667 kilomètres de la côte chilienne. En tout, moins de 100 km². Mais il est à l'origine de l'un des plus grands mythes littéraires de l'histoire, celui de Robinson Crusoé. C'est ici, aux confins du Pacifique, qu'a survécu un temps le plus célèbre des naufragés :

Le seul village de l'île se niche au pied d'un mont en forme d'enclume

Alexander Selkirk, le «vrai» Robinson. Ce marin écossais fut débarqué dans la baie de la plus grande des trois îles en 1704, après une querelle avec son capitaine. Il y séjourna quatre ans et quatre mois, seul, avant d'être secouru et de rentrer en Europe. Son aventure, rapportée par les journaux, vint nourrir l'imagination de l'écrivain britannique Daniel Defoe, qui publia *La Vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé* en 1719. Aujourd'hui, une communauté de pêcheurs au tempérament jovial peuple l'archipel. Et ce n'est

pas le fameux roman que les 936 insulaires célèbrent chaque année, mais le jour de la découverte de leur terre.

Le 22 novembre 1574, l'Espagnol Juan Fernández, parti en quête d'une nouvelle route maritime pour relier Callao et Valparaíso – deux comptoirs du vice-royaume du Pérou – en évitant le fort contre-courant de Humboldt, buta sur la plus vaste des trois îles. Comme l'exigeait la tradition, il la baptisa du saint du jour, Santa Cecilia. Mais elle fut presque aussitôt renommée Más a Tierra, «Plus près de la terre», pour la distinguer de l'autre grand caillou situé encore 180 kilomètres plus à l'ouest du continent américain et appelé Más Afuera, «Plus loin (de la terre)» – tandis que le dernier îlot fut baptisé Santa Clara. Ce n'est qu'en 1966 que l'Etat chilien, pour recoller à la légende et attirer les touristes, raccrocha le nom du héros de Defoe aux deux îles principales : Más a Tierra – où se trouve le village de San Juan Bautista – devint Robinson Crusoé, et Más Afuera, après hispanisation du prénom du naufragé écossais, Alejandro Selkirk. Malgré cette opération de communication, les visiteurs restent rares : ils étaient à peine 2 500 en 2016.

«Moi, pauvre misérable [...], étant à demi-mort, j'abordai à cette île infortunée, que je nommai l'Île du désespoir.» Le personnage de Defoe échoue non pas dans le Pacifique, mais ***

REPÈRES

1574

Découverte de l'archipel par l'Espagnol Juan Fernández.

A partir du XVII^e siècle

Le territoire sert d'escale aux pirates et aux corsaires espagnols et anglais.

1704

L'Ecossais Alexander Selkirk est abandonné sur l'une des îles. Il y survit seul pendant quatre ans et quatre mois.

1719

Inspiré par l'aventure de Selkirk, Daniel Defoe publie *Robinson Crusoé*.

1749

Les Espagnols fortifient la plus grande île où ils fondent le village de San Juan Bautista. Surnommée la Bastille du Pacifique, elle sert un temps de pénitencier.

1819

L'archipel est officiellement rattaché au Chili, indépendant depuis 1818.

1877

Première colonie de peuplement stable et développement de la pêche à la langouste.

1966

Pour promouvoir le tourisme, le gouvernement chilien renomme les deux îles principales Robinson Crusoé et Alejandro Selkirk.

2010

Un tsunami détruit presque entièrement le village de San Juan Bautista et fait seize victimes.



Les îliens aiment se mesurer aux forces de la nature. Chaque année, en février, un grand rodéo rassemble la communauté. Mais l'élevage, source de surpâturage, provoque l'ire des écolos.

Sans la langouste, point de salut ! Tout le monde la pêche, mais «à l'ancienne»

••• en plein Atlantique, sur une terre «affreuse», un «lieu de désolation». Et il faut bien avouer qu'au premier coup d'œil, l'île Robinson Crusoé, que l'on rallie depuis Santiago, la capitale chilienne, en bimoteur à hélices, n'a rien d'hospitalier. C'est une excroissance volcanique d'à peine vingt-deux kilomètres de long, dont les sommets acérés s'affondrent brusquement en de vertigineuses falaises. A la pointe Ouest, une seule plage de sable blond, léchée par des rouleaux mousseux, sur laquelle se prélassent bruyamment une colonie d'otaries à fourrure, avec ces grognements sourds qui jadis troublaient le sommeil de Selkirk. Soumis à des bourrasques tourbillonnantes, le sol est grignoté par l'érosion. Le vert des crêtes laisse place à l'ocre, puis au noir basaltique des côtes, donnant l'impression d'une contrée pelée, écorchée vive. Un paysage bien distinct des «belles savanes» et des «prairies unies, douces» du roman. Pourtant, l'alignement que forme Robinson Crusoé avec l'îlot de Santa Clara, désert, et Alejandro Selkirk, sur laquelle ne vivent qu'une trentaine de familles qui pêchent la langouste, fait partie des plus importants spots de la biodiversité mondiale. Le taux d'endémisme est ici le plus élevé de la planète : 66 % des 200 plantes indigènes n'existent nulle part ailleurs. On surnomme même l'archipel les Galápagos de la flore.

Chaque dimanche, Jorge Palomino, le postier, endosse l'habit de prêtre

Mais la géographie de l'île Robinson Crusoé reste rude. Les hommes n'ont réussi à s'installer que sur son versant nord où ils ont fondé San Juan Bautista, resté depuis le seul village. C'est ici qu'a grandi Juan Torres de Rodt, un pied dans l'eau, l'autre sur la terre ferme. De la terrasse de son restaurant, le «Barón de Rodt», du nom de son ancêtre suisse Alfred von Rodt, premier à avoir réussi, en 1877, à implanter une colonie de peuplement stable, il embrasse la baie du regard. Les barques colorées des pêcheurs se balancent doucement sur une mer d'huile où se reflètent les premiers rayons du soleil pointant derrière le pic de la Sentinel. La pluie de la nuit a rincé les braises du feu de camp autour duquel les plus jeunes s'étaient rassemblés la veille, guitares à la main. Au petit matin, seuls quelques



chiens errants sillonnent les rues. Venant briser le silence de l'aube, les sabots d'un cheval, guidé d'une simple corde par son cavalier à cru, claquent sur le bitume. Longtemps seul moyen de transport, le quadrupède a été remplacé par une centaine de véhicules, 4 x 4 ou quads, dont le passage a été facilité par le pavage des trois artères principales du bourg. La cloche de l'église s'ébranle. Chaque dimanche, Jorge Palomino, le postier, endosse l'habit de prêtre, Bible en main – unique livre en possession de Robinson et que le naufragé lit et relit, espérant que ses prières viennent le délivrer...

Les pêcheurs chargent le matériel avant de monter dans leurs petites embarcations, répliques de celles qu'utilisaient ici les baleiniers au XIX^e siècle. La fibre de verre et la résine ont peu à peu remplacé le bois, et les vieilles barques s'accumulent sur la grève, pourrissant sous les assauts de l'océan. Les baleines sont désormais protégées. Tout comme les otaries à fourrure, seul mammifère endémique de l'archipel, autrefois menacé d'extinction. Les matériaux des navires ont évolué, mais les techniques de capture, elles, n'ont pas changé depuis la première industrialisation de la pêche à la langouste, il y a cent trente ans : les casiers en bois sont encore remontés à la main par deux ou trois hommes, aidés parfois par un moteur. Grâce à la récente labellisation «pêche durable» par le Marine Stewardship Council, le prix du crustacé a grimpé en flèche. Cette ressource représente près de 80 % des revenus de la municipalité, loin devant le tourisme, balbutiant, et l'artisanat, réalisé notamment à partir des morceaux de corail noir qui viennent parfois s'enrouler dans les filets. •••

Selkirk, le «vrai» Robinson, a pu survivre entre autres grâce aux crustacés. L'archipel tire 80 % de ses revenus d'une espèce endémique de langouste (*Jasus frontalis*), réputée pour sa finesse et exportée jusqu'en Chine. Tous les hommes s'adonnent à sa pêche artisanale huit mois par an.



Pour sa biodiversité végétale incomparable, Juan Fernández a été surnommé les Galápagos de la flore et classé réserve de la biosphère par l'Unesco en 1977. Ici, une jeune feuille de *Gunnera peltata*. Cette herbacée endémique peut atteindre plusieurs mètres de hauteur.



Ces petites boules orangées sont les fruits de *Gunnera peltata*.



Wahlenbergia fernandeziana, une cousine endémique des campanules.



Une jeune fronde de *Blechnum chilense*, fougère géante indigène.



Amaryllis belladonna, une des 545 plantes introduites ici par l'homme.



Le colibri robinson (*Sephanoides fernandensis*), emblème de l'archipel.
Peter Hodum



Jadis menacées, les otaries à fourrure sont aujourd'hui 80 000.

••• A bord du *Delfin*, Manuel Recabarren, 63 ans, et Waldo Chamorro, 40 ans, chantonnent. Le vent les a enfin laissé prendre la mer après deux jours à quai. Dans une même journée, l'archipel peut se réveiller sous le soleil brûlant et essuyer des trombes d'eau aussi violentes que fugaces. Un peu comme ce «terrible ouragan» et cette «affreuse tempête» qui glacent les os du héros de Defoe avant le retour, rapide, de la «chaleur accablante». «Notre île est ignorante, affirment les pêcheurs. Elle ne sait jamais très bien si elle vit en été ou en hiver.» Quoi qu'il en soit, c'est toujours elle qui a le dernier mot, et l'océan est seul à décider de l'emploi du temps. Les Robinsonniers n'oseraient pas contester ses ordres. Encore moins cette semaine. Il y a deux jours, un bateau a disparu. Un père et son fils qui connaissaient pourtant les mauvaises conditions météo. Ils ne sont jamais revenus.

Ici plus qu'ailleurs, on sait ce que la mer donne et ce qu'elle peut prendre. Tous se souviennent de cette nuit du 27 février 2010, quand un séisme de magnitude 8,8 sur l'échelle de Richter secoua le Chili. Une vague géante s'abattit sur l'archipel. Elle surprit les familles dans leur sommeil et avala sur son passage bâtiments administratifs, école et habitations du littoral. Bilan humain : seize morts. Sept ans plus tard, San Juan Bautista n'a pas fini sa reconstruction. Le bureau de poste a été installé dans un conteneur, au milieu de la rue principale. Les statues stylisées d'Alexander Selkirk et de Robinson Crusoé qui accueillaient autrefois le voyageur à sa descente du ponton ont disparu. Comme si le village n'avait plus le cœur au folklore. En plus des cicatrices qui balafrent le paysage et les esprits, c'est l'équilibre social de l'île qui a été profondément modifié. Rare lien avec le continent, le bateau de marchandises, depuis la tragédie, multiplie ses voyages depuis Valparaíso. Des cales de l'*Antonio* se déversent tous les quinze jours cent tonnes de matériaux de construction, fruits, légumes et viande congelée. Et, une fois par mois, 30 000 litres de diesel sont débarqués pour alimenter les générateurs électriques.

«Comment tu t'appelles, toi ? César... César comment ? Bien, je te note pour demain, à 14 h 30.»

Dans une armoire vitrée, des traductions du roman en italien, grec, hébreu...

Derrière son ordinateur, Victorio Bertullo Mancilla fait face avec calme aux suppliques de quatre garçons venus s'inscrire à la Casa de la cultura pour accéder à Internet. Une heure chacun par jour, pas plus. Pour les enfants comme pour les adultes. L'autorité d'*el Profe*, «le prof», n'est pas discutable. A 82 ans, l'ancien instituteur gère avec dextérité son planning et les quatre machines qui relient les insulaires au monde extérieur : c'est là le seul endroit public doté d'une liaison satellite. Les habitants y bénéficient d'une connexion gratuite bien plus performante que celle offerte par les smartphones, qui peinent à se relier à un mauvais réseau 3G. Certains adolescents viennent jouer en ligne, ou faire des recherches pour un exposé. Etudiées à l'école du village, les aventures de Robinson passionnent toujours les jeunes, mais eux affirment en chœur que l'île imaginaire n'a pas grand-chose à voir avec la leur, bien plus belle «parce qu'elle existe en vrai». Pendant que les internautes du jour pouffent devant leur écran, Victorio se tourne, les yeux humides, vers les rares livres qui remplissent une armoire vitrée : une vingtaine de traductions de *Robinson Crusoé* en italien, français, grec, hébreu... Des dons laissés par les étrangers de passage, qui renouvellent doucement la collection avalée par le cataclysme de 2010. Le retraité se souvient des bouleversements qui ont accompagné la période post-tsunami. Surtout du débarquement d'hommes et de femmes du continent. Venus aider à la reconstruction, ils ont été surnommés *los plásticos*, parce qu'avec eux seraient arrivés les premiers sacs plastiques (dont la distribution a été récemment interdite). Depuis, la population a quasiment doublé. Beaucoup de *plásticos* sont restés, •••

UN MAGOT DE DIX MILLIARDS ?

C'est la troisième cigarette qu'il allume en moins de vingt minutes. Adossé au mur en pierres qui borde la place d'armes, juste devant le débarcadère, Bernard Keiser, 67 ans, rumine. De ses lèvres pincées s'échappent quelques jurons, en anglais. Le moteur du bateau a pris l'eau pendant la nuit. Il faudra encore attendre une bonne heure pour le changer. Une heure de perdue pour Bernie, comme les Robinsonniers appellent cette légende locale. Depuis plus de quinze ans, cet Américain d'origine hollandaise traîne ses vieux jeans troués dans le village. Tous les matins, six jours sur sept, lui et son équipage embarquent sur un esquif jusqu'à Puerto Inglés, à une demi-heure de navigation. Là-bas, à quelques mètres d'une grotte qui servit d'abri à Alexander Selkirk, ils frappent, sondent et fouillent la terre à la recherche d'un immense trésor enfoui au début du XVIII^e siècle par un navigateur espagnol hostile à la Couronne. Huit cents sacs d'or pur, des centaines de coffres de pièces d'or et d'argent,

d'autres remplis de bijoux et de pierres précieuses... Le magot s'élèverait, à en croire l'Américain, à plus de dix milliards de dollars. Pour savoir où creuser, il s'est appuyé sur les archives des marines navales espagnole et britannique et a déchiffré des lettres d'époque et des graffitis sur les murs de la grotte de Selkirk. Une tâche titanique, ubuesque même. Chaque année, cet homme qui a fait fortune dans l'industrie textile doit demander une nouvelle autorisation auprès des administrateurs de l'archipel. Et à chaque fois, on la lui accorde pour quelques mois, à condition qu'il rebouche tout. «Certains pensent que je suis fou, sourit Bernie. Mais moi, je sais qu'il est là. C'est juste une question de temps...»





Des lames puissantes se fracassent sans relâche sur ces murailles de basalte. Comme dans l'œuvre de Defoe, les vents et les courants sont capricieux ici. Plusieurs navires ont sombré dans les parages.

••• charmés par la douceur de vivre et le plein-emploi garanti par la langouste. Quant aux endémicos (endémiques), comme se définissent les familles installées sur l'île depuis cinq générations, ils quittent rarement leur terre. Il n'y a d'ailleurs que deux types d'événements qui poussent les Robinsoniens à mettre le pied sur le continent : les études universitaires et l'accouchement, car le centre de santé manque encore de personnel spécialisé. Pour loger tout ce petit monde, on a vite bâti, en préfabriqué, des maisons identiques, sur les pentes de la vallée. Toujours plus haut et plus près de la forêt.

Autour des dernières habitations, les eucalyptus et les cyprès qui embaument se font plus rares. Des palmiers, des orties, des verveines s'entrelacent dans un camaïeu émeraude. Au milieu des gunnéras, sortes de rhubarbes géantes qui laissent tomber leur large feuillage comme une ombrelle, un petit corps rouge orangé volette à toute allure. Le colibri slalome, furtif, d'une fleur à l'autre, plantant son long bec au cœur d'une corolle violette, dans un bourdonnement à peine perceptible. Ses pattes se posent enfin comme s'il voulait reprendre son souffle, récupérer de son effort intense. «C'est un petit mâle de cette année : on voit encore du duvet sur son ventre», chuchote Christian López Chamorro, spécialiste en restauration écologique, tout en braquant l'objectif de son téléphone portable sur l'oiseau-mouche suspendu, comme en apesanteur. Une seconde



C'est souvent près du terrain de foot que les villageois se retrouvent le soir. La moitié des insulaires sont licenciés dans l'un des quatre clubs omnisports : Cumberland, Juan Fernández, Nocturno et Alejandro Selkirk.

plus tard, le volatile s'est échappé, déjà hors de portée. Christian peste dans sa barbe noire, furieux d'avoir oublié chez lui son appareil photo qui lui aurait permis de capturer un meilleur cliché de l'animal, symbole de l'île. Ce ne sont pas seulement ses couleurs vives qui valent au colibri robinson tant d'atentions. Depuis vingt ans, l'oiseau est venu ajouter son nom à la liste des espèces en danger critique d'extinction, établie par l'Union internationale

pour la conservation de la nature. Selon les dernières estimations, il n'en resterait plus qu'un millier. Une situation alarmante, qui donne une idée de l'état général de la forêt. «Ce colibri joue le rôle de baromètre, explique Christian. Son bien-être nous informe sur la santé de son habitat.»

Car les sous-bois humides où le colibri robinson niche, et les plantes indigènes dont il se délecte, disparaissent peu à peu. L'introduction régulière, depuis quatre cents ans, d'espèces animales et végétales, a mis sous pression l'écosystème. Dès 1935 pourtant, un parc national fut créé sur la grande majorité du territoire, à l'exception de la zone urbaine autour de la baie de Cumberland et de la pointe Sud-Ouest, seul endroit où le relief permettait le tracé d'une piste d'atterrissement. Mais les chèvres, introduites par le navigateur Juan Fernández et qui permirent jadis à Alexander Selkirk de survivre, avaient déjà causé des dommages sur les buissons endémiques. Tout comme les lapins, les vaches et les moutons importés •••

UNE DESTINATION QUI SE MÉRITE

COMMENT Y ALLER ?

► **En bateau.** Six places sont réservées aux touristes à bord du cargo qui ravitaillera l'île deux fois par mois depuis le port de Valparaíso. Prix A/R : 240 €.

► **En avion.** Trois compagnies font la liaison depuis Santiago. Une barque fait la navette jusqu'au village, à l'autre bout de l'île. (en 1 h 30). Prix A/R : 780 €.

OÙ DORMIR ?

► **Au Barón de Rodt**, pour l'ambiance familiale et les bungalows qui surplombent

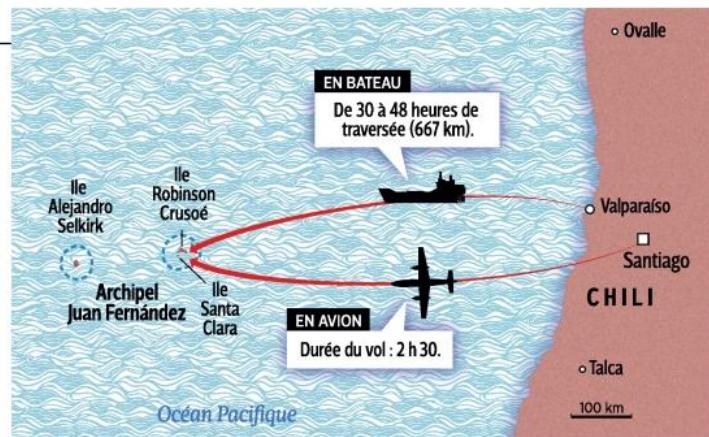
la baie. Prix : 55 € en demi-pension.

► **Au Refugio Náutico**, un écolodge raffiné au bord de l'eau. Prix : 130 € en demi-pension.

QUE FAIRE ?

► **Plonger** avec les otaries et découvrir la richesse des fonds sous-marins avec Marenostrum Expediciones.

► **Visiter** l'île Selkirk. Faute d'hôtels, prévoir de bivouquer. La traversée se négocie avec les pêcheurs. **Contacts :** experiencerobinson.com



#OMGB

GRANDE BRETAGNE. TERRE D'INSTANTS INOUBLIABLES.



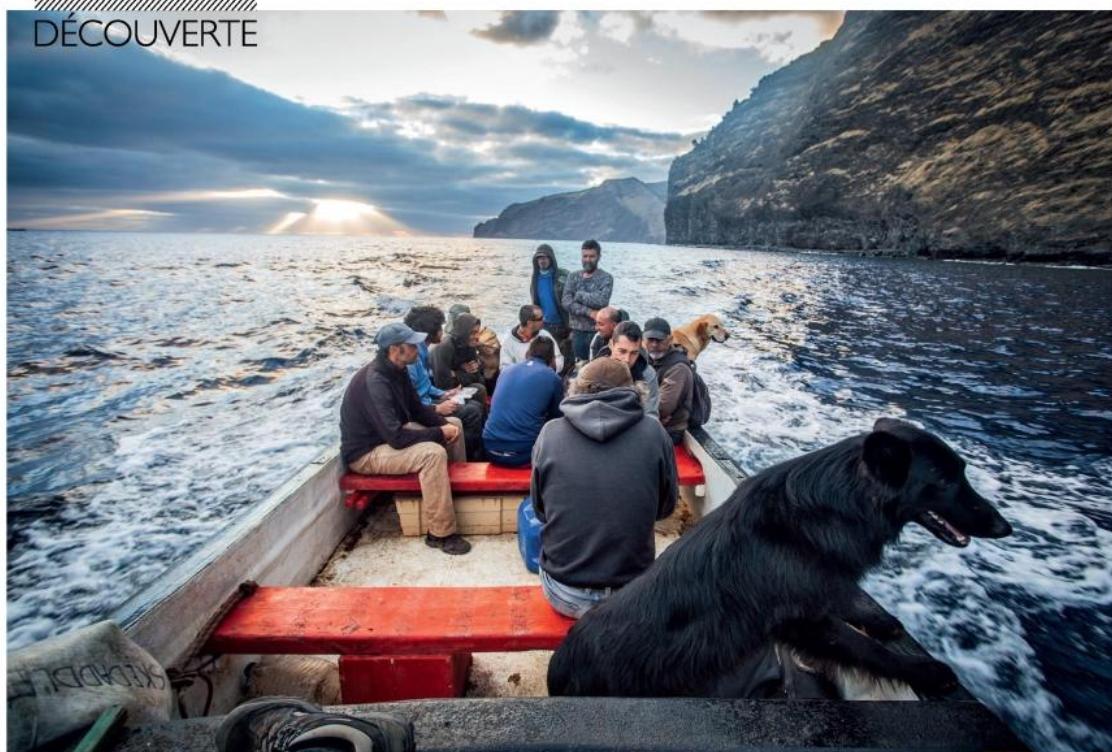
Prenez de la hauteur
Parc national des Brecon Beacons,
Pays de Galles

visitbritain.fr/omgb

WELCOME TO

GREAT
BRITAIN*





Comme tous les repaires de pirates et de corsaires, l'archipel nourrit les espoirs de trésors cachés. Depuis quinze ans, l'américain Bernard Keiser embarque régulièrement des Robinsoniens pour fouiller à Puerto Ingles, non loin de la grotte qui a abrité Selkirk. Bientôt la fortune ?

«Notre peuple a toujours été tourné vers la mer... Mais la forêt, c'est la vie !»

●●● au XIX^e siècle. Après la création de la réserve, presque tous les troupeaux furent éradiqués. Seuls quelques bovins broutent encore dans la baie de Villagra, au sud, et, chaque année en février, leur rassemblement donne lieu à un grand rodéo.

Les plantes invasives, elles, causent toujours des ravages aux bosquets natifs. Depuis le «mirador de Serkirk», belvédère où le marin abandonné montait guetter l'arrivée d'un bateau, le paysage est saisi. Le vert intense des sommets tire vite vers le brun. Des troncs de canelos secs et blancs surnagent au-dessus d'une marée de ronces. Ronces qui, avec le maqui, une petite baie sucrée noire violacée dont les Chiliens raffolent, et la murtilla, goyave chilienne, sont très agressives : elles font partie des 545 plantes apportées par l'homme, et qui générèrent toutes, à des degrés divers, des dégâts. Après un premier voyage sur Juan Fernández à la fin des années 1990, Philippe Danton, un botaniste français, a remué ciel et terre pour alerter les autorités chiliennes sur le désastre en cours. «J'ai vu des pans entiers de forêt vierge disparaître à cause des espèces introduites», se souvient-il. Avec son

collègue Christophe Perrier, il s'est attelé à répertorier et à dessiner la flore endémique de l'archipel. «On doit l'essentiel de notre pharmacie aux végétaux, rappelle-t-il. On ne peut pas laisser ces plantes disparaître avant même de les connaître.» Mais, malgré les actions des associations et du ministère chilien de l'Environnement pour éradiquer les «envahisseurs», il ne resterait déjà plus, sur l'île de Robinson Crusoé, que 10 % de forêt primaire concentrés sur les sommets.

Christian López Chamorro fait partie des rares insulaires à s'aventurer là-haut. L'écologiste aime se réfugier dans les bosquets ombragés. «Pourquoi venir jusqu'ici après tout ? dit-il avec ironie. Notre peuple a toujours été tourné vers la mer, vers les langoustes qui rapportent de l'argent. La forêt, elle, qu'est-ce qu'elle donne ? Rien, voyons... sinon la vie !» Voilà déjà plus de vingt-cinq ans qu'il se bat pour la sauvegarde de cet écosystème. Son île, il l'a dans la peau, et bientôt «sur» sa peau : il voudrait se faire tatouer toute la faune et la flore locales dans le dos. Christian se définit comme un «écoterriste» qui rêve d'actions choc «à la Sea Shepherd», comme organiser une grande battue pour piéger les lapins qui perforent le sol, là même où nichent les pétrels. Puis il se raisonne, et reconnaît que la protection de l'environnement passe surtout par l'éducation. Les écoliers de Robinson Crusoé le savent déjà : tant que le colibri se portera bien, le roman de leur île pourra continuer à s'écrire. ■

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début mars sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.

Oriane Laromiguière



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR
bit.ly/geo-photos-robinson-crusoe

Ce label Skrei garantit un cabillaud pêché en Norvège, remarquable pour sa grande qualité et sa fraîcheur unique



photos : © NSC

Skrei

Le cabillaud norvégien par excellence

La nature norvégienne nous offre l'exceptionnel Skrei de janvier à avril.

Chaque hiver, un miracle de la nature se produit dans les eaux froides et limpides de la côte nord de la Norvège. Le Skrei migre de la mer de Barents pour retrouver ses eaux natales. Ce long périple à contre-courant dans la mer glaciale lui confère une chair particulièrement savoureuse, ferme et nacrée.



Dégustez
LE SKREI À LA CARTE
des chefs dans une cinquantaine
de restaurants en France
du 18 mars au 15 avril 2017.
Liste sur : www.poissons-de-norvege.fr

Pour votre santé, mangez au moins 5 fruits et légumes par jour.
www.mangerbouger.fr



skrei.com

LISBONNE

REINE BLANCHE DU TAGE



SÉJOUR À LISBONNE

Se laisser envoûter par une chanteuse de fado... Déjeuner au cœur d'édifices historiques... Se baigner dans les eaux claires de Cascais... Telle une somptueuse fresque en azulejos, c'est dans la richesse de ses détails que se révèle toute l'exception

de ce séjour sculpté dans le patrimoine, l'art et l'Histoire de Lisbonne. Parsemé de charmants petits restaurants familiaux et éclairé par le savoir d'un architecte passionné puis d'un expert des azulejos, cet itinéraire inédit fera de chaque instant une découverte inoubliable.

Informations et réservations : www.amplitudes.com/geo/lisbonne



RECOMMANDÉ PAR
GEO

EN PARTENARIAT AVEC

AMPLITUDES

Créateur de Voyages

Du 1^{er} au 4 Juin 2017 ou
du 22 au 25 Juin 2017

4 jours / 3 nuits

1 188€ par personne

Ce prix comprend :

Les vols, les transports,
l'hébergement en hôtel 3*,
les repas, les visites, un
guide culturel francophone
privatif, les droits d'entrée et
l'assistance rapatriement.



LES POINTS FORTS DE CE SÉJOUR RECOMMANDÉ PAR GEO :

- Un séjour organisé par AMPLITUDES, spécialiste du voyage sur mesure
- Un petit groupe pour des visites de qualité (environ 20 personnes)
- Des restaurants atypiques et d'exception
- Un guide privatif, un accompagnateur AMPLITUDES ainsi que des experts de l'architecture et des azulejos
- Une excursion à Sintra et Cascais, villages aux chef d'oeuvres architecturaux
- Un hôtel idéalement situé, en cœur de ville, facilitant les déplacements à pied

VOTRE VOYAGE
EN IMAGES



ou contactez-nous à contact@amplitudes.com ou au 01 44 50 18 59

ENVIRONNEMENT



Image rare : un appareil à détecteur de mouvement a saisi ce léopard au Ladakh (Inde). L'animal est si difficile à observer et à photographier que le premier portrait de lui en liberté date de... 1971 !



LE LÉOPARD DES NEIGES EN SON ROYAUME

C'est le plus énigmatique des félins. Le plus insaisissable, aussi. Il rôde, solitaire et discret, sur les cimes d'Asie centrale.

Pour comprendre ses mœurs, un reporter a suivi une expédition scientifique dans les contreforts reculés du Kirghizistan.

PAR MATTHEW SHAER (TEXTE)



Les peuples de la région le respectent. Et l'appellent le fantôme des montagnes

La rivière Uchkul creuse son sillon dans les Tian Shan, les «monts célestes» qui barrent l'est du Kirghizistan. Un relief escarpé qui convient parfaitement au léopard, capable de bondir avec agilité d'un rocher à l'autre en utilisant sa longue queue comme un balancier. D'un tempérament prudent, *Panthera uncia* raffole des crêtes, d'où il guette les alentours sans être vu des autres animaux.





Pour étudier cette espèce menacée, l'équipe de l'ONG américaine Panthera, spécialisée dans la conservation des félins, doit chevaucher dans des zones difficiles d'accès, à plus de 3 000 m d'altitude, comme ici, dans la pointe orientale du Kirghizistan (en h.). La réserve de Sarychat-Ertash a été fondée dans cette région en 1995. Les biologistes y utilisent la télémétrie pour suivre les déplacements des – rares – individus dotés de colliers (en b.).



Photos : Sébastien Kermenecht (x2)



**La traque est périlleuse
et éreintante... Il faut
des jours pour dénicher
ce pro du camouflage**

Steve Winter / National Geographic Creative

L'animal est le roi du mimétisme. L'été, grâce à sa robe gris jaune constellée de tâches sombres, il se fond facilement dans les paysages rocheux, comme cette grotte. L'hiver, son pelage s'éclaircit et tire vers le blanc cassé, pour imiter les rochers enneigés.

Pour gagner les Tian Shan, les monts Tian, depuis Bichkek, la capitale kirghize, il faut filer vers l'est jusqu'à un immense lac, l'Issyk Koul, puis bifurquer vers le sud-est, en direction de la frontière chinoise. Environ dix heures de trajet, par temps clair et routes dégagées. La semaine où je m'y suis rendu en compagnie de Tanya Rosen, une scientifique italienne experte des léopards des neiges, c'était l'hiver et ce fut bien plus long. Pluie à Bichkek, neige sur les plaines. Tous les trente kilomètres environ, il fallait ralentir pour laisser traverser de jeunes bergers, courbés comme des petits vieux, qui conduisaient leur troupeau de moutons d'un côté à l'autre de la chaussée verglacée, alors que les montagnes se dessinaient au loin. «Les embouteillages d'ici !» clamait notre chauffeur, Zairbek Kubanychbekov, qui, comme Tanya, travaille pour l'ONG américaine Panthera.

Dans une autre vie, Tanya, 42 ans, a été juriste d'entreprise à Manhattan. Jusqu'à ce beau jour de 2005 où elle a décidé de tout plaquer pour suivre des cours d'écologie sociale à Yale, tout en enquêtant sur les grizzlis à Yellowstone. Les ours à grosses griffes menant tout naturellement aux chats à grosses griffes, elle passe aujourd'hui le plus clair de son temps à étudier *Panthera uncia*, le léopard

(ou panthère) des neiges, un fauve dont le mode de vie à l'état sauvage est très peu documenté, en raison de son habitat reculé et de son caractère insaisissable. Au Tadjikistan, depuis 2012, Tanya et ses collègues de Panthera ont contribué à mettre sur pied un réseau de réserves pilotes, gérées par les communautés locales et non des gardes nationaux. Avec succès. De récents comptages mettent en évidence une augmentation de la population de félin dans les zones en question. Du coup, Tanya a voulu mettre le cap au nord, direction le Kirghizistan voisin où, à l'exception de la réserve de Sarychat-Ertash, on s'était peu intéressé à la question. Les experts s'interrogeaient même sur le nombre exact de léopards des neiges dans le pays. Certains disaient un millier, d'autres seulement 300.

En chemin vers les monts Tian, Tanya énumérait ses objectifs pour cette nouvelle mission : convaincre les chasseurs et fermiers kirghizes de

Sur les empreintes, on voit que les pattes sont plus larges aux extrémités pour éviter à l'animal de trop s'enfoncer dans la neige, un peu à la façon de raquettes. L'examen de la dentition permet d'estimer son âge.



Eric Dragošo / Biosphoto



Sebastian Kennerle / Getty



Equiper des fauves de

créer de nouvelles aires protégées ; installer des pièges photographiques pour évaluer la population de panthères des neiges dans certains sites jugés clés ; et, avec un peu de chance, équiper l'un des fauves d'un collier spécial permettant de traquer ses mouvements, de cartographier son territoire et de mieux comprendre ses interactions avec ses proies ou son environnement.

Première étape : un camp de chasse sur les hauteurs des Tian Shan. Son propriétaire, Azamat, disait avoir aperçu des félins sur les sommets et avait invité Tanya à venir poser des pièges photographiques. Nous avons donc roulé neuf heures d'affilée, dépassé des mosquées aux minarets bleu saphir et, ça et là, des chameaux à la mine douloreuse. Par endroits, la route se résumait à une piste de terre. Ça montait et ça descendait sans cesse. Nous avons bivouaqués au bord de l'Issyk Koul et, le lendemain, nous sommes repartis avec Azamat qui nous avait attendus là. Un homme brun, incroyablement beau, parlant un tout petit peu anglais et passionné d'armement soviétique. Sur l'écran de veille de son smartphone, s'affichait la photo de son fusil automatique préféré.

A 3 700 mètres d'altitude, il n'y avait plus que nous et des camions venus d'une mine d'or voisine. Tout autour, c'était un océan de poudreuse inviolée, impossible à fixer des yeux sans lunettes de soleil. A 4 600 mètres, l'air se fit plus rare. Ma vision était trouble et mes tempes palpitaien-



Photos : Sebastian Kennerknecht (2)

colliers émetteurs, mission (presque) impossible ?

Avant mon départ, on m'avait prévenu : s'il y a si peu de scientifiques spécialistes de cet animal, c'est parce que partir sur ses traces est un défi physique exigeant. Soudain, Tanya a crié : «Troupeau d'argalis à douze heures !» Ce mouflon à longues cornes est l'une des proies favorites du félin. Le temps de faire la mise au point sur mes jumelles, le groupe s'était déjà dispersé, constellant les pentes enneigées d'empreintes de sabots. Nous étions arrivés au pays du léopard des neiges.

Parfois des loups, voire un aigle doré, peuvent s'emparer d'un léopardeau éloigné de sa mère

La taille de l'animal est trompeuse : les mâles pèsent dans les quarante-trois kilos et mesurent à peine plus de soixante et un centimètres de haut. Les femelles sont encore plus petites. Ces félins s'aventurent parfois en dessous des 800 mètres d'altitude, mais leur royaume, ce sont les montagnes abruptes de 3 000 mètres et plus, loin des hommes. Rien d'étonnant donc à ce que dans tant de cultures, que ce soit au Tibet bouddhiste ou dans les zones tribales du Tadjikistan, le léopard des neiges soit considéré comme sacré : il faut s'élever vers les cieux pour le trouver. Et même alors, sa présence peut passer inaperçue. N'était-ce sa truffe rose et ses yeux bleus ouverts étincelants, son camouflage est parfait, sa fourrure grise tachetée de noir se fondant à merveille dans les escarpements ou la neige. Au Kirghizistan, des chasseurs

expérimentés racontent s'être trouvés tout près de certains d'entre eux sans le savoir. Ce n'est que le lendemain qu'ils ont aperçu des empreintes de pattes à côté de leurs propres traces de pas...

Il arrive de temps en temps que des meutes de loups, voire un aigle doré, s'emparent d'un léopardeau éloigné de sa mère. Mais la panthère reste un redoutable prédateur, grâce à son incroyable détente, qui permet aux adultes de bondir sur près de dix mètres, de corniche en corniche. Des études menées par Panthera et l'ONG américaine Snow Leopard Trust indiquent que le félin tue une proie tous les huit à dix jours en moyenne, souvent un ongulé de type bouquetin, grand bharal ou argali, et qu'il peut passer trois ou quatre jours à ronger sa carcasse. Tom McCarthy, qui dirige le programme Léopard des neiges, chez Panthera, explique avoir plus d'une fois, en Mongolie, posé des colliers émetteurs sur des fauves aux babines et oreilles déchirées. Le signe que les proies, parfois, se rebiffent. Et, sans doute aussi, que «les léopards s'envoient quelques coups de pattes» lors de duels.

Les femelles mettent bas tous les deux ans environ, et leurs territoires peuvent se superposer par endroits. La gestation dure environ cent jours, avec des portées d'un à cinq léopardeaux. Mais le taux de mortalité de leur progéniture est inconnu – le climat rude, pense-t-on, doit éliminer pas mal de bébés. Après la naissance, la mère s'occupe de sa portée durant un an et demi à deux ans, jusqu'à ***

Les membres de Panthera se penchent sur une carte des Tian Shan, au Kirghizistan, où l'espèce n'avait presque pas été étudiée auparavant (à d.). En 2015, pour la première fois, ils ont pu endormir des léopards au fusil hypodermique et les munir d'un émetteur. Comme avec ce mâle, capturé de nuit (à g.). L'objectif : cartographier son territoire.

Les brigades antobraconnage récupèrent de bien tristes trophées

Cette peau de bête éclairée à la lueur des phares aurait pu être revendue au moins 10 000 dollars au marché noir. Confisquer les fourrures, détruire les pièges que les braconniers ont posés, arrêter les suspects et, si possible, sauver des fauves encore vivants : tels sont les rôles de l'unité Grappa Bars, créée à la fin des années 1990 au Kirghizistan.





SON TERRITOIRE COURT DE L'AFGHANISTAN À LA MONGOLIE



Panthera uncia est généralement appelée léopard ou panthère des neiges, mais aussi once.

Comment se portent les léopards ?

L'espèce est en danger selon l'IUCN (Union internationale pour la conservation de la nature), qui l'a inscrite sur sa liste rouge.

Combien sont-ils ?

Il resterait, selon les dernières estimations, entre 4 500 et 10 000 individus à l'état sauvage.

Où vivent-ils ?

Dans les montagnes escarpées, entre 2 500 et 5 000 m d'altitude. La population est dispersée sur une zone de 2 millions de km², étalée sur 12 pays d'Asie centrale. 60% de ce

territoire se trouve en Chine où vit sans doute la moitié de l'effectif total.

Peut-on les vendre ou les acheter ?

Non. Toute forme de commerce avec les léopards des neiges est interdite depuis 1975, selon l'Annexe I de la Cites (Convention de Washington sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction).

Qu'est-ce qui les menace ?

Le braconnage, les représailles des humains à l'attaque de leur bétail et la diminution du nombre

de proies à cause de la chasse. Les scientifiques s'interrogent aussi sur les effets du réchauffement climatique sur leur habitat.

Comment les protège-t-on ?

L'ONG américaine Panthera mène des projets pilotes dans cinq des douze pays concernés. Objectifs : suivre les effectifs, mieux comprendre le mode de vie de l'espèce et impliquer les communautés locales dans les programmes de conservation.

L'espèce décline dangereusement, il resterait moins de 10 000 individus à l'état sauvage

••• ce que les jeunes soient capables de chasser seuls. La vie du mâle est plus solitaire. Il passe quelques jours avec la femelle pendant la reproduction, puis se retire sur son territoire de chasse. Au Kirghizistan, on parle souvent de lui, avec respect, comme du «fantôme des montagnes».

Pourtant, l'habitat retiré du léopard des neiges ne suffit plus à le protéger. Jadis, ils étaient des dizaines de milliers à arpenter les montagnes d'Asie centrale, l'arrière-pays himalayen de l'Inde et du Népal, les hauts plateaux chinois, la Mongolie et la Russie (voir carte). Aujourd'hui, les scientifiques estiment qu'il n'en reste plus qu'entre 4 500 et 10 000 à l'état sauvage. Impossible de donner un nombre exact, l'animal demeure trop insaisissable. Les dernières recherches, réalisées notamment grâce à des pièges photographiques, indiquent qu'il se porte un peu mieux qu'on a pu le croire, selon Tanya Rosen. Néanmoins, Traffic, le réseau de surveillance du commerce de la flore et de la faune sauvage qui travaille sous la houlette du WWF et de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), a publié en 2016 un rapport alarmant : plusieurs centaines de panthères seraient abattues illégalement chaque année depuis 2008.

Les petits attrapés en vie sont souvent vendus illégalement aux cirques et aux zoos

Le premier coupable est donc l'homme. L'ère post-soviétique, avec l'effondrement des économies locales, et le marché chinois, friand de différentes parties de l'animal, font le bonheur des braconniers : les peaux valent une petite fortune, quant aux os et divers organes, ils servent à la pharmacopée traditionnelle. Depuis quelques décennies, ils mènent des razzias, revenant à chaque fois avec des dizaines de cadavres de léopards. Les petits encore en vie sont vendus illégalement aux cirques et aux zoos. Le WWF Chine indique que des collectionneurs privés ont pu payer jusqu'à 20000 dollars pour un animal en bonne santé. Les trafiquants utilisent des pièges d'acier et des fusils impossibles à tracer. Et, à l'image des léopards, ils se montrent discrets comme des fantômes.

A mesure que les villages de montagne se peuplent, le territoire de chasse du léopard diminue. En Asie centrale, un fermier, qui, un matin, en ouvrant son corral, se trouve face à un charnier de moutons à demi dévorés, se débrouille pour que cela ne se reproduise jamais. Or, sans les panthères des neiges, la population d'ongulés risque

de proliférer et de ratisser totalement la végétation d'altitude. Ces dernières années, le travail des ONG comme le WWF, Panthera ou le Snow Leopard Trust dépasse l'étude des léopards eux-mêmes. Ces organisations font pression sur les autorités locales pour que le braconnage soit vraiment réprimé et que la loi soit appliquée. Et elles travaillent avec des éleveurs du coin pour améliorer la qualité et la sécurité des corrals : des clôtures plus hautes permettent de protéger les troupeaux des attaques des léopards – et de modérer les envies de se venger de ces derniers.

«On a toujours tendance à chercher des solutions radicales, souligne Tanya. Mais en matière de protection de la nature, il faut surtout arriver à tirer le meilleur parti de l'environnement humain de l'animal.

Rodney Jackson, fondateur et directeur de l'ONG américaine Snow Leopard Conservancy, explique que la clé, c'est la volonté politique. «Dans les pays qui ont appliqué les lois antobraconnage, comme le Népal, la situation s'est améliorée, dit-il. Les gens ont compris l'intérêt de maintenir la population des félins, et les poursuites engagées contre les braconniers ont été dissuasives.» Au Kirghizistan, en revanche, tout restait à faire.

Cinq heures trente du matin. Askar Davletbaïkov, un scientifique kirghize entre deux âges et membre de notre expédition, m'a secoué par les épaules. «C'est l'heure, on y va !» m'a-t-il lancé, piège photographique en main. L'équipe de Tanya avait apporté dix de ces appareils, qui se déclenchent au moindre mouvement : il suffit qu'un léopard des neiges passe dans le champ et, clac !, une rafale de photos dans la boîte. La température était descendue à -20 °C. On pouvait apercevoir, sous la surface gelée de la rivière, des poissons sombres se laisser porter par le courant et, tel un totem posé sur la neige, le crâne d'un argali déchiqueté par une meute de loups. Ils n'avaient pas fini le travail : des lambeaux de chair étaient encore accrochés à la colonne vertébrale, et un œil vitreux restait dans son orbite. C'est juste à côté de ces ossements que nous avons déniché nos premières traces de léopard des neiges, •••

Sebastian Kerner/Kern



L'Italienne Tanya Rosen, 42 ans, scrute les hauts plateaux kirghizes. Il y a cinq ans, elle a rejoint l'association Panthera pour diriger des projets pilotes de protection du léopard au Kirghizistan et au Tadjikistan.



Grâce à ses longs membres postérieurs et ses muscles en forme de ressorts, *Panthera uncia* obtient aisément la médaille d'or du saut en longueur parmi les félidés : un adulte peut faire des bonds de dix mètres.

Thomas Kitchin & Victoria Hurst / Getty Images

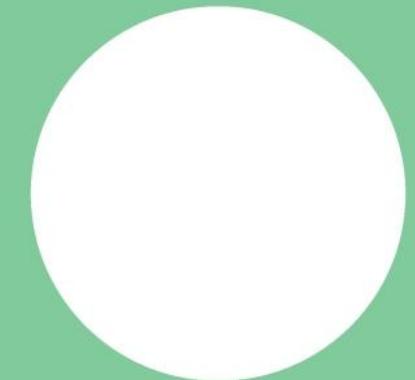
Des coussinets et une tranchée dans la poudreuse : des empreintes, enfin !

••• reconnaissables aux coussinets et surtout à la longue tranchée tubulaire que la queue creuse dans la poudreuse. Cet appendice peut mesurer jusqu'à un mètre. Les panthères se lovent souvent dedans l'hiver, et l'utilisent comme balancier pour franchir les pentes verglacées. Je me suis agenouillé et j'ai suivi les empreintes du doigt. «C'est très bon signe, a dit Tanya. Elles ont l'air fraîches. Elles remontent sans doute à quelques heures...»

Dans un village de la vallée de l'Alai, près de la frontière tadjike, nous avons rendu visite à Yakut, un homme fluet et chauve, à la barbichette grise. Dans les années 1970, il servait en Russie dans l'armée soviétique. Rentré au pays, il s'est marié et a repris la ferme familiale. L'été, il chassait. Il tuait quantité d'animaux, ibex, loups, ours, argalis... En 2014, Tanya Rosen a contacté Yakut et d'autres hommes du village pour leur faire une offre : autoriser *Panthera* à mettre sur pied dans l'Alai une réserve gérée par leur communauté, système réputé le plus efficace dans ce genre d'endroits reculés. A charge pour les habitants de surveiller la faune sauvage et de lutter contre le braconnage. En échange, Tanya, assurée du soutien des autorités locales, a promis que *Panthera* aiderait les villageois à négocier un territoire de chasse avec le gouvernement, sur lequel ils pourraient faire payer aux visiteurs un «permis de tuer» le mouflon ou le markhor, une grande chèvre des montagnes.

Les riches kirghizes venus de la ville et les touristes étrangers sont en effet prêts à débourser des milliers de dollars pour abattre un argali. Le mois précédent notre venue, les villageois avaient formalisé la naissance de la réserve et désigné Yakut pour la diriger. Celui-ci nous a reçus sur le seuil de sa hutte, vêtu d'un bonnet et d'un treillis, reliquat de ses années militaires. Sa maison était, comme beaucoup de foyers kirghizes, divisée en trois espaces : une entrée où on laisse bottes et manteaux, une cuisine et une pièce commune où l'on dort. Nous nous sommes assis en tailleur sur le sol. La télé babillait en fond sonore. J'ai demandé à Yakut pourquoi il avait accepté de s'occuper de la réserve, en dehors du revenu que cela apporte au village. «Jadis, quand j'allais dans la montagne, je voyais toujours un léopard, dit-il. Maintenant, des mois peuvent passer sans que je repère la moindre empreinte. Ces animaux sont en train de disparaître...» Et de raconter que, récemment, lui et d'autres villageois avaient arrêté un groupe de jeunes chasseurs armés de carabines, visiblement en quête de panthères des neiges. Peut-être allaient-ils revenir, mais sans doute avaient-ils préféré renoncer... Dehors, le ciel était bas et sombre. Yakut désigna le mur de sa hutte, où pendait une carcasse de loup qu'il avait tué avec un cousin, l'autre jour. Ils avaient fendu le ventre de l'animal et rempli l'intérieur avec du foin, pour en •••

Informer
toujours
Déformer
jamais



franceinfo:
radio . web . tv canal 27

deux points
ouvrez l'info

En octobre, soudain, un piège photographique s'est déclenché. En une heure trente, l'équipe était là

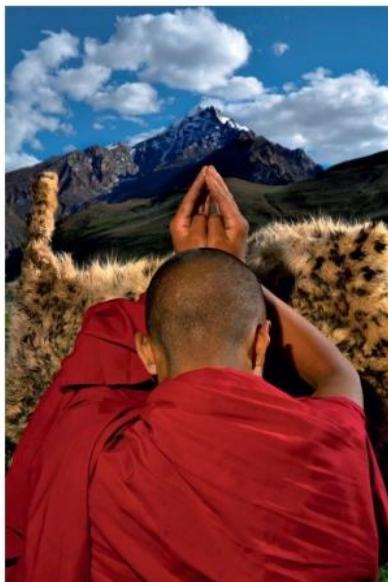
●●● conserver la forme. Tanya Rosen préféra regarder ailleurs. Plus tard, elle m'a expliqué que monter des partenariats locaux suppose de faire des concessions. Pendant que certains animaux sont protégés, d'autres continuent à être chassés.

A part Sarychat-Ertash, la réserve kirghize qui obtient les meilleurs résultats est celle de Naryn, à moins de 160 kilomètres au nord de la frontière chinoise. Les rangers, quoique payés l'équivalent de quarante dollars par mois, sont connus pour leur attachement à cette terre. Il y a quelques années, le directeur a, de sa propre initiative, créé un musée dédié à la faune de la région, et reversé les bénéfices à la réserve. Nous nous y sommes rendus à cheval. Départ un après-midi, en suivant une piste étroite menant dans les collines. A environ 3 000 mètres d'altitude, nous avons soudain fait face à un flot de chevaux sans selle et sans bride qui dévalaient la montagne dans notre direction, bientôt ratrappés par un cow-boy local vêtu d'une veste en cuir et du proéminent chapeau kirghize. C'était Zhol-doshbek Kyrbashev, le directeur adjoint de l'aire protégée. D'après lui, au moins une douzaine de léopards des neiges vivent dans la réserve. Pas de photos pour étayer ses dires, mais les rangers ont retrouvé nombre de déjections. Tanya lui a promis de fournir plus de pièges photographiques,

avant de discuter avec lui de la possibilité de capturer des ours pour les équiper de balises GPS et mieux comprendre leur comportement.

Le soleil était maintenant très bas. Notre file de cavaliers est redescendue dans la vallée en décrivant de larges cercles. Au loin, nous avons aperçu un tas de pierre. Peu à peu, ces pierres sont devenues des maisons. Puis ces maisons, un village. Là vivait Beken, un des plus anciens rangers de la réserve. Un homme massif, au visage buriné et aux mains épaisses comme des gants de base-ball. Pendant que nous discutions, sa fille de 5 ans grimpait sur ses genoux et lui tirait les oreilles. Beken avait beaucoup de projets. Il voulait que Naryn devienne une attraction pour les touristes du monde entier. Qu'il y ait plus de cerfs élaphes. Avoir une plus grande équipe avec lui aussi. Et, surtout, s'assurer que la panthère ne disparaîsse pas de la terre de

Steve Winter / National Geographic Creative



Emu par le trafic de fourrure qui décime les léopards, ce moine bouddhiste prie pour la survie de l'espèce, dans le parc national de Hemis, à l'extrême nord de l'Inde. Pour plusieurs peuples d'Asie centrale, ce félin est sacré.

son grand-père et de son père, et dont il souhaitait qu'elle soit aussi celle de sa fille. «Le léopard des neiges fait partie de notre identité», dit-il.

Il nous a fallu deux jours de voiture pour rentrer à Bichkek. Un chemin de retour plein de surprises : des poteaux télégraphiques surmontés de nids de cigognes ; un homme armé d'une sorte de tromblon, occupé à disperser des oiseaux ; des prairies d'un vert irlandais et la rivière Naryn d'un bleu de

Méditerranée, vision saisissante après une semaine dans les montagnes. A Bichkek, cité sans charme, une pluie fraîche a commencé à tomber, bientôt transformée en grêle. Sur les marchés, les vendeurs couraient se mettre à l'abri. Dans les rétros de notre Land Cruiser, on apercevait les Tian Shan entourées de brouillard.

Quelques semaines plus tard, j'ai appris que Beken avait été emporté par la rivière, alors qu'il était parti relever les pièges photographiques. Ses collègues l'avaient retrouvé plusieurs jours après. Il laissait derrière lui une femme et des enfants, dont la petite qui lui tirait les oreilles. Puis, à l'automne 2015, des nouvelles plus joyeuses me sont parvenues, en provenance des canyons de la réserve de Sarychat-Ertash. «Rien ne s'était produit depuis des semaines, m'a raconté Tanya. Mais le 26 octobre, le transmetteur de l'un des pièges s'est déclenché.

A cinq heures du matin, l'équipe a repéré le signal, et s'est rendue sur zone en une heure et demie. Là, les pisteurs sont tombés sur une femelle en parfaite santé, qu'ils ont endormie au fusil hypodermique, puis équipée d'une balise satellite. Une première pour un léopard des neiges du Kirghizstan. Et l'occasion de mieux comprendre l'animal, l'étendue de son territoire, son rapport avec l'écosystème local (depuis, quatre autres félins ont été pourvus d'un collier GPS). Le léopard d'ici s'aventure-t-il plus loin que ses congénères du Népal ou d'ailleurs ? Chasse-t-il aussi souvent ? A quelle fréquence s'approche-t-il des lieux de peuplement humain ? Les membres de *Panthera* ont déjà découvert que la femelle avait trois petits. Et ils lui ont donné un nom : Appak Suyuu. «L'amour vrai.» ■

Matthew Shaer © Smithsonian Magazine, 2016



NEPAL

ROYAUME SACRÉ DE L'HIMALAYA

GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

EN PARTENARIAT AVEC

AMPLITUDES

Créateur de Voyages

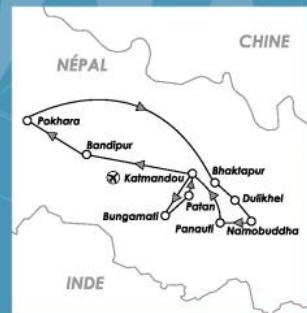
Du 17 au 28 novembre 2017

12 jours / 10 nuits

3 400€ par personne

Ce prix comprend :

Les vols, les transports,
l'hébergement en hôtels de
caractère, les repas, un
accompagnateur Amplitudes,
un guide culturel francophone,
les visites et excursions, le
visa, les droits d'entrée et
l'assistance rapatriement.

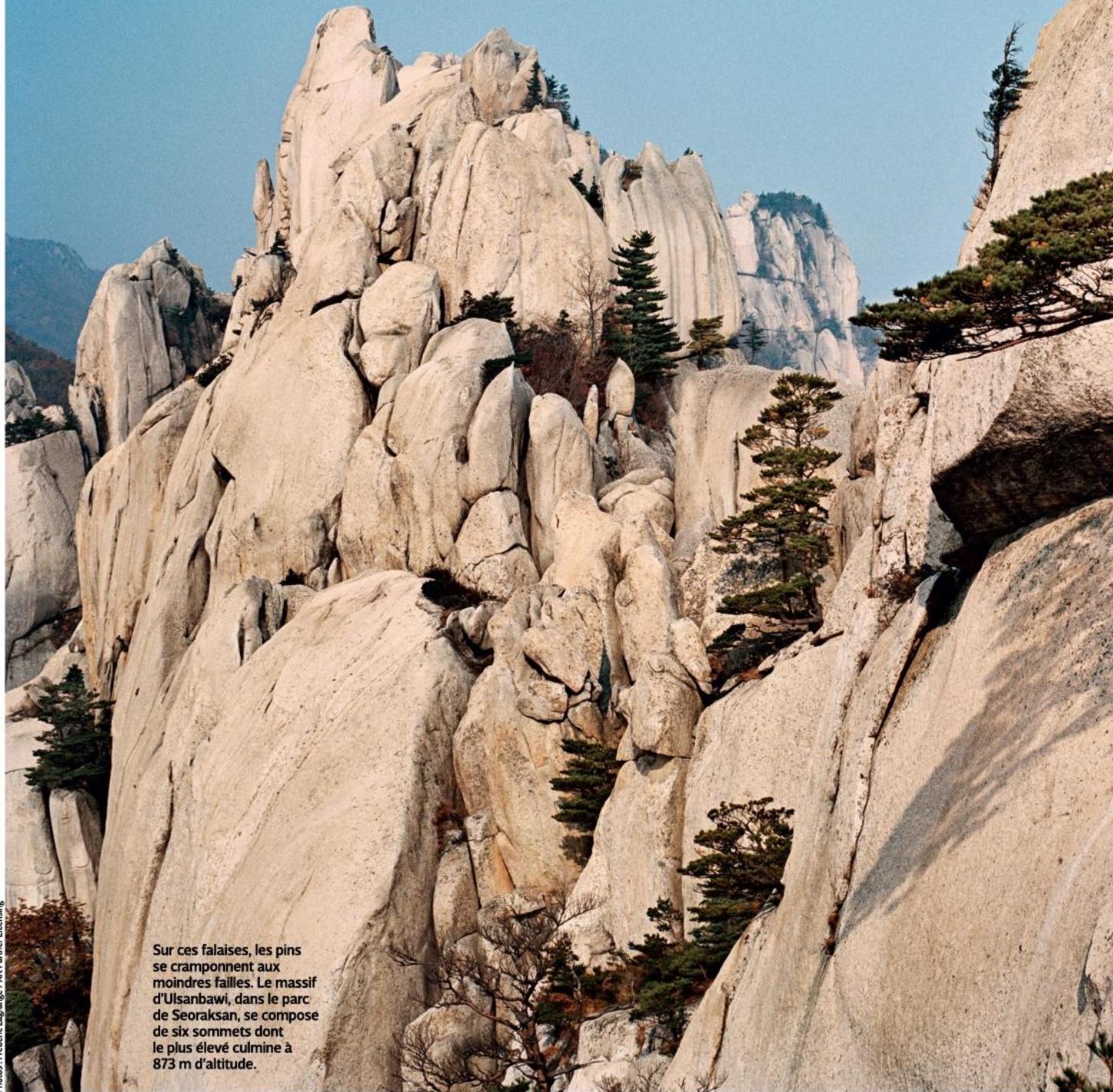


CIRCUIT AU NÉPAL - GEO en partenariat avec Amplitudes

A l'écart des grandes routes touristiques, ce voyage extraordinaire vous transporte au pied des plus hauts sommets de l'Himalaya dans les riches vallées de Katmandu et de Pokhara. Temples millénaires, villages médiévaux,

monastères flamboyants, rencontres avec un peuple singulier perpétuant l'art de l'artisanat ponctuent cet itinéraire fascinant servi par de superbes hôtels de caractère. Un dépaysement bouleversant qui change à jamais l'œil du voyageur!

Informations et réservations : www.amplitudes.com/geo/nepal
ou contactez-nous à contact@amplitudes.com ou au 01 44 50 18 59



Sur ces falaises, les pins se cramponnent aux moindres failles. Le massif d'Ulsanbawi, dans le parc de Seoraksan, se compose de six sommets dont le plus élevé culmine à 873 m d'altitude.



LOIN DES VILLES, LÀ OÙ LES SUD-CORÉENS MARCHENT ET RÊVENT....

A trois heures de Séoul, ses forêts préservées, ses petits ruisseaux et ses reliefs acérés font du Seoraksan le plus beau parc national du pays du Matin calme. Et un «temple» de la randonnée, dans un pays où les citadins survoltés n'oublient pas une tradition de la marche qui remonte à plusieurs siècles.

PAR JEAN ROMBIER (TEXTE)
ET FRÉDÉRIC LAGRANGE (PHOTOS)



**Avant de prendre une décision importante,
on vient s'apaiser dans ce sanctuaire d'arbres et de granite**



Le temple zen de Sinheungsa, fondé en 652, a été plusieurs fois reconstruit après avoir été détruit par des incendies de forêt. La charpente en bois du bâtiment actuel, qui date de 1648, est couverte de motifs géométriques peints à la main par les moines.

Afin de faciliter l'ascension, surtout par grand vent ou dans le brouillard, le sentier qui mène à l'Ulsanbawi est par endroits équipé de rambardes et d'escaliers métalliques.

L'esprit de Bouddha flotte sur cette nature qui attire chaque année trois millions de visiteurs



A l'entrée du parc se dresse «le Bouddha de la réunification», une statue de 15 m de haut, achevée en 1997, qui symbolise l'espoir des Coréens de voir un jour leur péninsule réunifiée. Sa construction a été financée par une souscription publique.

Près de l'ermitage de Gyejoam, ce rocher gravé de caractères chinois signifiant «l'enceinte du paradis» rappelle que ce sont des moines de l'empire du Milieu qui introduisirent le bouddhisme en Corée, à partir du IV^e siècle.

印漢江

詩文正

李遇

元文

徐望

田

向

任

子百

告帝

史處

任

容

商華

李

容

商華

REGARD



La mer du Japon borde ces paysages d'estampe, jadis hantés par des tigres et d'impitoyables bandits



Au bout d'un chemin de 300 m longeant un torrent, le rocher de Biseondae, l'un des sites les plus accessibles du parc, semble comme surgi d'un *sansudo*, la version coréenne de la peinture paysagère chinoise traditionnelle. Son aspect mystérieux a inspiré les poètes.

Le littoral ne se trouve qu'à 12 km de l'entrée principale du parc du Seoraksan. Près du port de Sokcho, ville réputée pour ses délicieux calamars, de hautes falaises dominent les flots.

Durant la période automnale du *tanpung*, le flamboiement des érables envoûte les marcheurs

Des pins rouges et des ginkgos séculaires. Des forêts de chênes et de bambous où s'ébattent ours bruns et daims musqués. De vertigineux ponts suspendus au-dessus de gorges verdoyantes. Le murmure des ruisseaux alors qu'on aperçoit temples et ermitages zen perchés dans les brumes. Et, bien sûr, la sérénité du matin calme avec vue sur la mer du Japon, ou plutôt la mer Intérieure, comme l'appellent les Sud-Coréens. Le Parc national du Seoraksan est un jardin d'Eden à seulement trois heures de route au nord-est de Séoul et de ses banlieues. Pour les vingt-cinq millions d'habitants soumis au rythme stressant de la capitale, ce territoire de 400 kilomètres carrés (quatre fois la surface de Paris intra-muros), avec ses paysages d'estampe où il fait bon parler aux écureuils parmi les edelweiss, est un dépaysant bain de jouvence. Trois millions de visiteurs vont s'y promener chaque année. Des Coréens, surtout, pour qui la randonnée est devenue un sport national. Dans le pays aux trois quarts couvert de montagnes et qui dispose de vingt-deux parcs nationaux, un habitant sur trois se livre au moins une fois par mois à la randonnée. En Corée, où se sont longtemps mêlés chamanisme, bouddhisme et confucianisme, la marche est une tradition chez les sages et les lettrés. «Durant des siècles, les peintres, calligraphes, poètes ou musiciens ont arpentré les montagnes, pour apprendre en marchant», indique Patrick Maurus, spécialiste de la Corée à l'Inalco. Aujourd'hui, la randonnée est devenue un loisir de masse. Une tendance portée par l'adoption du week-end de deux jours en 2004. Selon un sondage de 2016, la marche représente l'activité de loisir favorite (14 % des personnes interrogées) des Sud-Coréens, avant l'écoute de la musique, le fitness et les jeux vidéos.

Le Seoraksan n'a cependant pas toujours attiré les foules. Longtemps, les escarpements sauvages et difficiles d'accès de «la grande montagne enneigée» – signification de son nom en coréen ancien – furent nimbés d'inquiétants mystères. De vieilles légendes en faisaient le territoire de dragons et le



Ce cours d'eau sinue dans une étroite vallée proche du temple de Baekdam. Sources, cascades et ruisseaux abondent dans le parc.



FRÉDÉRIC LAGRANGE
PHOTOGRAPHE

Installé à New York, ce Versaillais a commencé sa carrière en 2001 dans le monde de la mode. Depuis, globe-trotteur avec plus de 80 pays à son compteur, dit-il, il a multiplié les reportages à travers le monde, en particulier en Asie, pour le compte de grands magazines de voyage.

royaume du redoutable tigre des montagnes. Rien d'étonnant à ce qu'au XVII^e siècle, des moines bouddhistes persécutés par le pouvoir se soient réfugiés dans cette forteresse naturelle bloquée par les neiges plusieurs mois par an. Au XIX^e siècle, des bandits enlevaient les voyageurs assez imprudents pour s'y aventurer. Devenu aujourd'hui un paradis pour randonneurs, sorties scolaires et pique-niques familiaux, le Seoraksan présente l'intérêt d'être praticable quel que soit le niveau du marcheur. Il abonde en sentiers balisés, parfois aménagés avec marches et rambardes, permettant ainsi aux moins téméraires de s'offrir des balades sans risquer l'accident.

Admirez la crête du Dinosaur est un plaisir qui se mérite : une matinée entière de marche

C'est le cas, par exemple, du chemin qui mène au temple de Sinheungsa, serpentant parmi les éboulis rocheux et boqueteaux de bambous sur fond de pics couronnés de pins. Erigé en 652, le lieu de culte, trésor architectural aux superbes boiseries peintes, fut deux fois détruit par les flammes et chaque fois reconstruit. La piste des cascades, également d'accès facile, mène, elle, à six petites chutes d'eau, dont Biryongpokpo, la cascade du «dragon qui s'envole». La légende raconte que la créature y avait élu domicile, et qu'elle terrorisait les villageois, lesquels n'auraient réussi à s'en débarrasser qu'après le sacrifice d'une vierge. D'autres sites sont plus difficilement praticables. Parvenir jusqu'à la formation rocheuse d'Ulsanbawi, qui, à 873 mètres d'altitude, offre un ***

Dans Capital ce mois-ci

IMMOBILIER : VOUS POUVEZ GAGNER GROS



... si vous lisez Capital



Actuellement
en kiosque
et sur tablette

CAPITAL, LE PLAISIR DE COMPRENDRE L'ÉCONOMIE



capital.fr



Une trentaine de moines vivent dans les ermitages dispersés à travers le parc où ils cultivent du ginseng rouge

••• magnifique panorama sur les montagnes et les gorges luxuriantes du massif, suppose d'emprunter d'abrupts sentiers en lacet, suivis de 800 marches métalliques. Quatre heures au total. Les moins sportifs peuvent emprunter un téléphérique qui les emportera jusqu'au Gwongeumseong, vestiges d'une forteresse du XIII^e siècle dont on raconte qu'elle fut construite en une nuit par deux frères pour protéger leur famille. De ce sommet, le regard porte jusqu'à la mer et au port de Sokcho. Quant à apercevoir la crête du Dinosaur, c'est un plaisir qui se mérite. Il faudra crapahuter une matinée pour arriver à contempler, depuis l'une des proches éminences, cet impressionnant relief qui rappelle la courbure dorsale d'un animal préhistorique. L'un des panoramas les plus spectaculaires du parc.

Nombreux sont les visiteurs à rallier également le Seoraksan pour faire le vide avant de prendre une décision importante, à l'occasion d'un deuil ou d'une séparation. «Ici, la marche fonctionne comme une thérapie, elle tient lieu de psy et les Coréens s'y livrent à la moindre occasion», explique Barbara Cecchini-Barker, une Française installée en Corée et auteure de cinq guides sur le pays et ses petits secrets. Au cœur du parc, au milieu d'une forêt de pins de la vallée de Baekdam, le temple de Baekdamsa se prête tout particulièrement à l'apaisement de l'esprit. Entre volutes d'encens et tintement d'un gong de bois, il incarne une tradition encore vivace dans une société sud-coréenne pourtant consumériste et hyperconnectée : celle de la retraite monastique. Surnommé temple aux cent piscines pour sa proximité avec des dizaines de petites retenues d'eau, l'endroit est aussi un centre qui accueille des laïcs pour des séjours de recueillement solitaire. Au programme, lever avant le jour, méditation, travaux domestiques et repas frugaux dans un cadre austère... et par un froid terrible en hiver. Au tournant des années 1990, l'endroit fut choisi par le dernier dictateur sud-coréen, le général Chun Doo-hwan, au pouvoir jusqu'en 1987, pour une longue retraite de



En coréen ancien, Seoraksan veut dire «grande montagne enneigée». Ce havre de tranquillité de 400 km², inscrit depuis 2002 sur la liste des réserves de biosphère de l'Unesco, est le plus couru des vingt-deux parcs nationaux que compte le pays.

repentance. Après des excuses publiques pour les abus de pouvoir et la corruption qui caractérisèrent son régime, Chun Doo-hwan s'installa à Baekdamsa pour une année de pénitence, dormant sur une natte et occupant ses journées à couper du bois, à prier et lire à la lueur d'une bougie.

Parc national depuis 1970, le Seoraksan fait aussi figure d'emblème de la biodiversité. Une gestion avisée de ce mariage du granite et du monde vivant a permis, en 2002, sa reconnaissance comme réserve de biosphère par l'Unesco : on y recense un bon millier d'espèces botaniques, parmi lesquelles le rare pin nain de Sibérie, et plus de 1 500 animaux différents, dont le goral à longue queue, un caprin menacé de disparition. En 2014, l'Union internationale pour la conservation de la nature l'a aussi inscrit sur sa liste verte des aires

protégées, qui récompense les zones combinant préservation et mise en valeur. Une sagesse que les trente moines bouddhistes qui occupent les temples et ermitages dispersés dans le parc mettent en pratique depuis longtemps. Afin d'assurer un petit revenu à leur communauté, certains cultivent le ginseng rouge de Corée, qui ne pousse qu'en montagne et passe pour être la variété de cette racine la plus énergisante employée en Orient depuis quatre mille ans.

Et puis il y a la pureté émouvante des paysages qui, à elle seule, suffit à attirer les promeneurs. Eun-Young Lee, par exemple. Cette Coréenne de 36 ans originaire de Sejong, dans le centre du pays, a déjà fait trois séjours

dans le parc à l'arrivée de l'automne, et elle évoque avec émotion ce qui est, à ses yeux, «la plus belle saison du Seoraksan». C'est le moment du *tan-pung*, le rougissement très particulier qui illumine alors la végétation. La nature vire au roux, au jaune et à l'orangé ; les érables, les chênes et les ginkgos se mettent à flamboyer tandis que les espèces persistantes ponctuent le tableau de leurs nuances de vert. Tant de beauté touche au surnaturel, et pour ranimer les légendes qui hantent le Seoraksan, il suffit alors de peu. Emprunter la piste de Biseondae par exemple. Entre forêts, cascades et ponts suspendus, celle-ci monte en pente douce vers des cimes dentelées de falaises qui semblent toucher le ciel. Un vieux conte assure que là, une fée, subjuguée par le paysage qu'elle admirait, s'envola vers les cieux où elle disparut à jamais. ■

Jean Rombier

Et vous, comment aimeriez- vous travailler?

Avec le magazine Management,
découvrez comment progresser
selon vos envies.

Travailler mieux, vivre plus



Rejoignez la communauté sur MagazineManagement



© Laura Mortoni, Série «Wild West Tech»

Nouveau Management

Déjà en kiosque
et sur votre tablette

The cover of Management magazine features a man and a woman smiling. The title 'Management' is prominently displayed in large yellow letters at the top. Below the title, there's a subtitle 'TRAVAILLER MIEUX, VIVRE PLUS'. The left side of the cover has several columns of text with headlines like 'BUSINESS', 'INNOVATION', 'CET HOTEL OÙ LES SALARIES MÉNENT LA VIE DE PALACE', 'LA RENAISSANCE DE LA FNAC', 'WORK', 'C'EST LE MOMENT DE NÉGOCIER UNE AUGMENTATION ?', 'CARRIÈRE', '27 APPLIS POUR LE BUREAU', 'ORGANISATION', 'LE CHAMBRAISAGE, NE CHANGEZ RIEN !', 'AFTER WORK', 'QUE FAIRE DU NETWORKING À PARIS ?', 'UNE VILLE UN EXPAT MILAN', and '5 NOUVELLES DISCIPLINES ANTISTRESS'. On the right side, there's a large headline 'DEVENEZ UN MANAGER AGILE' and a sub-headline 'Comment la génération Z bouscule l'entreprise et réinvente les codes du management'. At the bottom right, there's a quote from Alexandre Mulliez: 'Il ne suffit plus de dire où l'on va. Il faut expliquer pourquoi et comment'.

EN COUVERTURE



Le cordon corallien s'étire du nord au sud, au large du Queensland. En 2016, le récif de Hardy (photo), dans le sud, a été épargné par le blanchissement qui a fait des ravages dans le tiers nord.

LA GRANDE BARRIÈRE DE CORAIL

C'est un royaume sous-marin de 2 300 kilomètres qui s'étend le long de la côte est de l'**AUSTRALIE**, la plus grande structure vivante de la planète. Mais jamais ce joyau n'a été aussi menacé. Quelle est exactement la situation ? Qui peut sauver la Barrière ? Et comment ? Nos reporters ont plongé dans ce qui demeure un prodige de la nature.

LE PÉRIL ET L'ESPOIR

PAR MATHILDE SALJOUNGI (TEXTE) ET JÜRGEN FREUND (PHOTOS)



La Grande Barrière abrite 600 espèces de coraux. Ces animaux, appelés polypes, vivent en colonies, formant des récifs. Ici, il s'agit de porites qui se sont agrégés et vivent en symbiose avec des vers marins appelés spirobranches-arbres de Noël.



EN COUVERTURE | Australie



L'archipel des Whitsundays, dans le sud de la Grande Barrière, a des airs de paradis. Ses soixante-quatorze îles s'égrènent dans les eaux turquoises de la mer de Corail. La plus grande d'entre elles abrite Whitehaven Beach, une plage de sable blanc longue de 7 km.



EN COUVERTURE | Australie



Pas besoin d'être un pro de la plongée ni même de savoir nager pour admirer la vie sous-marine. Au large de Cairns, dans la partie nord de la Grande Barrière, ces touristes équipés de scaphandres découvrent le récif de Moore depuis une plateforme immergée.



P

eu après sept heures du matin, le MV Poseidon III, un catamaran de vingt-quatre mètres de long, quitte la marina de Port Douglas, dans le nord du Queensland (nord-est de l'Australie), et fonce vers le large. A son bord, des touristes étrangers venus faire de la plongée dans un site mythique : la Grande Barrière de corail. C'est la fin de l'hiver austral, et la mer est agitée. Certains passagers titubent sur le pont, pâlissant à vue d'œil. Mais la destination est toute proche et l'excitation, palpable. A l'intérieur du bateau, l'équipage briefe les visiteurs : d'un côté, les plongeurs confirmés, de l'autre, les *snorkelers*, avec simples masque, tuba et palmes, et, au centre, ceux qui s'apprêtent à vivre leur baptême de plongée en bouteille. «Veuillez à ne pas toucher les coraux, avertit Alyssa Berimballi, biologiste marine de 26 ans chargée d'accompagner les *snorkelers*. Ils sont extrêmement fragiles et peuvent vous couper et provoquer des infections cutanées. Si on vous surprend en train de les manipuler, on vous sortira de l'eau.»

Comme par magie, au moment où le catamaran jette l'ancre près du récif d'Agincourt, à soixante-cinq kilomètres de la côte, les nuages font place à un



En vidéo sur :
bit.ly/geo-gbc-plongee

VISIBLE DEPUIS L'ESPACE, C'EST LA PLUS VASTE STRUCTURE VIVANTE AU MONDE

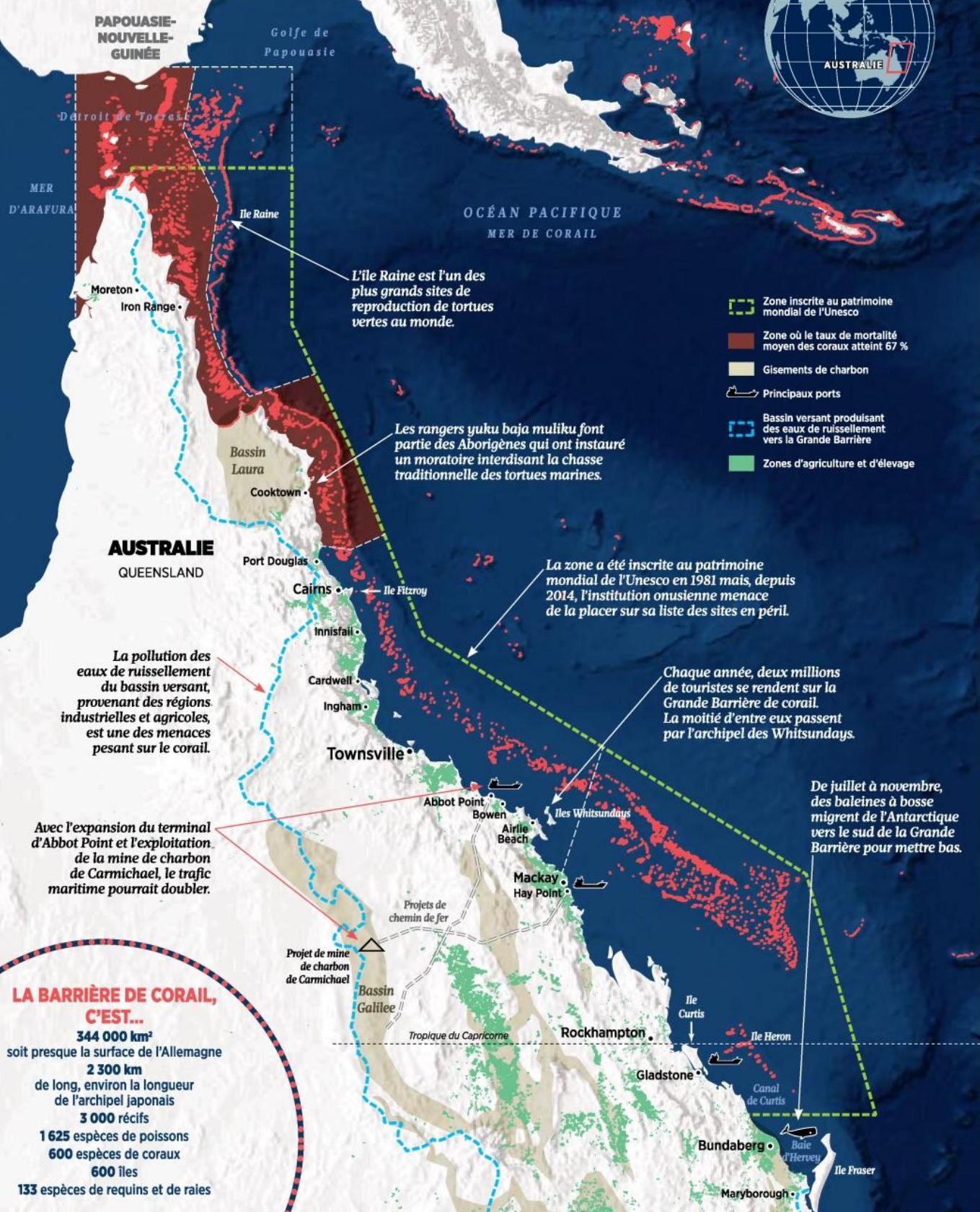
ciel radieux. Depuis la surface, la Grande Barrière de corail se dévoile telle une toile impressionniste. Dans un dégradé de bleus s'étire un labyrinthe de crêtes, d'éperons et de sillons affleurant et scintillant sous les rayons du soleil. On devine le monde parallèle qui vit ici : des colonies de coraux *Acropora* qui poussent en branches épaisses, telle une forêt pétrifiée ; là, les mêmes qui forment une vaste table de plusieurs mètres de diamètre ; un peu plus loin, ce que l'on pourrait confondre avec un gros rocher aux contours adoucis par les courants, en réalité un *bommie* (mot aborigène pour «montagne»), lui aussi chef-d'œuvre de l'artisanat corallien. Partout, la vie grouille. Des sergents-majors – de petits poissons zébrés – se déplacent en bancs, tandis que de gros mérous léopards à la peau tachetée foncent en solo. Les tortues vertes, elles, se laissent porter par les courants. Mais il ne faut pas se fier à la joyeuse pagaille qui semble régner. Nous sommes là dans une mégapole sous-marine, avec des règles et un plan d'urbanisme bien pensé.

Voici une «station de nettoyage» : un *groupier*, gros poisson de la famille des mérous, se tient immobile, tandis que de petits congénères s'activent autour de lui. Au programme, une séance de déparasitage avec décrassage des écailles, des ouïes, de la bouche et même des débris alimentaires entre les dents. Un rituel auquel se prêtent aussi des créatures aquatiques d'ordinaire solitaires, comme les raies mantas...

La Grande Barrière de corail mérite bien son nom. Avec ses 3 000 récifs qui s'étendent sur près de 2 300 kilomètres le long de la côte est de l'Australie, elle recouvre 344 000 kilomètres carrés (quasi-méritant la surface de l'Allemagne). C'est la plus grande structure vivante de la planète, un royaume sous-marin grandiose, sacré pour les Aborigènes [voir encadré] et inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1981. Ses artisans : des créatures d'à peine quelques millimètres, les polypes, entourées d'un exosquelette calcaire, et qui vivent et s'épanouissent en colonies pouvant atteindre plusieurs tonnes. Mais, début 2016, cet extra- •••



Une joyeuse pagaille ? Non, une mégapole sous-marine



••• ordinaire réservoir de vie a donné des signes de détresse très inquiétants, particulièrement sur les 700 kilomètres de récifs entre Port Douglas et le détroit de Torres, aux portes de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. «C'est l'expédition scientifique la plus triste à laquelle j'ai participé», se rappelle Terry Hughes. C'est ce biologiste marin, à la tête du Centre d'excellence pour les études sur les récifs coralliens de l'université James-Cook, dans le Queensland, qui a tiré la sonnette d'alarme en mars dernier. Ce qui lui a valu d'être nommé parmi les dix chercheurs les plus influents au monde en 2016 par la très sérieuse revue *Nature*.

Ce qu'il a observé en survolant les récifs du tiers nord en avion et en hélicoptère l'a laissé sans voix. Le corail blanchissait à vue d'œil ! Responsable : la température de l'eau, dont il suffit qu'elle dépasse la normale saisonnière pendant plusieurs semaines pour que les coraux expulsent les zooxanthelles, des algues microscopiques en symbiose avec les polypes auxquels elles donnent leur couleur. Si l'eau ne refroidit pas, ces zooxanthelles ne reviennent pas et le corail finit par mourir. Or, entre février et avril 2016, la température a dépassé de 1 à 1,3 °C les normales saisonnières sous l'influence d'El Niño. Ce courant équatorial chaud a en effet empêché le refroidissement des océans de la planète et déclenché, à partir d'octobre 2015, un long épisode mondial de blanchissement des coraux. Le troisième depuis 1998 [voir encadré]. Bilan : aujourd'hui, 67 % des coraux sur la zone la plus touchée sont morts, estime la Great Barrier Reef Management Park Authority (GBRMPA), l'agence gouvernementale chargée de la protection de la Grande Barrière. Sur certains récifs, la proportion grimpe jusqu'à 99 %.



En vidéo sur :
bit.ly/geo-gbc-blanchissement

En 2016,
catastrophe :
le corail
blanchissait
à vue d'œil

«C'est comme si la Grande Barrière était couverte de bleus, illustre David Wachenfeld, directeur du programme de remise en état des coraux du GBRMPA. La situation actuelle est inquiétante, mais l'avenir l'est encore plus.» En effet, le mode de vie des humains, qui contribue directement au réchauffement climatique ainsi qu'à la pollution de l'océan, pourrait porter un coup fatal à ce prodige de la nature. Ja-

mais la Grande Barrière, qui avait pourtant résisté aux assauts des éléments et du temps pendant plus de dix mille ans, n'avait été aussi fragile qu'aujourd'hui, au point que l'Unesco s'est officiellement émue de la situation.

A Port Douglas, plongeurs et snorkelers, de retour à bord du catamaran, s'extirpent tant bien que mal des combinaisons mouillées qui collent au corps, et se précipitent vers le bar pour se servir bol de soupe et mug de thé. Il fait bon se réchauffer après une immersion de quarante-cinq



LE PÉRIL EST GRAND : SUR CERTAINS RÉCIFS, LE TAUX DE MORTALITÉ ATTEINT 99 %



Les chutes de Millaa Millaa, à 100 km de Cairns. La forêt tropicale recouvre la région côtière du nord du Queensland.

minutes dans une eau à 21 °C. Parmi eux, une légende. «John, c'est un honneur de vous rencontrer», s'exclame Lindsay Sorensen, 29 ans, membre de l'équipage. Cela fait près de quarante ans que John Rumney plonge dans les eaux de la Grande Barrière. Pêcheur puis tour-opérateur, il fut à l'origine, en 1995, de l'*Undersea Explorer*. Un navire qui révolutionna en son temps le secteur de l'écotourisme avec un concept malin : financer grâce aux places payantes des touristes des places gratuites pour les scientifiques. C'était l'occasion pour les voyageurs de profiter des lumières d'experts en biologie marine ; et pour les chercheurs de se rendre sur leur terrain d'étude sans débourser un centime. L'aventure s'est achevée en 2008, mais la notoriété de John Rumney, âgé aujourd'hui de 67 ans, perdure, et nombreux sont celles et ceux, de tous âges, qui le reconnaissent et viennent le saluer. Cette attention, il continue à la mettre au service de celle qui partage sa vie depuis

ET LA RAIE SACRÉE FIT MONTER LES EAUX...

Quand la Grande Barrière de corail n'existe pas, il y avait là la terre ferme, avec des forêts d'eucalyptus, des marais, de la mangrove... C'était le territoire des Aborigènes, arrivés en Australie il y a cinquante mille ans. Puis, à la fin de la dernière période glaciaire, il y a dix mille ans, le niveau des océans augmenta très rapidement, au rythme d'une centaine de mètres par an. Un événement dont l'origine est relatée dans une légende : Gunyah, un pêcheur, vit une créature

scintillant dans les eaux et la transperça de sa lance traditionnelle. Il s'agissait d'une raie sacrée. Furieuse, elle agita les eaux en battant ses ailes et fit se soulever la mer à tel point qu'elle recouvrit la côte. Aujourd'hui encore, des communautés des deux peuples autochtones de l'Australie, les Aborigènes et les indigènes du détroit de Torres, perpétuent leur culture maritime. «La terre et la mer ne font qu'un pour nous», explique James Gaston, Aborigène vivant à Bowen. Quelque soixante-dix groupes autochtones ont été reconnus

par l'Etat fédéral et les autorités du Queensland comme des «propriétaires traditionnels du pays de mer». Ce statut leur confère la gestion de leur territoire et les autorise à utiliser les ressources marines de manière traditionnelle. En perpétuant, par exemple, la chasse aux tortues, comme le font les rangers giringuns, dans la région de Cardwell. Les rangers yuku baja muliku, de la région de Cooktown, ont, eux, choisi d'imposer un moratoire sur cette pratique.

En vidéo sur : bit.ly/geo-gbc-aborigenes



Près de Cooktown, les rangers de la tribu Yuku Baja Muliku patrouillent à travers leur «pays de mer».

des décennies : la Grande Barrière. Si sa démarche est parfois hésitante sur la terre ferme, dans l'eau, il est comme un poisson, ondulant entre les récifs et se jouant des courants. Et qu'importe ses milliers de plongées au compteur, à chaque fois qu'il ouvre les yeux dans cet univers marin, il ressent le même émerveillement. «Ici, à Port Douglas, les coraux vont bien, souligne-t-il. On dirait qu'ils ont récupéré. Il y a quelques mois, 80 à 90 % des récifs de la région avaient perdu leur couleur. Là, on doit être autour de 20 %.»

Le blanchissement des coraux est un coup dur pour l'Etat du Queensland. Chaque année, plus de deux millions de visiteurs se rendent sur la Grande Barrière. Ce tourisme fait vivre 69 000 personnes et génère plus de quatre milliards d'euros de revenus par an. Une activité qui impacte évidemment les récifs : il arrive que des touristes manipulent et abîment des coraux ou que des bateaux endommagent des récifs en jetant l'ancre. Mais cette menace n'est rien par rapport au défi posé par le blanchissement •••

EN COUVERTURE | Australie



Anémone de mer et poisson-clown face à un banc de vivaneaux gros yeux et de surmulet à nageoires jaunes.



Napoléon ou labre géant.



Gros plan sur les polypes d'*Acropora branchus*.



Baleine de Minke.



Fusiliers à dos jaune et bleu.



Requin gris de récif.



Crinoïde accroché à une gorgone.



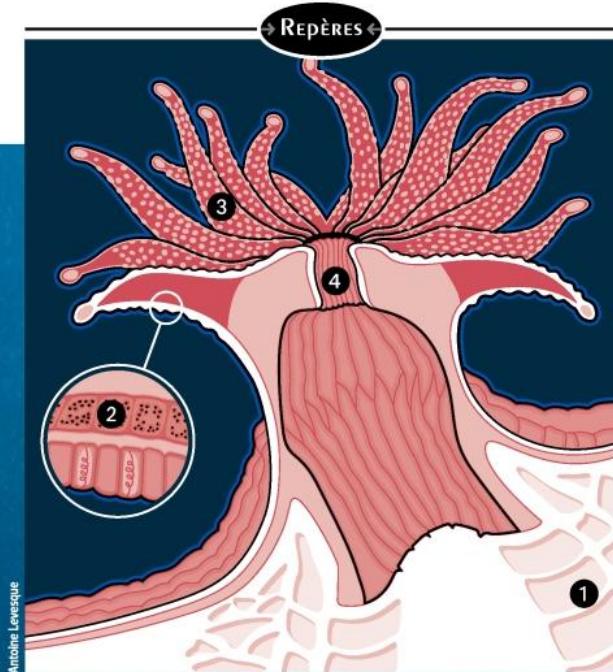
Anguille-jardinière mouchetée.

LES RÉCIFS, UN MONDE QUI GROUILLE DE VIE

A l'échelle de la planète, les coraux couvrent moins de 0,2 % des fonds océaniques, mais abritent un quart de la biodiversité des océans. Un tiers des espèces marines passent en effet au moins une partie de leur vie dans cet écosystème, qui sert à la fois d'habitat, de garde-manger et de nursery. La Grande Barrière est, quant à elle, un sanctuaire pour 1 625 espèces de poissons, 133 variétés de requins et de raies, et une trentaine d'espèces de dauphins et de baleines. Les requins gris de récif y élisent domicile après avoir grandi à l'abri des prédateurs dans la mangrove côtière. Le poisson-clown, lui, se cache chez un hôte à première vue peu accueillant : l'anémone de mer, armée de tentacules au poison urticant. Une cohabitation rendue possible car son corps est recouvert d'un mucus qui le protège contre la substance mortelle.



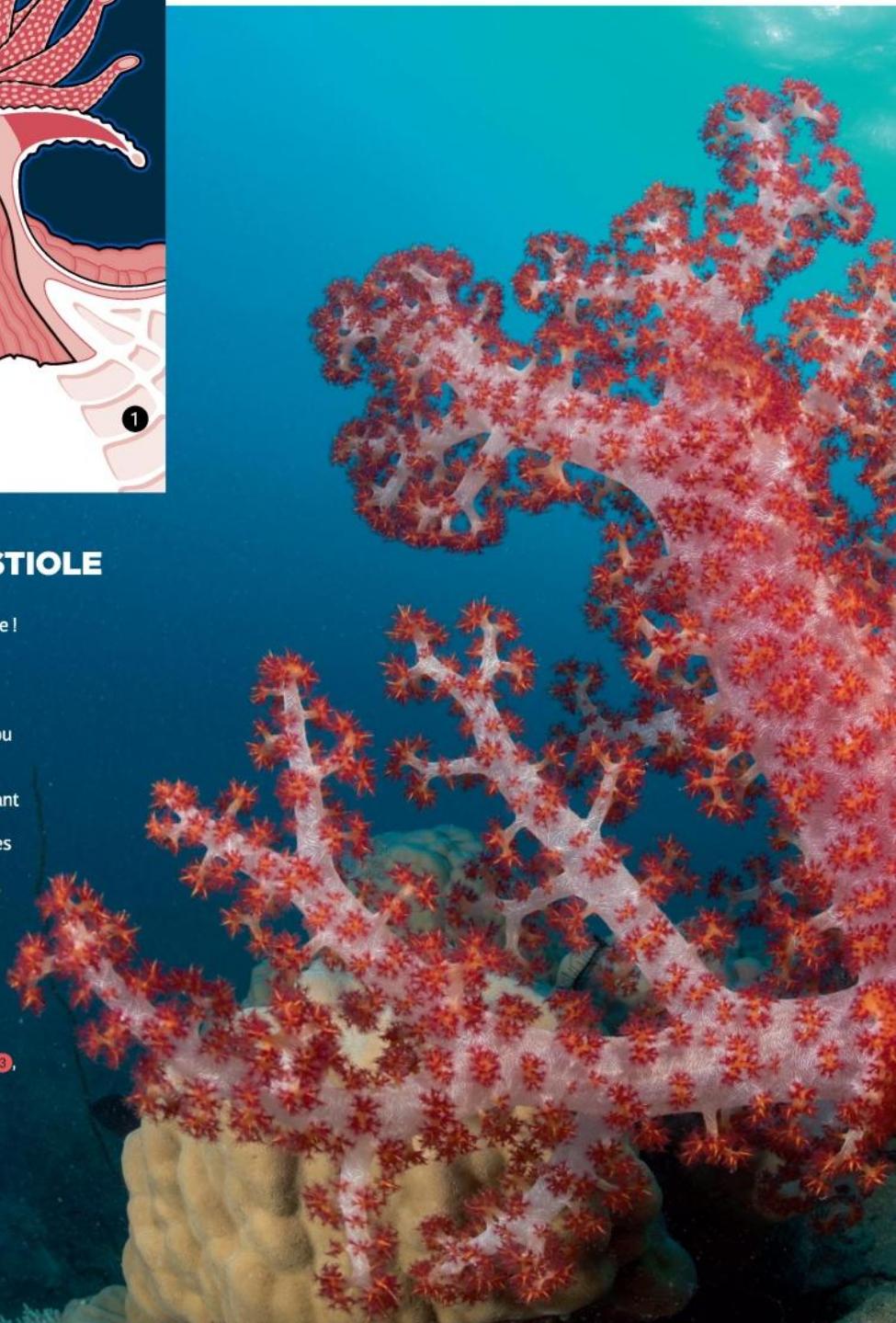
Beauclaires miroirs.



Antoine Lévesque

LE CORAIL, UNE DRÔLE DE BESTIOLE

Jusqu'au XVIII^e siècle, le corail était considéré comme une plante ! Il s'agit en réalité d'un animal invertébré, qui fait partie de la famille des cnidaires (comme les anémones de mer et les méduses). On en distingue deux sortes : le corail mou (sur l'image à droite) et le dur (schéma ci-dessus). Ce dernier possède un exosquelette ① qu'il construit en sécrétant du carbonate de calcium. Les coraux durs se développent en colonies, avec des milliers d'individus reliés les uns aux autres et formant des récifs. Les polypes vivent en symbiose avec une algue, la zooxanthelle ②, qui leur donne leur couleur et les fournit en oxygène et nutriments. Sans elle, le corail blanchit puis meurt. C'est à la nuit tombée que les polypes se nourrissent : ils émergent de leur exosquelette et harponnent, à l'aide de leurs tentacules ③, le zooplancton qui nage dans les eaux puis le tirent vers leur bouche ④.



LES MINUSCULES POLYPS ONT TRAVAILLÉ DUR POUR BÂTIR UN TEL CHEF-D'ŒUVRE



••• massif des coraux, une des conséquences du changement climatique. «On nous demande de ne pas trop en parler pour ne pas faire peur aux touristes, confie la biologiste marine Alyssa Beirimballi, à bord du *MV Poseidon III*. Mais je pense qu'il faut être honnête avec les gens, même si je comprends les professionnels du tourisme, inquiets à cause de médias parfois trop alarmistes, qui annoncent à tort la mort de la Grande Barrière de corail.» John Rumney, lui, n'hésite pas à aborder le sujet avec les passagers. Assis sur une banquette, une serviette sur les épaules, il revient sur le choc qu'il a ressenti en rendant visite, en juillet 2016, à son «vieux ami», le Monolithe. Cela fait plus de vingt-cinq ans qu'il plonge près de cette colonie de coraux située sur le récif Ribbon, à 120 kilomètres au nord de Port Douglas, une structure vieille de 1 000 à 2 000 ans, large de douze mètres et qui ressemble à un gros rocher. «C'est un monument de la Grande Barrière, comme la forêt de séquoias en Californie, dit-il. Et des mois après l'épisode de blanchissement, le Monolithe tout entier émettait une lueur, il était à l'agonie. Certains coraux réagissent en effet ainsi face au stress thermique et à la perte des zooxanthelles. C'est très inquiétant car, depuis, il aurait dû s'en

remettre.» Lindsay Sorensen pousse un soupir avant de demander : «Comment peut-on vous aider ?» La réaction de la jeune femme reflète l'opinion publique locale. Selon un sondage mené en décembre 2016, 68 % des Australiens estiment que cette crise relève de l'urgence nationale. «Les autorités ne prennent pas assez soin de la Grande Barrière, alors on a décidé de lancer un nouveau projet, Great Barrier Reef Legacy, pour mobiliser la population, répond John Rumney. On cherche un financement pour acheter un bateau qui servira à la fois à la recherche scientifique et à l'éducation. On a aussi besoin de bénévoles. Tout est sur notre page Facebook. La première chose à faire, c'est nous "liker" !»

Pour John Rumney, cet épisode de blanchissement est un avertissement. «Il y a encore de l'espoir, mais il faut agir vite, avant qu'il ne soit trop tard.»

Agir pour sauver les récifs, mais comment ? Tout au long de la côte du Queensland s'étendent des milliers de plantations de bananiers, de cannes à sucre, et des fermes d'élevage de bétail. Une agriculture intensive, qui s'est développée à partir des années 1970. Et qui représente un autre ennemi redoutable pour le corail. «Dans les zones côtières humides, les arbres ont été abattus pour •••

Pour la plupart des Australiens, il s'agit là d'une urgence nationale



C'est sans doute le site le plus photographié de la Grande Barrière de corail : le récif Hardy, situé à quarante milles nautiques de la côte, dans l'archipel des Whitsundays. C'est ici que se trouve le petit Heart Reef, célèbre récif en forme de cœur (à droite, ci-dessus).



LA COMMUNAUTÉ SCIENTIFIQUE EST UNANIME : L'ENNEMI PUBLIC N°1, C'EST LE CHANGEMENT CLIMATIQUE



Mark et Brian Pressler ont investi dans un système d'irrigation moins polluant pour leur exploitation de canne à sucre près de Bundaberg, à 7 km à peine de la côte.

••• libérer des terrains destinés à la culture de la canne à sucre, et les eaux chargées en pesticides, engrais et nitrates ont commencé à ruisseler jusqu'à l'océan», se souvient Sheridan Morris. Cela fait trente-cinq ans qu'elle se bat pour améliorer la qualité de l'eau de la Grande Barrière. Aujourd'hui à la tête du Reef and Rainforest Research Centre, elle gère des campagnes de sensibilisation pour convaincre les agriculteurs de l'impact de leur activité sur les coraux, ainsi qu'un programme de subventions gouvernementales pour les aider à améliorer leurs installations. «Dans les années

1980, on a observé une nette dégradation des coraux situés près de la côte, avec des récifs couverts de sédiments ou d'algues, poursuit-elle. Il a fallu plusieurs années avant que les scientifiques ne parviennent à en déterminer la cause.» Les rejets en mer d'eaux issues de l'agriculture entraînent une réaction en chaîne catastrophique pour les coraux : la teneur des eaux en azote augmente et cause la prolifération d'algues vertes. Celles-ci étouffent les récifs et, surtout, contribuent à l'explosion des populations d'acanthasters pourpres, des étoiles de mer qui dévorent les coraux. En temps normal, en mangeant les coraux qui se développent vite, elles permettent à d'autres spécimens, plus lents, de former des récifs, et jouent donc un rôle dans la diversité corallienne. Mais lorsqu'elles deviennent trop nombreuses, ces étoiles voraces, qui peuvent mesurer jusqu'à quatre-vingts centimètres de diamètre, finissent par décimer les colonies. Elles sont capables de ronger un récif en quelques semaines. Seule solution : faire intervenir des plongeurs qui leur injectent, une à une, une substance qui les tue en vingt-quatre à quarante-huit heures. A ce jour, plus de 450 000 acanthasters ont été éliminées, selon Col McKenzie, qui dirige l'association des tour-opérateurs du parc marin de la Grande Barrière (Ampto) chargée de ces

interventions. Mais ces opérations sont réservées aux zones les plus touristiques. Impossible en effet de traiter l'intégralité d'un site aussi vaste que la Grande Barrière de corail. «Avec un bateau et une équipe de plongeurs, nous pouvons protéger trente à quarante récifs, pas plus, détaille Col McKenzie. Or nous n'avons que deux navires, et pour être efficaces, il nous en faudrait une dizaine. Mais cela coûte cher, environ 1,4 million d'euros par an et par vaisseau.» La lutte pour l'amélioration de la qualité de l'eau est pourtant au cœur du plan d'action des autorités australiennes. Elles se sont engagées à réduire de 80 % d'ici à 2025 la pollution causée par le ruissellement.

A l'extrême sud de la Grande Barrière, près de la ville de Bundaberg, les frères Pressler, Mark, 48 ans, et Brian, 46 ans, font partie des agriculteurs qui ont choisi d'agir. Ils gèrent depuis 2007 la ferme familiale de canne à sucre située à sept kilomètres de la côte. Et, contre l'avis de leur père, ils ont investi près de 280 000 euros dans un nouveau système d'irrigation, plus efficace et moins polluant. Une initiative récompensée par un prix décerné en 2015 par l'Etat fédéral, mais aussi accompagnée d'un gain de productivité de 20 à 25 %, ce que leur père trouve aujourd'hui «génial». «Le problème, c'est que la plupart des fermiers sont âgés, ils ont souvent plus de la soixantaine, et leurs enfants ne souhaitent pas reprendre les exploitations, dit Mark. Alors ils n'ont aucun intérêt à investir un quart de leur capital pour améliorer le matériel, ils préfèrent s'acheter un camping-car pour leur retraite !»

Aujourd'hui, la communauté scientifique est unanime, le danger numéro un pour la Grande Barrière est ailleurs : c'est le réchauffement climatique. «Il provoque, outre le blanchissement, des cyclones plus fréquents et plus violents, explique Hugh Sweatman, chercheur à l'Institut australien



Hay Point et Dalrymple Bay Coal, près de la ville de Mackay, forment un des plus grands ports charbonniers au monde. Capacité d'export : plus de 130 millions de tonnes par an, soit 35 % de plus que le port de Marseille, toutes marchandises confondues.

lien de science marine. Marcia en 2015, Ita en 2014, Yasi en 2011, Hamish en 2009... Ces dernières années, les cyclones de catégorie cinq se sont multipliés dans la région. Alors qu'avant Hamish, le dernier remontait à 1918 !

Les vagues qui accompagnent ces tempêtes peuvent arracher des récifs ou les enterrer sous des couches de sédiments. C'est, selon une étude diffusée par l'Académie nationale des sciences des Etats-Unis, la principale raison pour laquelle la Grande Barrière a perdu la moitié de sa couverture corallienne entre 1985 et 2012. Autre conséquence du changement climatique, l'acidification des océans. Ces derniers absorbent en effet 30 % du CO₂ produit par l'homme, ce qui réduit les quantités de cal-

cium et de carbonate dans l'eau et dont les coraux ont besoin pour fabriquer leur exosquelette.

«Hélas, le gouvernement australien ne fait rien pour lutter contre le changement climatique», s'emporte Charlie Veron. Ce biologiste australien de 71 ans est le père de la recherche corallienne : il a découvert et délimité le Triangle de corail en Asie du Sud-Est, nommé près de 20 % des espèces coraliennes

de la planète et créé une taxonomie utilisée à travers le monde entier. «Le plan d'action du gouvernement s'attaque à la qualité de l'eau, dit-il. Or, cela ne réglera pas grand-chose. Les récifs qui ont le plus souffert ces derniers mois, dans le tiers nord, n'avaient pas de problème de qualité d'eau.

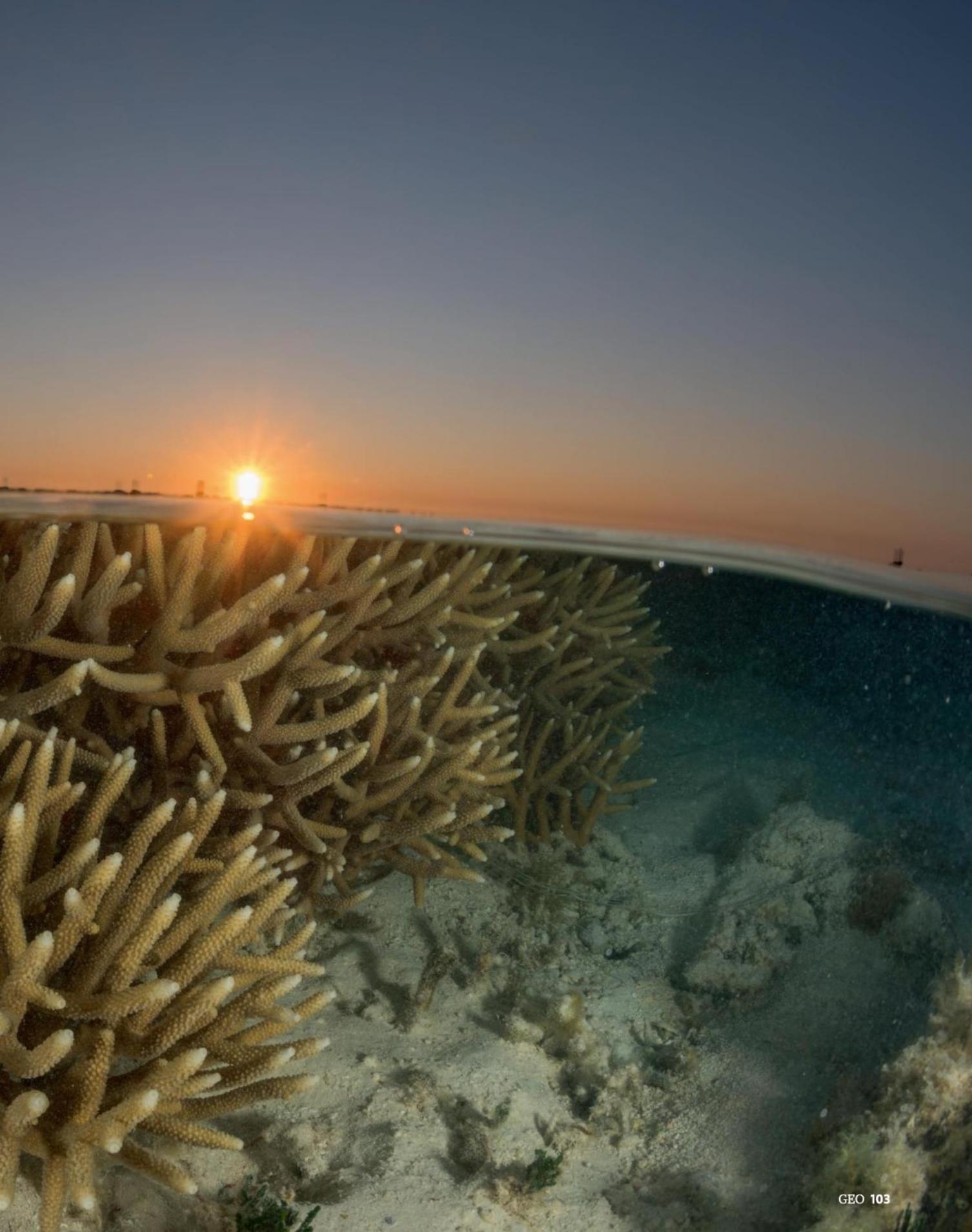
«Les mentalités changent, mais il est peut-être trop tard»

Le danger aujourd'hui, c'est le blanchissement, conséquence du changement climatique. Les Australiens ont longtemps refusé d'y croire. Il suffisait que j'aille au supermarché pour que l'on me reconnaisse et qu'on me demande comment je pouvais croire à une telle chose ! Heureusement, les mentalités commencent à changer, mais j'ai peur que ce soit trop tard. Quelles sont les chances de la Grande Barrière si, comme on le suppose, les épisodes El Niño sont appelés à se produire tous les quatre à sept ans ?

A 1 200 kilomètres au sud de Port Douglas, des chercheurs mènent une des plus grandes expériences au monde sur l'impact du changement climatique sur les coraux. Leur campus est situé sur un bout de paradis juste au nord du tropique du Capricorne : l'île Heron. Pour y accéder, il faut •••



Près de l'île Heron, ces coraux, en bonne santé, affleurent la ligne d'eau à marée basse. Pour se protéger du soleil, les polypes ont leur propre crème solaire : un mucus qu'ils sécrètent et qui absorbe les rayons UV. Un phénomène qui intéresse les scientifiques.



22 MILLIONS DE M³ DE FONDS MARINS ONT ÉTÉ RACLÉS POUR PERMETTRE LE PASSAGE DES TANKERS

••• prendre un bateau depuis la marina de Gladstone. Direction le sud, donc, par la Bruce Highway. Ce ruban de bitume s'étire de Cairns à Brisbane. C'est la principale route côtière du Queensland, mais elle ne comporte que deux voies sur sa majeure partie. Pas de clôtures sur les champs et pâtures alentour, alors mieux vaut ne pas conduire au petit matin et à la tombée de la nuit pour éviter une collision, à quatre-vingts kilo-

mètres heure, avec un kangourou, un cheval ou une vache. A quelques kilomètres de la marina de Gladstone, on se demande s'il n'y a pas un problème avec le GPS de la voiture. On se retrouve en effet soudain au centre d'une gigantesque zone industrielle : un port commercial, le plus grand du Queensland et quatrième à l'échelle du pays. Sur la gauche, des montagnes noires. Du charbon. Et un rail interminable qui

s'enfonce vers la mer. C'est un terminal charbonnier qui sert à charger le combustible à bord des porte-conteneurs. Finie, la carte postale, et bienvenue sur le site industriel de la ville. Cimenterie, fonderies d'aluminium... dans ce paysage, les usines succèdent aux usines. Chaque année, quatre-vingt-trois millions de tonnes de marchandises transitent par cargo via Gladstone. Dont de l'oxyde d'aluminium, du charbon et du gaz naturel liquéfié, pour lequel un vaste complexe de traitement regroupant trois usines a été construit sur l'île Curtis. Vingt-deux millions de mètres cubes de fonds marins ont été raclés pour ouvrir le canal de Curtis et permettre le passage des tankers. Ce développement industriel aux portes de la Grande Barrière pousse depuis 2014 l'Unesco à menacer de placer l'immense empire de corail sur sa liste des sites en péril. Un camouflet pour l'Australie. Pour éviter cette déroute, le pays s'est engagé, au printemps 2015, à mettre en œuvre un vaste plan de protection. L'Unesco rendra son verdict en 2018, et, en attendant, les autorités font face à un dilemme. D'un côté, les eaux du Queensland abritent le plus grand ensemble corallien au monde. De l'autre, la terre regorge de ressources naturelles : des minerais, de l'uranium et surtout du charbon. Des richesses dont l'exploitation semble incompatible avec la préservation de la Grande Barrière de corail.

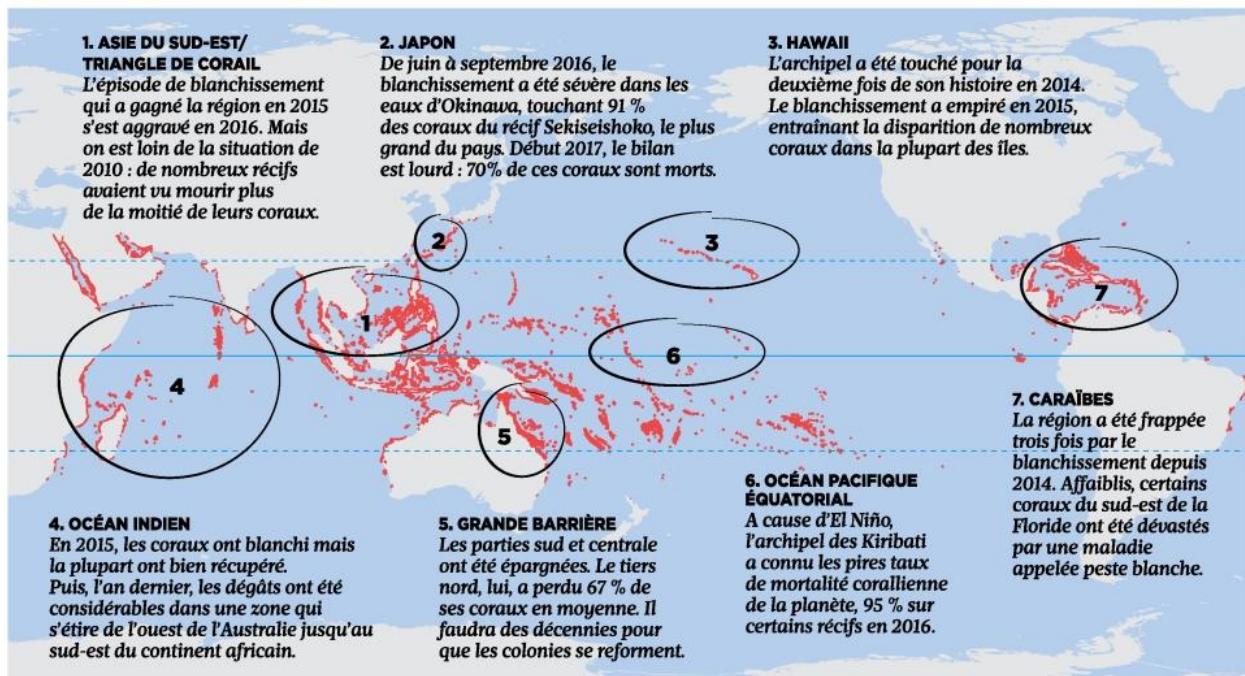
Le charbon émet en effet 2,7 fois plus de gaz à effet de serre que le pétrole. En Australie, les deux tiers de l'électricité proviennent de ce combustible, ce qui contribue à faire du pays le plus grand émetteur au monde de CO₂ par habitant (16,9 tonnes). Et l'Australie est le deuxième exportateur de charbon de la planète, derrière l'Indonésie. Le départ en catamaran pour l'île Heron résume bien ce paradoxe : tandis que le bateau laisse derrière lui le terminal charbon-



Dans un centre de recherche de l'université du Queensland, sur l'île Heron, Giovanni Bernal Carrillo participe à une grande expérience sur la réaction des coraux face au réchauffement climatique.

BLANCHISSEMENT : ALERTE ROUGE !

La plupart des coraux se trouvent dans les eaux chaudes intertropicales. Depuis la fin 2014, ils se dégradent à cause de la hausse des températures océaniques. Un phénomène aggravé par le courant El Niño, qui a déclenché en octobre 2015 un épisode mondial de blanchissement. Celui-ci, toujours en cours début 2017, est le plus long jamais observé. Et a entraîné une mortalité accélérée des coraux.



nier et les porte-conteneurs, un documentaire est diffusé à bord. Son sujet : la beauté et la biodiversité de la Grande Barrière. Après deux heures de navigation, l'îlot frangé de sable blanc et taillé d'une épaisse couverture végétale se dessine au large.

Difficile d'imaginer que cette petite terre posée sur des récifs coralliens à soixante-douze kilomètres de la côte abrite un complexe touristique et un centre de recherche scientifique.

Il faut en effet s'enfoncer dans la forêt pour découvrir, côté nord, les chambres et bungalows d'un hôtel qui se fondent dans les arbres. Ici, pas d'Internet ni de télé dans les chambres. Même s'il est possible de capter un peu de WiFi au bar de l'hôtel, on a vite fait d'oublier le monde extérieur dans ce lieu féerique où il n'y a pas de clés aux portes. A 17 h 37 ce jour d'août, bercés par les cris des oiseaux

seaux et le bruissement des vagues, les visiteurs admirent le coucher du soleil qui embrase le ciel et fait scintiller les récifs émergés à marée basse. Car les coraux de l'île Heron se découvrent aussi à pied. Il suffit de s'enfoncer dans l'eau jusqu'aux genoux pour observer de petits requins de récif, inoffensifs, qui se faufilent entre les colonies de corail, des poissons multicolores et des concombres de mer. Et, à partir d'octobre, les plages deviennent une nursery pour tortues marines, qui viennent tous les ans y pondre leurs œufs.

Contrairement au tiers nord de la Grande Barrière de corail, il y a eu très peu de dégâts sur l'île Heron. Il suffit de plonger dans les eaux, à quelques minutes en bateau de l'île, pour pénétrer dans un monde bien vivant. Sur le site dit de Heron Bommie, la vie

grouille. Ici, un ovni, une raie manta, forme fuyante qui virevolte vers les profondeurs. Là, la silhouette longiligne d'un requin de récif. Un peu plus bas, une tortue, comme endormie sur un lit de coraux. Et partout, un curieux crépitement, celui de petits poissons qui se fraient un chemin dans les coraux et de petites crevettes qui font claquer leurs pinces. «Mais il ne faut pas se fier à cette apparente harmonie», prévient Sarah Kelkie, biologiste marine de 31 ans qui travaille comme guide naturaliste pour l'hôtel. Car, pour vivre, les coraux ont besoin de la lumière du jour. Et les places au soleil sont précieuses. Alors, parfois, c'est la lutte. «On est plutôt dans *Game of Thrones* ici, explique la jeune femme. Il arrive que des colonies rivales se livrent de violentes batailles chimiques en sécrétant des toxines. Ou défendent leur territoire contre des algues un peu trop envahissantes.»



En vidéo sur :
bit.ly/geo-gbc-heron



Au menu, herbe marine... et méduses. Cette tortue verte est en train d'en gober une, privant le maquereau d'un animal qui lui servait d'abri.

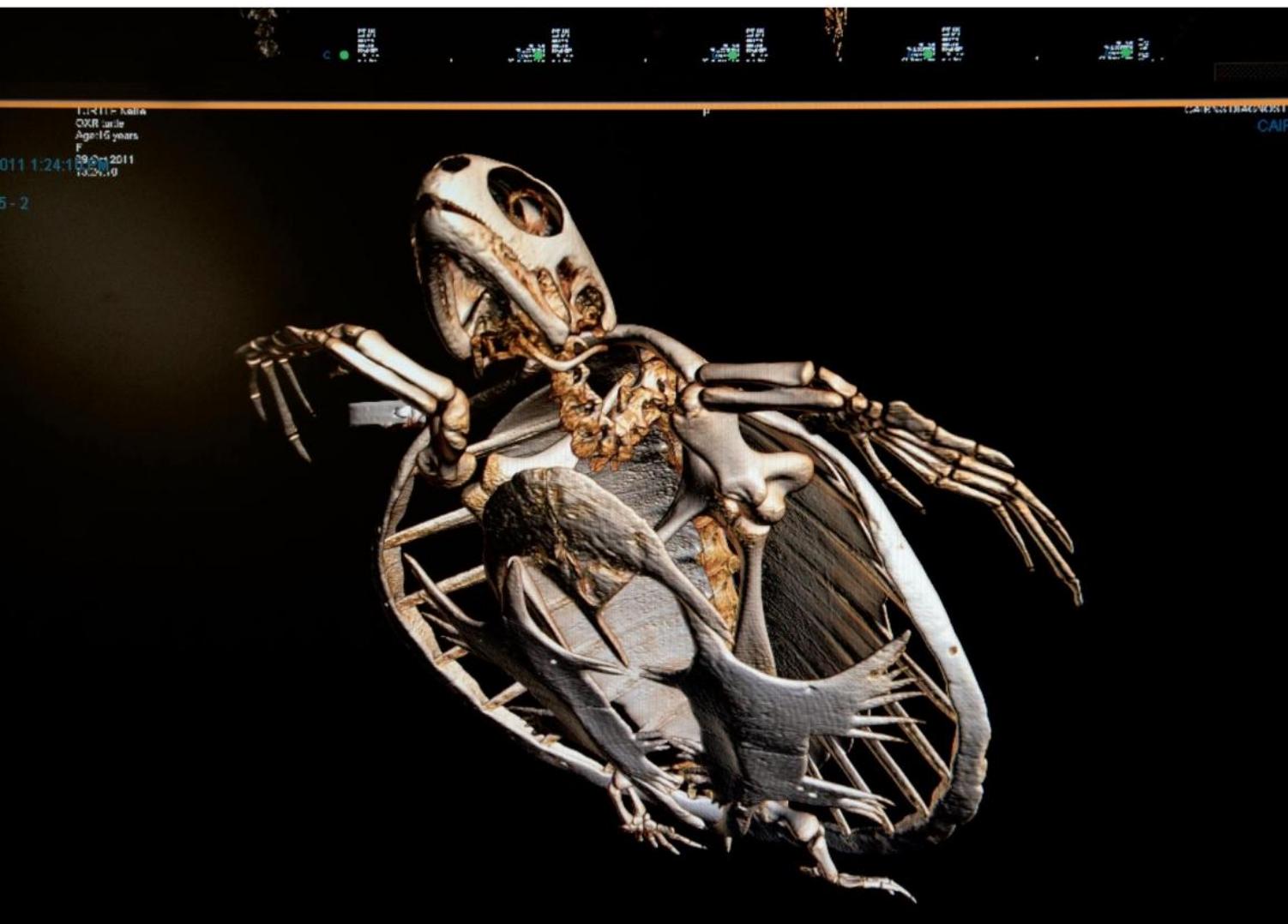
AU CHEVET DES TORTUES MARINES,



Au Centre de recherche de l'université James-Cook à Townsville, on élève des tortues marines pour les étudier.



La scientifique Ellen Ariel (à gauche) secourt une tortue en état d'inanition après un ouragan qui a détruit les herbiers.



Angie, 90 ans, passe un scanner. Une morsure de crocodile a fait entrer de l'air sous sa carapace. Du coup, elle flotte et ne peut pas broueter les fonds.

BAROMÈTRES DE LA SANTÉ DES OCÉANS



Check-up, soins intensifs : le centre de réhabilitation de Cairns est la clinique du nord de la Grande Barrière.

Nellie a vingt-cinq ans et c'est la seconde fois en trois ans qu'elle se retrouve au centre de réhabilitation de Fitzroy Island. La première fois, cette tortue marine mourait de faim. «La santé de ces animaux est un indicateur de l'état des océans, explique Jennie Gilbert, fondatrice du centre. On en retrouve certains affamés après un cyclone, qui a détruit les herbes des fonds marins dont ils se nourrissent. Parfois, ils sont blessés lors de collisions avec des bateaux.» Dans la Grande Barrière, on recense six des sept espèces de tortues marines du monde. «Mais difficile de savoir combien elles

sont, poursuit Jennie Gilbert. Grandes voyageuses, elles peuvent parcourir des milliers de kilomètres.» Les récifs australiens sont source de nourriture et certaines îles, comme Raine, font office de maternité. Mais cette fois, Nellie a contracté la fibropapillomatose : un virus qui provoque l'apparition de boursouflures sur la peau, les nageoires, les yeux, la bouche et les organes internes. Les chercheurs suspectent la mauvaise qualité de l'eau le long de la côte, notamment au large des régions les plus industrialisées comme Townsville et Bowen.

► En vidéo sur : bit.ly/geo-gbc-tortues



Chaque année, plus de deux millions de touristes viennent dans ces eaux. Au programme : plongée avec masque, tuba ou bouteilles, ou encore balade en kayak transparent.

••• C'est un concentré de Grande Barrière qu'offre l'île Heron. Ainsi qu'un précieux terrain d'étude pour les scientifiques. Le Colombien Giovanni «Gio» Bernal Carrillo, 30 ans, travaille depuis bien-tôt sept ans au centre de recherche de l'université du Queensland situé sur la partie sud de l'île. Sous la houlette de Sophie Dove et Ove Hoegh-Guldberg, spécialistes du changement climatique de renommée internationale, il participe à l'une des plus grandes expériences au monde sur l'impact du réchauffement de l'océan sur les coraux. Le principe : simuler les conditions de trois scénarios de réchauffement à l'horizon 2050 pour étudier la réaction des polypes. Dans l'expérience numéro 1, menée de 2012 à 2014 et nommée *Business as usual*, rien n'a été fait pour limiter le réchauffement climatique, et la température atmosphérique a augmenté de 4 °C. Résultat, tous les coraux sont morts. Dans le cas du scénario numéro 2, testé de 2014 à 2016, la hausse fut limitée à 2 °C, et seuls deux des treize coraux ont survécu. Le troisième scénario, en cours, simule jusqu'en 2018 une augmentation de la température de 1 °C. C'est la première fois que des recherches portent

sur une période aussi longue et concernent non pas une seule, mais plusieurs espèces de coraux. «Notre but est de démontrer, à qui en douteraient encore, l'impact du réchauffement sur les coraux», précise Gio. Nos premiers résultats montrent qu'il n'est pas trop tard. Il y a un espoir, car certains coraux sont plus résistants que d'autres. Et tant que les coraux se battent pour survivre, nous nous battons pour eux.»

Sur la terre ferme, un autre combat se déroule aux portes d'un site mythique : les Whitsundays.

Soixante-quatorze îles dont seules dix-sept sont habitées. La moitié des touristes de la Grande Barrière font escale dans ce lieu paradisiaque. Ici, la nature se donne en spectacle.

Des eaux turquoise, des plages de sable blanc. Et c'est du ciel que les Whits dévoilent toute leur beauté. A bord d'un hydravion, peut survoler cet archipel qui s'étend à l'infini. A Whitehaven, une pour être une des plus belles plages au monde, le sable, composé à 98 % de silice, est une blancheur éclatante et mêle ses bancs ondulés aux eaux turquoises. Plus loin, au large, se trouve Heart Reef, célèbre récif en forme de cœur ainsi que le Hardy, le site le plus photographié de la Grande Barrière. Voilà, l'archipel est situé à une cinquantaine de kilomètres de l'enorme projet de développement industriel qui devrait débuter à la mi-2017 : l'exploitation de la mine de charbon de Michael et l'extension du terril charbonnier d'Abbot Point. « C'est sûr, cela nous inquiète », dit Jemma Simpson, biologiste de 34 ans employée par le grand tour-opérateur des sundays. Combien de cargos devront passer par là ? En cas d'accident, ce serait une catastrophe environnementale. » ***

 En vidéo sur :
bit.ly/geo-gbc-whitsundays

COMBIEN DE CARGOS VONT PASSER PAR LÀ ? EN CAS D'ACCIDENT, CE SERAIT UNE CATASTROPHE

AUSTRALIE • NOUVELLE-ZÉLANDE

DU 22 NOVEMBRE AU 10 DÉCEMBRE 2017 / AU DÉPART DE PARIS

Un voyage magnifique de Sydney à Auckland en compagnie de **Jérôme Moreau**, naturaliste, et **Jean-Charles Thillays**, directeur de croisière, à bord du **Celebrity Solstice**.



Croisières d'exception / Licence n° IM071510063 / Itinéraire sous réserve de modificatons de l'amateur. Les vols seront prélevés sur les vols de force intérieure. Programme garanti à partir de 40 inscrits.
• Pour une personne incluant la réduction en cas d'abandon ou d'annulation par l'agence de voyageur. Les vols AIR depuis Paris, les transferts, la pension complète, les deux nuits à Sydney, l'hôtel Shangri-La 5 étoiles chambre Deluxe Grand Harbour View, les conférences, les taxes et les portabordes. Du lundi au vendredi de 9h30 à 13h et de 14h30 à 18h30 - Crédit photo : © Back.



RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

- Connectez-vous sur www.croisiere-australie.fr
- Appeler au 01 75 77 87 48**

OFFRE SPÉCIALE

300 € de réduction par personne pour toute réservation avant le 31 mai 2017 avec le code REVE, soit le voyage à partir de 5 290 €/pers.*

Renvoyez ce coupon complété à :

Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Mme M. Nom : Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :
Date de naissance : Tél. :
Email : @

Vous voyagez seul(e) en couple

Oui, je bénéficierai d'une offre spéciale (- 300 € par personne) en cas de réservation avant le 31 mai 2017 avec le code REVE

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant.





Une fois par an, en octobre-novembre, les polypes libèrent en même temps des millions d'ovules et de spermatozoïdes. Emportées par les courants, les larves finiront par se poser et bâtir de nouveaux récifs.

●●● A terme, soixante millions de tonnes de charbon thermique seront extraits chaque année de la mine de Carmichael, puis acheminées par rail jusqu'au terminal d'Abbot Point. Celui-ci doit être agrandi pour pouvoir accueillir les bateaux qui exporteront le minerai vers l'Inde. Il deviendra alors un des plus grands ports charbonniers au monde. En 2014, environ 3 000 navires commerciaux ont sillonné les eaux de la Grande Barrière. Avec ces projets, le trafic maritime pourrait doubler. Et l'empreinte écologique sera telle que des banques qui étaient parties prenantes dans tous ces projets, dont les françaises Société générale et Crédit agricole, se sont retirées. Le sujet reste très sensible : l'entreprise indienne Adani, qui va exploiter la mine de Carmichael et le terminal d'Abbot Point, a refusé de répondre à nos questions. Tout comme le Queensland Resources Council, l'entité indépendante qui repré-

sente les intérêts commerciaux des entreprises exploitant les minéraux de l'Etat du Queensland.

«C'est la pire chose que l'Australie puisse faire à la Grande Barrière», soupire Charlie Veron, le biologiste et parrain de la recherche corallienne. À Airlie Beach, la ville du continent la plus proche des Whitsundays, des habitants se mobilisent. «Je n'ai jamais été très écolo, mais face aux projets de développement du terminal d'Abbot Point et de la mine de Carmichael, je ne pouvais pas ne pas réagir.» Tony Fontes, 63 ans, est originaire de Californie. Quand il était étudiant, il est venu plonger autour de la Grande Barrière et ne l'a plus quittée. Il s'est installé à Airlie Beach en 1978. La petite station balnéaire est assise au pied de montagnes couvertes d'une dense forêt pluviale. Une bourgade attachante

et sans prétention. Bars et restaurants se succèdent en bord de mer, bercés par le bruissement du vent dans les palmiers et les cris d'imposants cacatoès qui squattent les terrasses. Tony Fontes y a lancé une entreprise de plongée et milite à plein temps depuis deux ans au sein d'une association de défense de la nature, Mackay Conservation Group. «Les récifs sont notre gagne-pain, dit-il. Il est contre-productif de ne pas chercher à les protéger. Et plutôt que de perdre du temps à demander au gouvernement la fin du charbon, on devrait réclamer le développement des énergies renouvelables.»

Des ONG ont tenté de bloquer le développement de Carmichael et d'Abbot Point par des actions en justice. En vain. «On n'est pas très populaires à Bowen, la ville la plus proche d'Abbot Point», raconte Bob Mohle, 74 ans. Cet ancien ouvrier de chantier, lui aussi résident d'Airlie Beach, milite depuis 2013 au sein d'une association écologiste qui a tenté de bloquer le projet de mine. «A Bowen, beaucoup d'habitants et la mairie soutiennent l'expansion du terminal et le développement de

la mine de Carmichael, dit-il. Mais c'est une vision à court terme. Tout sera automatisé et, au final,

il n'y aura que quelques milliers d'emplois créés.» Et de conclure : «La Grande Barrière n'appartient ni à l'Etat du Queensland ni à l'Australie. Elle appartient à la planète, nous n'en sommes que les gardiens.» La mise en chantier de la mine va bientôt démarrer. Alors, dans le Queensland, des milliers d'anonymes, de bénévoles et de scientifiques continuent de se battre. Avec un seul objectif : préserver, pour les générations futures, l'incroyable trésor de vie qui palpite à quelques encablures des côtes. ■

«Je n'ai jamais été très écolo, mais là, je ne pouvais pas ne pas réagir»

Mathilde Saljougui



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-gbc-photos

IA ORA NA, MAEVA*

TAHITI, UN DÉTOUR PAR LE PARADIS

Après avoir visité l'Australie, profitez de la Polynésie sur le chemin du retour. Goûtez au plaisir d'une escapade dans les îles grâce au billet Tour du monde AIR TAHITI NUI en partenariat avec Emirates.



AVENTURE

Une nature préservée

Parapente depuis le mont Marau avec vue imprenable sur les lagons, parachute ascensionnel à Bora-Bora, plongée sous-marine à Rangiroa ou surf à Teahupoo, Tahiti et ses îles multiplient les occasions de vivre des sensations fortes. L'intérieur des terres offre d'innombrables possibilités de randonnées et d'excursions, à cheval, à vélo, ou même en quad.



DE L'AUSTRALIE À LA POLYNÉSIE, IL N'Y A QU'UN PAS

PARIS>DUBAI>BANGKOK
SYDNEY>AUCKLAND>TAHITI
LOS ANGELES>PARIS>

>CAP SUR L'Océanie

Le billet Tour du monde met Tahiti et ses îles à portée de main.

À seulement quelques heures de l'Australie et sans frais supplémentaires, c'est l'assurance d'un dépassement garanti, l'occasion ou jamais d'explorer le Pacifique Sud.



DÉCOUVERTE

Un patrimoine exceptionnel

Les îles polynésiennes possèdent une richesse culturelle qui s'exprime à travers les arts. Tatouages, sculptures ou encore tapas, ces étoffes anciennes à base d'écorce, sont autant d'invitations à plonger dans l'histoire de ces archipels et à ressentir le mana, ce souffle d'énergie vitale propre aux îles.



RENCONTRE

Une convivialité sans pareille

À Tahiti, les valeurs d'hospitalité et de partage sont légendaires. Depuis toujours, les habitants réservent un accueil incomparable à ceux qui bravent l'océan. Au-delà des colliers de fleurs, des danses de bienvenue et des chants accompagnés à la guitare et au ukulélé, lorsqu'un Polynésien s'exclame «Maeva», c'est son cœur qu'il vous ouvre.

BILLET TOUR DU MONDE AVEC AIR TAHITI NUI
À PARTIR DE **2495€**

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS SUR **AIRTAHITINUI.FR**
OU PAR TÉLÉPHONE AU **0 825 02 42 02**
(0,15€/MIN)

Suivez nos événements et activités sur Facebook et Twitter



AirTahitiNui



DIX EXPÉRIENCES À VIVRE SUR LA GRANDE BARRIÈRE ET LA CÔTE DU QUEENSLAND

1 VISITER COOKTOWN, PETITE VILLE À LA GRANDE HISTOIRE

On dit que c'est là que «la route s'arrête». C'est ici aussi qu'en 1770 le navigateur britannique James Cook a amarré son voilier, l'*Endeavour*, qui s'était abîmé sur la Grande Barrière, pour le faire réparer. On donna par la suite le nom de l'aventurier à la ville. Le musée James-Cook retrace les sept semaines passées sur ce promontoire face à la mer par l'équipage britannique et expose une ancre et un canon du navire. A quelques pas de là, dans les locaux des rangers de la tribu Yuku Baja Mulku, se trouve une galerie où l'on peut acheter des peintures traditionnelles réalisées par des artistes aborigènes locaux.

★ **Musée James-Cook**
nationaltrust.org.au/places/james-cook-museum
Hébergement :
The Sovereign Resort Hotel
sovereignresort.com.au

2 PARCOURIR LA FORÊT DE DAINTREE, UN AUTRE GRAND SITE UNESCO

C'est l'une des plus anciennes forêts tropicales de la planète. Elle abrite 90 % des espèces de chauve-souris et de papillons du pays. Une partie de la forêt est un parc national inscrit sur la liste Unesco du patrimoine mondial. Le mieux est de la découvrir à pied, guidé par un Aborigène. L'occasion de découvrir une culture ancestrale.

★ **walkaboutadventures.com.au**
Faire du kayak dans la Mer de Corail
 Des eaux limpides, des coraux affleurant, des tortues qui pointent leur nez hors de l'eau, avec, en arrière-plan, la forêt tropicale : bienvenue au Paradis !
 ★ **Hébergement : Thala Beach Nature Reserve, à Oak Beach**
thalabeach.com.au
 ★ **Spécialiste du kayak de mer : Port Douglas Adventures**
portdouglasadventures.com

4 PLONGER DANS LES RÉCIFS DE PORT DOUGLAS

La petite station balnéaire, harmonieusement nichée entre la forêt tropicale et l'océan, est le point de départ d'excursions dans les récifs situés en haute mer. A faire seul ou en famille, avec masque et tuba ou en plongée avec bouteille.

★ **Hébergement : QT Port Douglas**
qtpordouglas.com.au
 ★ **Sorties pour la plongée : Poseidon Outer Reef Cruises**
silverseries.com.au/sonic

5 À FITZROY, LÉZARDER SUR UNE DES PLUS BELLES PLAGES D'AUSTRALIE

Ne pas se fier à son nom : Nudey Beach n'invite pas au nudisme ! Bordée par une étroite bande de sable fin, longeant une eau turquoise et surplombée par une dense forêt pluviale, elle fait partie des plus belles plages du pays. Après le farniente,

on pourra faire un tour au centre de réhabilitation pour tortues de l'île. Emouvant et instructif.

★ **Centre de réhabilitation pour tortues** : fitzroyislandcairns.com/info/turtle-rehab

6 PARTIR À L'AVENTURE SUR L'ÎLE DE HINCHINBROOK

C'est la plus vaste des îles de la Grande Barrière, séparée du continent par un canal bordé de mangrove. Un site sauvage, baigné par des eaux dans lesquelles vivent des tortues, des dugongs et des crocodiles marins. On visite l'île – couverte d'une dense forêt et dominée par le mont Bowen (1 121 m) – à pied grâce à quatre chemins de randonnée : pour le plus court, compter une marche d'une trentaine de minutes, et pour le plus long... quatre jours ! A Cardwell, qui sert de point de départ vers Hinchinbrook, ne pas manquer de faire un crochet par les locaux des rangers giringuns, pour découvrir l'art aborigène.



Une tortue peinte par Larissa Hale de la tribu Yuku Baja Muliku, à Cooktown.

- ★ Hébergement :
Cardwell Beachcomber Motel and Tourism Park
cardwellbeachcomber.com.au
★ **Girringun Arts Centre**
art.girringun.com.au

7 ADMIRER DES POLYPS À L'ŒUVRE SANS AVOIR À SE MOUILLER

Gigantesque et fascinant : bienvenue à Townsville, au Reef HQ, le plus grand aquarium corallien au monde. Abrité dans un tunnel de verre sous-marin, on traverse des récifs reconstitués pour observer le ballet hypnotisant de requins, de tortues et de bancs de poissons

- multicoles au milieu d'une centaine d'espèces de coraux.
★ **Reef HQ Aquarium**
reefhq.com.au

8 S'OFFRIR UN CŒUR VU DU CIEL

Aux abords de l'archipel des Whitsundays, dans le sud de la Grande Barrière, les récifs sont de toute beauté. Snorkeling ou bouteilles de rigueur. Mais ce paysage saisissant, il faut aussi le découvrir depuis les airs ! A bord d'un hydravion, on survole le sublime archipel, la mythique plage de Whitehaven ainsi que le Heart Reef, célèbre récif corallien en forme de cœur.

- ★ Plongée : **Cruise Whitsundays**
cruisewhitsundays.com
★ Vol : **Air Whitsunday - Panorama Tour**
airwhitsunday.com.au
★ Hébergement :
Airlie Beach Hotel
airliebeachhotel.com.au

LES PARTENAIRES QUI NOUS ONT AIDÉS POUR CE DOSSIER

- La Maison de l'Océanie propose des circuits et voyages sur mesure au Queensland, mais aussi dans l'ensemble de l'Australie. maisondeloeceanie.com/voyages/australie.html
- Tourism Australia et Tourism and Events Queensland offrent une mine d'informations pratiques (en français) sur tout le pays et en particulier sur la Grande Barrière de corail. australia.com/fr-fr et queensland.com

9 SE SENTIR AU BOUT DU MONDE, SUR L'ÎLE HERON

Comment ne pas succomber au charme de cette île ? On en fait le tour en une vingtaine de minutes de marche sans jamais s'y sentir à l'étroit. Autre privilège local : ici, on peut observer des coraux à marée basse, lors d'une balade à pied, guidé par des naturalistes passionnés. Ne pas manquer non plus de visiter le centre de recherche scientifique situé sur l'île.

★ Hébergement et activités : heronisland.com

10 ÊTRE AUX PREMIÈRES LOGES POUR LE SHOW DES BALEINES À BOSSE

Elles reviennent chaque année ici, et se donnent en spectacle du mois de juillet à celui de novembre. A bord d'un catamaran avec au maximum vingt-quatre passagers, on prend le large pour aller à la rencontre de ces géantes des mers. Pas timides, elles s'approchent si près du bateau que l'on est arrosé lorsqu'elles expulsent de l'eau !

- ★ Hébergement :
Mantra Hervey Bay
mantraresorts.com.au/accommodation/resorts/hervey-bay
★ Excursion vers les baleines :
Blue Dolphin Marine Tours
bluedolphintours.com.au

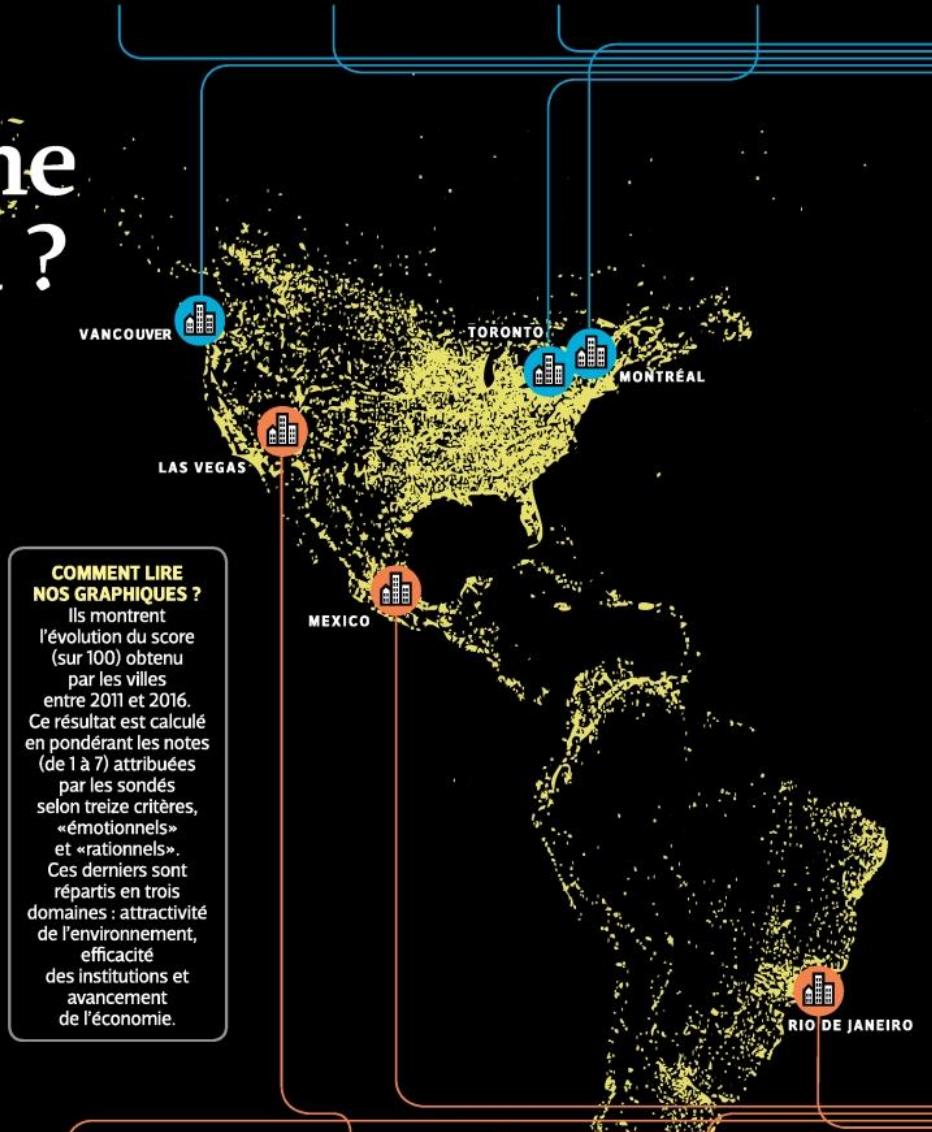
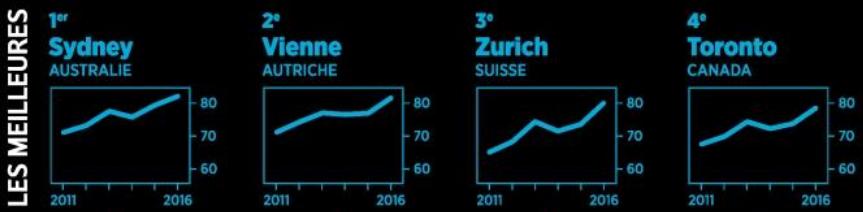


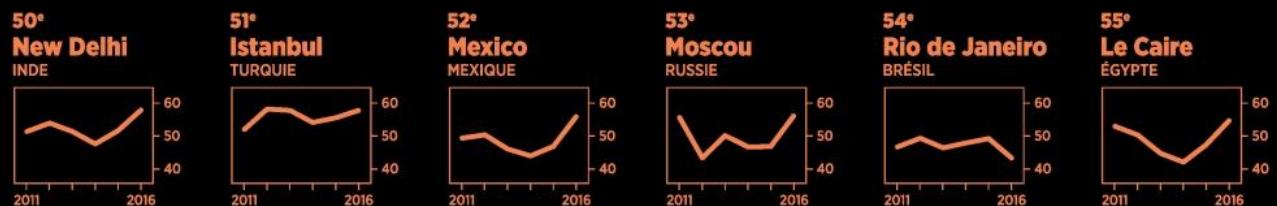
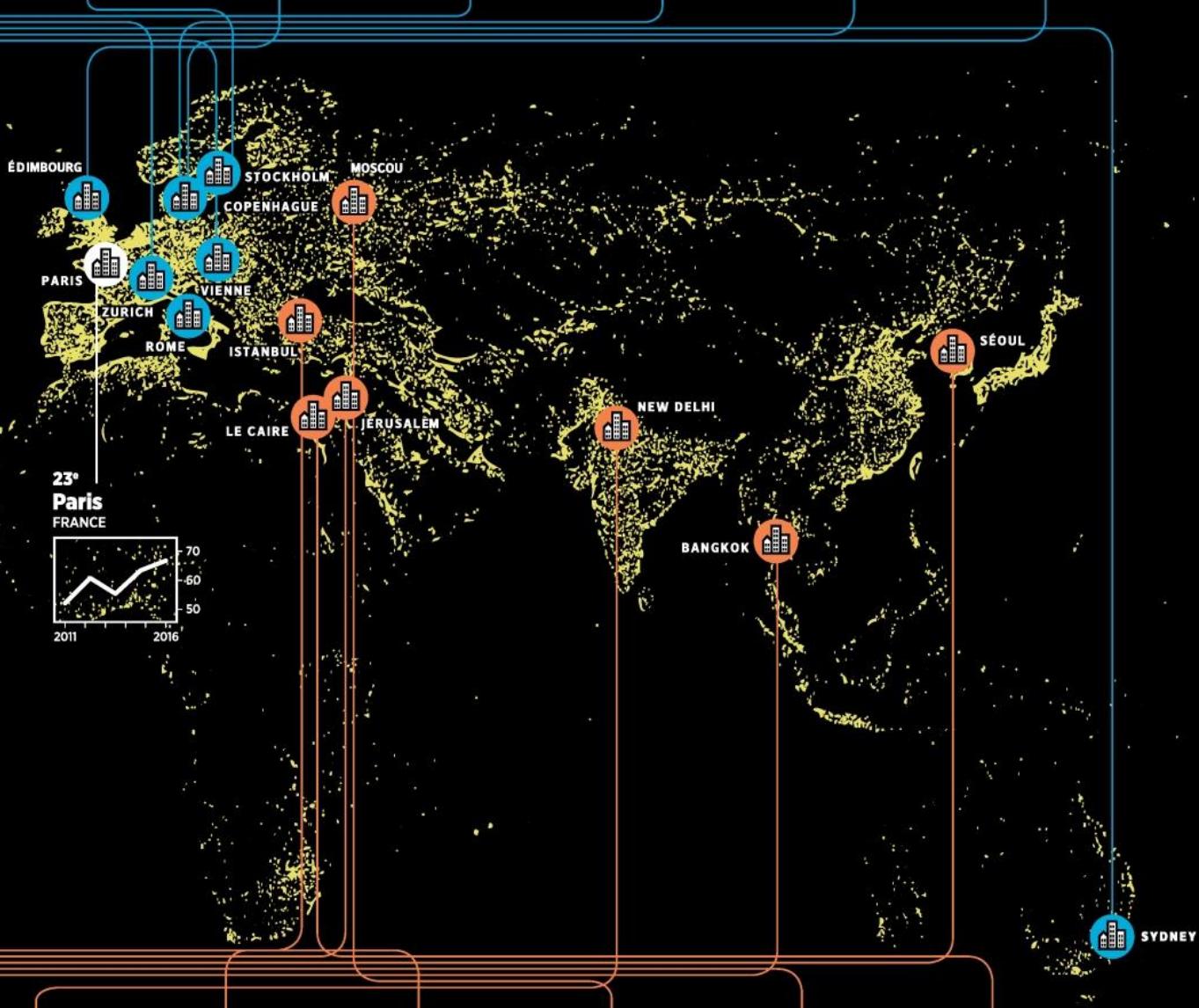
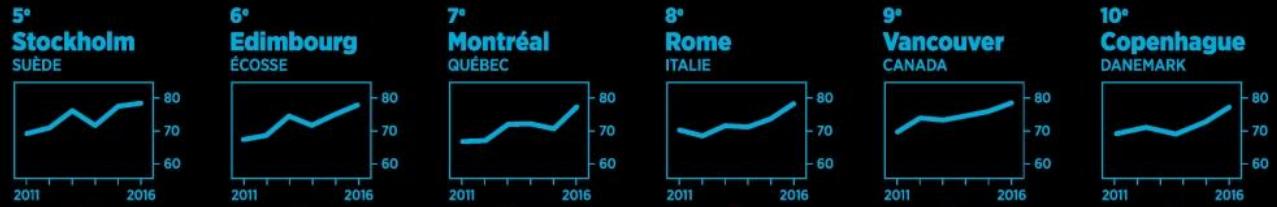
En vidéo sur :
bit.ly/geo-gbc-baleines

VILLES Qui a bonne réputation ?

PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Copenhague l'écolo, Vienne la romantique... «La réputation d'une ville est cruciale, elle a une influence sur le tourisme, les investissements, les nouveaux habitants...» explique Olivier Forlini, directeur du Reputation Institute France. Chaque année, ce cabinet international de recherche et de conseil, fondé en 1997, enquête sur la cote des villes, des pays et des entreprises. En 2016, Sydney – déjà championne en 2015 – est arrivée en tête du classement sur cinquante-cinq métropoles. Résultat d'un sondage (publié fin 2016) auprès de 23 000 habitants des pays du G8 (Allemagne, Canada, Etats-Unis, France, Italie, Japon, Royaume-Uni, Russie). La capitale économique de l'Australie est plébiscitée pour son environnement et son dynamisme économique. Mais ce sont surtout les métropoles canadiennes qui se font remarquer, avec trois d'entre elles dans le top 10. Les critères qui jouent le plus ? «La sécurité, des personnalités "bien établies", être vue comme une belle ville», dit Olivier Forlini. A l'inverse, conflits, catastrophes naturelles ou épidémies ruinent une réputation, comme au Caire et à Istanbul. Et les événements positifs ne changent pas toujours la donne : à Rio, les derniers Jeux olympiques n'ont pas permis de remonter la pente. En cause, les chantiers inachevés, les manifestations, les violences policières. Paris, à la 23^e place, espère toutefois redorer son image si elle décroche l'organisation des JO de 2024. ■





Prix abonnés

65€*
55,55

Prix non abonnés

69€



PRODIGIEUSE PLANÈTE FRANCE

Un témoignage de la beauté de la France

Lagons, déserts, cascades, canyons, glaciers... La France concentre les paysages extraordinaires du monde entier. Ses plus beaux panoramas, qui offrent des horizons inconnus, sauvages, somptueux et fascinants, n'ont rien à envier au reste du monde. Cet ouvrage invite au plus grand voyage qui soit, un tour du monde à travers les plus prodigieux décors naturels de l'Hexagone.

Plus de 113 sites jugés uniques par leur caractère prodigieux sont présentés dans ce très beau livre. Ainsi le massif du Mont-Blanc n'a rien à envier à l'Himalaya, l'archipel de Glénan aux Seychelles, les carrières d'Ocres de Rustrel à la Cappadoce turque, etc.

C'est toute la puissance d'une nature magique qu'exaltent les photographies de Fabrice Milochau. Tandis que sous la plume de Frédérique Roger se dessine l'étonnante histoire de ces sites naturels d'exception qui, à travers des soubresauts géologiques et climatiques incroyables, ont transformé la France en une véritable planète...

Editions Heredium • Format : 28,5 x 36,2 cm • 332 pages • 6 dépliants • Réf. : 13387

TINTIN

LES ARTS ET LES CIVILISATIONS VUS PAR LE HÉROS D'HERGÉ

Cette édition collector offre un nouvel éclairage sur la richesse des aventures de Tintin et l'œuvre de son créateur : plongez-vous dans la vision unique qu'avait Hergé des civilisations et décodez les références artistiques et les sources d'inspiration de cet amateur d'art, érudit et peintre.

Partez avec le jeune globe-trotter à la découverte des civilisations, vues par Hergé à l'époque de l'écriture des albums et transposées aujourd'hui par GEO.

Découvrez un chapitre exclusif sur la Syldavie, et la carte reconstituée de ce pays imaginaire. En bonus, des quiz pour les tintinophiles sur la musique, le design et le cinéma pour tester ses connaissances sur les aventures du jeune reporter !

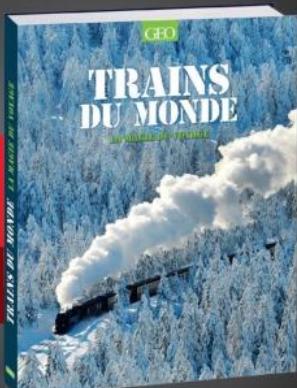
Editions GEO • Format : 23 x 31 cm • 160 pages • Réf. : 13256

Prix abonnés

28€*
28,50

Prix non abonnés

29€
29,95

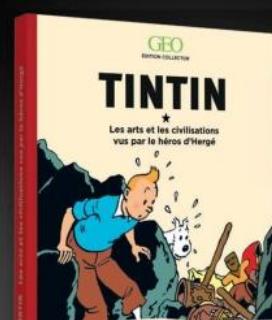


TRAINS DU MONDE LA MAGIE DU VOYAGE

De l'Histoire du rail aux trains d'aujourd'hui, voici un tour d'horizon des trains du monde entier. Filant dans des sublimes paysages de montagnes, de déserts ou de forêts, les trains se prêtent à la rêverie comme à l'aventure. Suivez GEO dans ces trains de rêve !

Au programme du voyage : un panorama de photos, l'Histoire du train, un voyage dans le monde, un cahier pratique des trains d'exception : Orient-Express, Indian Pacific, Transsibérien, Canadian, California Zephir, Al Andalus... pour un tour du monde ferroviaire extraordinaire.

Editions GEO • Format 23 x 31 cm • 152 pages • Réf. : 13403



Prix abonnés
28€*
28,50

Prix non abonnés

29€
29,95



SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !

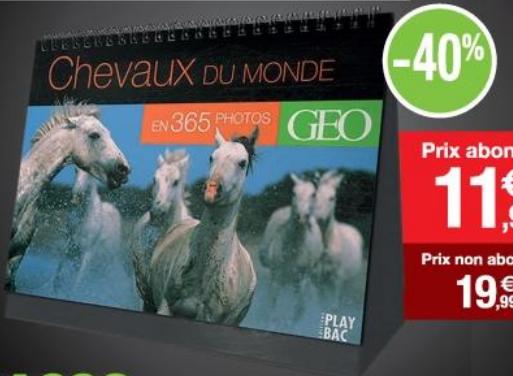
CALENDRIER PERPÉTUEL CHEVAUX DU MONDE

Une photo de votre animal préféré chaque semaine!

Des steppes mongoles aux fantasias du Maghreb, en passant par la Pampa argentine, le cheval nous accompagne aux quatre coins du monde. Ce calendrier perpétuel présente les 52 semaines de l'année au fil de splendides photographies dédiées au cheval. Animal de légende qui a su fasciner les artistes pendant des siècles, il se dévoile grâce aux informations à découvrir au verso de chacune des photographies.

Livré dans son coffret, il se présente sous la forme d'un chevalet, ce qui permet de le garder toujours ouvert.

Editions GEO • Format 15,5 x 22,5 cm • 52 semaines • Réf. : 10258



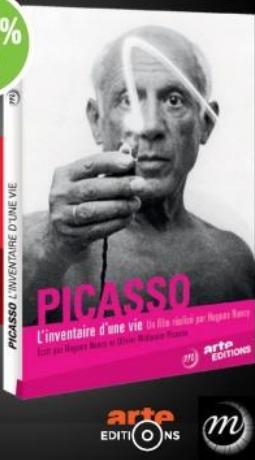
-60%

Prix abonnés

9,50

Prix non abonnés

23,75



arte
EDITIONNS



DVD PICASSO

L'inventaire d'une vie

Ce documentaire, coécrit par l'un des petits-fils de Picasso, déroule l'incroyable roman artistique et sentimental que fut la vie du peintre avec une fluidité et une élégance à sa mesure.

À partir d'archives inédites et d'interviews exclusives et rares de membres de la famille Picasso, les auteurs mènent une véritable enquête pour nous raconter l'incroyable découverte que ses héritiers ont faite. Des milliers d'oeuvres d'art dont on ignorait même l'existence, un héritage gigantesque, une succession qui va bouleverser une famille plusieurs fois recomposée.

Un documentaire essentiel et sans précédent pour comprendre la vie et l'œuvre de Pablo Picasso.

110 minutes de film • Écrit par Hugues Nancy et Olivier Widmaier Picasso • Réf. : 13241

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO457V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal* 

Ville*

E-mail*

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° 

Date d'expiration 

Cryptogramme 

Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande 55 € (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Prodigieuse planète France	13387
Tintin (édition collector)	13256
Trains du monde	13403
Calendrier perpétuel Chevaux du monde	10258
DVD Picasso	13241

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 55 €

** Au-delà de 7 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 30/06/2017. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant.

Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Cennemilliers ou d'appeler au **0 811 23 23 23** Service 0,06 € / min. + prix appel

GRAND REPORTAGE





Le café Tomoca, torréfacteur historique de la capitale Addis-Abeba, est le rendez-vous d'une jeunesse urbaine avide de changements. Un atout pour l'Ethiopie, où la moitié de la population a moins de 25 ans.

LE GRAND RÊVE DE L'ÉTHIOPIE



L'image du pays ravagé par la famine s'efface.

Pour sortir de la pauvreté d'ici à 2025, le pouvoir a mis en route de grands chantiers.

Un programme mené d'une main de fer, avec une ambition originale : développer l'économie tout en préservant l'environnement.

PAR INES POSSEMEYER (TEXTE) ET PASCAL MAITRE (PHOTOS)



ICI, NI PÉTROLE NI GAZ, MAIS UNE RESSOURCE EN OR : LES EAUX DU NIL BLEU

Tissisat, «l'eau qui fume» : c'est ainsi que les Ethiopiens désignent les chutes du Nil Bleu, le plus grand fleuve du pays, aux eaux riches en limon fertile.

En dépit de la sécheresse qui sévit depuis la fin 2015, l'eau reste une ressource d'avenir pour l'Ethiopie, qui investit dans plusieurs projets de barrages pour la production d'électricité.



GRAND REPORTAGE

真 诚 友 好

Genuine and Friendly
በኢትዮጵያ ወደፊት

平 等 相 待

Treat each other equally
በኢትዮጵያ አርስ በአርስ በመረዳች

长 远 发

Reciprocal benefit and
የንግድ ተቀባዩ





LA CHINE S'EST INVITÉE COMME PARTENAIRE ÉCONOMIQUE DE PREMIER ORDRE

A Dukem, à une trentaine de kilomètres au sud d'Addis-Abeba, 3 500 Ethiopiens travaillent dans les immenses ateliers du fabricant de chaussures chinois Huajian. Les banderoles, en mandarin, en anglais et en amharique, parlent d'amitié et de bénéfice réciproque pour les deux pays. Ici, les ouvriers débutent à 30 dollars par mois, des salaires bien moins élevés qu'en Chine.

GRAND REPORTAGE



Ouvert en 2014, le centre artistique Guramayne, à Addis-Abeba, expose des artistes locaux (ici, Dereje Demissie).



La ville d'Hagere Selam, dans le sud, abrite un grand marché régional (ici, une échoppe d'articles religieux).



Sur le lac Tana, dans le nord, on pêche encore le tilapia à bord de bateaux en papyrus.



Au cœur de la capitale en mutation, le quartier de



Transformé, le district de Bole, dans l'est de la



Une routine immuable pour ce paysan de Tis Abay



Piazza a conservé son mode de vie.



Une banque est en chantier le long du tramway d'Addis-Abeba, inauguré en 2015.



capitale, est l'un des plus chers.



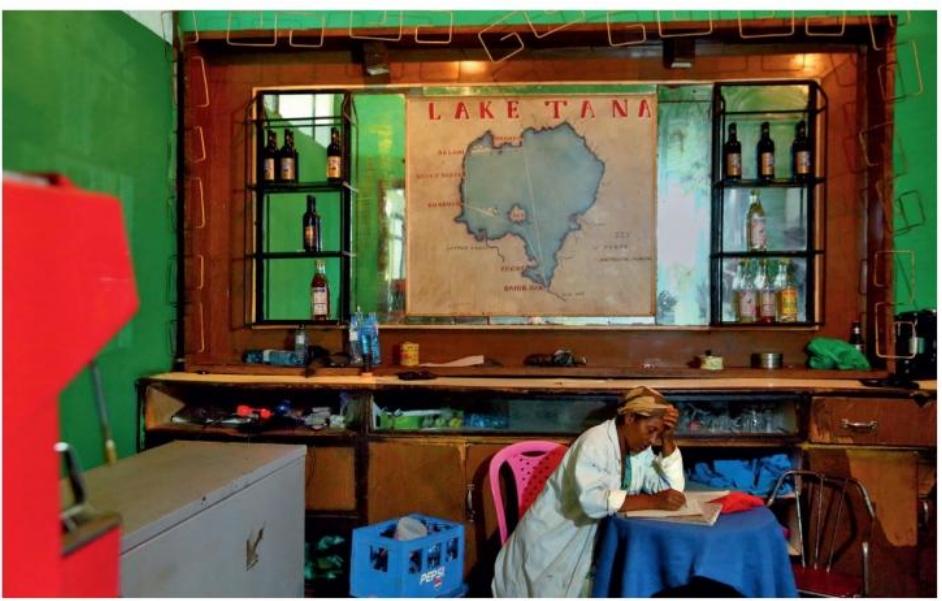
(nord) : le départ au champ en pleine nuit.

ART CONTEMPORAIN ET PÊCHE AU TILAPIA : LE PAYS PROGRESSE ENTRE DEUX RÉALITÉS



La rapidité de l'essor économique amplifie le contraste entre l'Ethiopie d'hier et celle d'aujourd'hui.

Si les habitants rêvent de lendemains meilleurs, ils restent très attachés à leur histoire. Leur pays, un des plus vieux d'Afrique et une des premières nations chrétiennes (majoritairement orthodoxe), a la particularité de n'avoir jamais été colonisé.



Au nord du lac Tana, ce petit hôtel du port de Gorgora semble figé dans le temps.

LA PROPORTION DES PLUS DÉMUNIS A ÉTÉ DIVISÉE PAR DEUX DEPUIS 2000

Dans les villages, comme ici à Ano, dans la région de l'Oromia, les Ethiopiens aiment se retrouver dans les *buna bét*, «maisons de café» en amharique.

Des progrès ont été accomplis dans ce pays à 80 % rural, en termes d'aide alimentaire ou d'accès à l'électricité.

Mais beaucoup reste à faire : un tiers de la population vit toujours sous le seuil de pauvreté.







A Hechi, dans le Tigré, grande province du nord jadis frappée par la famine, les paysans ont beaucoup œuvré pour rendre les terres plus fertiles.

Haile Kiros Kahsay agite son fouet pour faire avancer ses bœufs. Il crie, les animaux refusent d'obéir. Sur le champ en pente raide, la charrette retourne beaucoup de pierres. Il faut garder une certaine distance entre chaque rainure pour éviter que la pluie n'emporte la précieuse terre arable. A supposer qu'il pleuve enfin, car l'Ethiopie traverse depuis la fin 2015 sa plus grande sécheresse en cinquante ans. Aucune route ne mène à Hechi, son village, isolé à 2 000 mètres d'altitude dans le Tigré, la plus septentrionale des neuf régions du pays. Seuls d'étroits sentiers relient les fermes dispersées. L'électricité n'est pas encore arrivée. Des bouses de vache, après avoir été mises à sécher sur les murs, servent de combustible. Chez Haile, à l'abri du toit de chaume qui coiffe la hutte de pierre sèche, sa femme prépare du café fraîchement torréfié et des galettes parfumées. Le mode de vie semble inchangé depuis des générations. Pourtant, à 54 ans, Haile est convaincu d'être entré dans une nouvelle ère : «Plus personne ne meurt de faim ici, personne ne doit vendre son bétail», dit-il, le visage mince parcouru de rides. La différence entre maintenant et avant, c'est comme entre le jour et la nuit.»

Avant, c'était une vie meurtrie par la misère, la famine et la guerre civile. Entre 1983 et 1985, les images des enfants affamés et des réfugiés émaçés fuyant la sécheresse, notamment dans le Tigré, frappé de plein fouet, ont fait le tour du monde. Un million de personnes sont mortes de faim. Haile se souvient des puits à sec, des heures de marche pour atteindre un ruisseau couvert d'algues. «Nous n'avions pas de chaussures, beaucoup de gens étaient malades», raconte-t-il. Et aujour-

d'hui ? «Un miracle agricole», assure-t-il. De la crête des montagnes environnantes, à 2 600 mètres, jusqu'à la vallée, les versants sont recouverts de cultures en terrasses. Tout en haut pousse une forêt d'acacias et de figuiers. De petits bassins collectent l'eau de pluie pour lui permettre de s'infiltrer dans le sol, des barrages de rétention freinent les torrents, 224 000 hectares de champs ont retrouvé leur fertilité. Les rendements ont presque triplé.

Jadis en proie à la famine, l'Ethiopie est désormais porteuse d'espoir pour le continent. Sa croissance économique est parmi les plus élevées à l'échelle mondiale (10 % par an en moyenne depuis une décennie, estimation du FMI). L'espérance de

vie a augmenté de onze ans depuis 2000, la proportion des plus pauvres a été divisée par deux. Et ce rythme doit se poursuivre. Dans les cinq prochaines années, il est prévu de doubler le réseau routier, de multiplier par quatre la production énergétique, de construire des milliers de kilomètres de voies ferroviaires et de

EN AFRIQUE, C'EST LE PREMIER ÉTAT À MISER SUR UNE ÉCONOMIE «VERTE»



créer des millions d'emplois dans ce pays rural à 80 %. L'Ethiopie, qui fait encore partie des vingt nations les plus pauvres de la planète (un tiers de la population vit sous le seuil de pauvreté, avec moins de 1,90 dollar par jour), voudrait rejoindre le club des pays à revenus intermédiaires, dont fait partie son voisin, le Kenya, dès 2025. Et vise en outre une industrialisation respectueuse de l'environnement et du climat. Jusqu'ici, aucun Etat n'y est parvenu. Sera-t-elle le premier ?

Pour trouver l'origine du «miracle» éthiopien, il faut remonter à 1991. Les rebelles socialistes du Front démocratique révolutionnaire des peuples éthiopiens (FDRPE), toujours au pouvoir, renverseront alors le régime militaire de Mengistu Haile Mariam, responsable d'avoir aggravé la famine •••

LES GRANDS CHANTIERS D'AUJOURD'HUI...



ET CEUX DE DEMAIN...

Le géant de la corne de l'Afrique, deuxième pays du continent par sa population (après le Nigeria), a adopté en 2000 le «plan pour la croissance et la transformation». Ce programme quinquennal d'investissement public a pour ambition de faire entrer l'Ethiopie dans l'ère industrielle... écologique. Voici les objectifs fixés lors de sa dernière réévaluation, en 2015.

→ À L'HORIZON 2020

- Réduire le taux de mortalité infantile (moins de 5 ans) de 68 % à 30 %.**
- Faire passer l'espérance de vie de 64,6 à 69 ans.**
- Donner l'accès à l'eau potable à 83 % de la population (58 % en 2015).**
- Multiplier par deux le réseau routier.**

→ À L'HORIZON 2025

- Multiplier la production énergétique par quatre.**
- Construire 5 000 km de voies ferrées.**
- Construire une fusée de transport pour les satellites éthiopiens.**
- Doubler le nombre d'agences bancaires.**

→ À L'HORIZON 2030

- Faire partie des pays à revenu intermédiaire (classification de la Banque mondiale) : pays dont le revenu national brut par habitant est compris entre 1 046 et 4 126 dollars. Actuellement, en Ethiopie, le RNB/hab est de 550 dollars.**
- Réduire les émissions de gaz à effet de serre de deux tiers.**
- Reboiser un sixième du territoire national.**
- Investir 150 milliards de dollars dans le développement de l'économie verte.**
- Doubler la production de café et de céréales.**



••• en attisant la guerre civile. Les paysans obtinrent des droits pour exploiter les terres appartenant à l'Etat. Pour les rendre cultivables, chacun fut mobilisé, à raison de quarante jours par an. On dit que dans le Tigré, les gens ont déplacé plus de pierres et de terre que les bâtisseurs des pyramides égyptiennes ! A Hechi, dans un coin de la hutte de Haile Kiros Kahsay, s'entassent des sacs de graines, des lentilles et du teff, une céréale comparable au millet. Tant que dure la sécheresse, sa famille reçoit ainsi de l'argent ou de la nourriture. Dix-huit millions d'Ethiopiens, environ un cinquième de la population, sont encore dépendants de l'aide alimentaire, accordée en contrepartie de travaux d'intérêt général. Haile et sa femme plantent des arbres, réparent des routes, creusent des puits, construisent des écoles et des dispensaires. Des infrastructures qui drainent de grosses sommes d'argent depuis les années 2000 : l'Ethiopie se place au troisième rang mondial en termes d'effort d'investissement public. Routes, chemins de fer, barrages hydroélectriques,

immobilier [voir encadré]... Lancé en 2010, un ambitieux plan de transformation et de croissance a été reconduit en 2015 pour encore cinq ans.

La force motrice de ce changement a longtemps été le Premier ministre, Meles Zenawi, décédé en 2012, à la fois visionnaire charismatique et dictateur. L'ancien meneur des rebelles du Front de libé-

ration du peuple du Tigré est parvenu à stabiliser la nation aux multiples ethnies, tout d'abord sur le plan politique en créant une République fédérale démocratique, puis il a fait de la lutte contre la pauvreté sa priorité. Pour réaliser sa mutation, l'Ethiopie a ignoré les recommandations néolibérales de la

Banque mondiale et a opté pour le capitalisme d'Etat en prenant pour modèle les «tigres» asiatiques comme la Corée du Sud, elle-même jadis l'un des pays les moins développés au monde.

Son successeur, Haile Mariam Dessalegn, 51 ans, a saisi le flambeau de cette mutation dirigiste. En y ajoutant un objectif, annoncé lors de la COP 21 à Paris en 2015 : réduire de deux tiers les émissions

LES TROIS QUARTS DE LA POPULATION S'ÉCLAIRENT ENCORE À LA BOUGIE





de gaz à effet de serre d'ici à 2030. Le développement de cette économie «verte» coûtera 150 milliards de dollars sur vingt ans, selon les estimations officielles, avec des financements publics et privés. L'Ethiopie est le premier pays africain à se lancer dans un tel projet. Sa production d'électricité est déjà écologique à 100 %, un résultat dont peu d'Etats peuvent se targuer, et qui doit beaucoup à la pénurie. Le pays n'a ni gaz ni pétrole et manque de devises pour en importer, alors il s'est emparé de ce programme à bras-le-corps : dans le Tigré, l'université de Mekele, passée de 42 étudiants à sa fondation il y a vingt-trois ans à 30 000 aujourd'hui, fait construire un campus technologique. Filière principale : les énergies renouvelables.

C'est l'hydroélectricité qui assure 90 % de la production électrique du pays. Les centrales produisent plus d'énergie que les Ethiopiens raccordés n'en consomment. Le gouvernement ambitionne déjà d'en exporter chez ses voisins (Kenya, Djibouti, Soudan) et entend multiplier les barrages – source de contestations – sur le Nil et l'Omo. Gibe III, le plus haut d'Afrique à ce jour (243 mètres), a été inauguré en décembre dernier. Le barrage de la Renaissance, prévu pour 2017, le surpassera.

Yishak Gebregziabher aime le vent, qui souffle ici en abondance. Et il adore le ronronnement des

rotors de ses éoliennes. Cet ingénieur électricien de 38 ans est le coordinateur technique du parc éolien d'Ashegoda, à une vingtaine de kilomètres au sud de Mekele. Là, à 2 500 mètres d'altitude, quatre-vingt-quatre immenses éoliennes dominent les champs. Sous les lignes à haute tension, des vaches et des chameaux broutent paisiblement. «Voici ma récolte !» s'exclame Yishak. Il montre l'application sur laquelle il consulte en temps réel le rendement de ses turbines. L'ingénieur, premier de sa famille à avoir fréquenté l'université, ne compte ni ses heures ni ses efforts, grimpant plusieurs fois par jour à l'échelle de ces colosses avec quarante-cinq kilos de matériel sur le dos. «Ce n'est pas la difficulté du chemin qui importe, mais le résultat», philosophé-t-il. Lors de son lancement en 2013, Ashegoda, propriété d'Etat opérée par une PME du Loiret, devint la plus grande installation éolienne d'Afrique. Avec une capacité de 120 mégawatts, elle alimente plus d'un million de foyers. En 2015, le pays s'est doté d'un parc éolien encore plus puissant, Adama II – financé par une entreprise chinoise – et cinq autres sont en projet.

Pourtant, dans les villes, les installations sont vétustes, et les coupures de courant, fréquentes. Les foyers n'ont d'autre choix que d'utiliser des poêles à bois, émetteurs de dioxyde de •••

A 600 km en aval des chutes du Nil Bleu, le barrage de la Renaissance est en chantier depuis 2011. Avec 1 800 m de long et 145 de haut, cet ouvrage pharaonique, qui doit être inauguré cette année, sera le plus grand d'Afrique.

••• carbone. Et 75 % des Ethiopiens s'éclairent toujours à la bougie, surtout dans les campagnes. 180 000 kilomètres de lignes électriques devraient toutefois être tirées dans les années à venir, permettant d'alimenter 90 % de la population.

De l'eau, du vent, des terres et un marché en devenir... Les atouts de l'Ethiopie, sa jeunesse (la moitié de la population a moins de 25 ans), l'émergence – timide – d'une classe moyenne et le faible coût de la main-d'œuvre (vingt-cinq euros par mois en début de carrière à l'usine, soit dix fois moins qu'en Chine) séduisent les investisseurs. Le suédois H&M a ouvert cette année une usine à Mekele. Et il n'est pas le seul. A Bishoftu, à soixante kilomètres à l'est d'Addis-Abeba, l'entreprise indienne Kanoria a inauguré en octobre 2015 une manufacture de toile de jeans, en présence du Premier ministre éthiopien en personne. Dans les halles immaculées, vastes comme trois terrains de foot, s'alignent des machines ultramodernes : métiers à tisser, filature, bobinage, teinture. 400 emplois à la clé. «Cette usine représente un investissement de 45 millions de dollars, trois fois plus cher qu'en

Inde !» lance Adarsh Sharma, le patron de Kanoria. Alors, pourquoi ici ? L'industriel égrène les avantages : l'électricité deux tiers meilleur marché qu'en Inde ; l'Europe plus proche ; le terrain peu coûteux ; la faible imposition. A quoi s'ajoute une donnée non quantifiable :

«Les Ethiopiens sont honnêtes, affirme-t-il. Je peux me déplacer librement, ce qui n'est pas le cas au Kenya ou au Nigeria.» Et à l'heure où l'Asie est mise en cause pour ses usines qui s'effondrent, maltraitent les ouvriers, polluent les fleuves, l'Ethiopie veut être un bon élève et positionner ses produits en conséquence. Adarsh Sharma prétend qu'il produira ici la première toile de jean «verte» au monde, grâce à son usine autosuffisante en énergie et à ses circuits d'eau fermés. Et ce denim sera vendu... cher.

A Addis-Abeba aussi, le train du progrès est en marche. Le tramway, inauguré en septembre 2015, approche en klaxonnant. Les policiers font la circulation. Un vieil homme, drapé dans un pagne blanc, ne voit pas les rails et trébuche. Des passants se précipitent pour le mettre hors de danger. Beaucoup d'Ethiopiens peinent à s'acclimater au nouveau rythme. La conductrice du tram, Samrawit Demisew, klaxonne encore une fois puis, doucement, appuie sur l'accélérateur. La jeune femme de 24 ans a un costume bleu clair, le dos droit, et un chignon qu'elle porte comme une couronne : elle est fière de son travail et de son pays, le •••

BIENTÔT DANS LES PLACARDS : DES JEANS EN DENIM ÉTHIOPIEN, HAUT DE GAMME





Le 28 mai 2016, l'Ethiopie commémore le vingt-cinquième anniversaire de la révolution socialiste qui mit fin à la dictature de Mengistu Haile Mariam. Le Front démocratique révolutionnaire des peuples éthiopiens (FDRPE), qui fit tomber le despote, tient toujours le pouvoir d'une main de fer. En octobre 2016, face à une contestation grandissante, l'exécutif a décrété l'état d'urgence.

••• premier au sud du Sahara à posséder un tramway. A bord, des vidéos expliquent aux passagers le fonctionnement d'un monde moderne auquel ils n'avaient pas accès jusqu'alors, avec ses escaliers roulants, ses ascenseurs et ses portes automatiques. Un homme, Tongjun Zhang, 26 ans, ne quitte pas Samrawit d'une semelle. Depuis le lancement du tram construit par le China Railway Group, à la direction, dans l'administration et à la maintenance des chemins de fer, chaque poste est occupé à la fois par un Ethiopien et par un Chinois. Quand la période d'apprentissage sera passée, les seconds repartiront. Pékin est le principal investisseur et pourvoyeur d'aide au développement de l'Ethiopie, misant sur la position stratégique de cet Etat relativement sûr, au carrefour de pays en crise. L'empire du Milieu ne s'immisce pas dans les affaires politiques locales, et entretient de bonnes relations avec le pouvoir. Il a même fait don, en 2012, du siège flamboyant neuf de l'Union africaine, mobilier inclus : une tour de 120 mètres, qui domine le nouveau *skyline* d'Addis-Abeba. Quartier par quartier, la capitale éthiopienne se métamorphose. D'une mer de bidonvilles émergent des flots de bureaux en verre et des centres commerciaux brillamment éclairés. Par endroits, la fumée s'échappe des tas d'ordures que l'on brûle encore. Ailleurs, les déchets sont ramassés par les éboueurs à bord d'un camion propre, décoré de photos du premier centre de production de biogaz d'Afrique subsaharienne.

Au cœur de la ville, le quartier de Kazanchis est divisé en deux par la rue de Guinée-Conakry. Côté ouest, l'avenir : banques, hôtels internationaux, ambassades et les bureaux des Nations unies. Côté est, le passé. Partout, les décombres de petits commerces, huttes ou maisons, qu'escaladent, en tongs, des hommes émaciés pour en extraire des câbles et des pierres qu'ils pourront revendre. Au milieu des ruines, les habitants s'accrochent à leurs habitudes. Dans un conteneur transformé en *coffee shop*, la patronne sert son troisième café à un vieux riverain en costume. Comme l'exige la tradition, dans ce pays qui est le berceau de l'arabica, les grains de café ont été torréfiés sur un feu de charbon de bois puis pilés au mortier. De l'autre côté de la rue, à la Münch German Bakery, l'expresso coûte trois fois



L'Ethiopie entend se faire un nom dans les nouvelles technologies : en témoignent les robots d'iCog Labs (en haut), entreprise fondée en 2012 à Addis-Abeba, qui se présente comme l'une des seules d'Afrique subsaharienne dédiées à l'intelligence artificielle. L'incubateur Iceaddis (en bas), lui, accueille les jeunes désireux de créer une start-up.

plus cher. «Je ne sais pas si je serai encore ici demain», soupire la femme. Comme tant d'autres dans le quartier, sa maison a été démolie et sa famille a reçu 120 000 birrs (5 000 euros) de dédommagement. Elle ignore où elle va s'installer. Le vieil homme tente de la consoler : «Au moins, personne ne viendra faire tomber les murs de votre conteneur !» Explication : pour reloger les anciens habitants du centre-ville en pleine métamorphose, mais aussi pour absorber une population en hausse – chaque jour et demi, l'Ethiopie gagne 10 000 habitants –, plus de 200 000 logements à bas prix ont été construits par la municipalité en une quinzaine d'années. Sur des terrains vacants d'abord, puis sur les ruines des anciens quartiers.

En périphérie, de nouveaux quartiers sortent de terre. Des bâtiments de cinq ou six étages, tous identiques. Les plus riches se construisent des maisons. Les bâtiments et les places historiques disparaissent. La ville du futur efface peu à peu le patrimoine d'Addis-Abeba, bâtie à partir des années 1880 par Ménélik II, dont les palais et demeures de bois témoignaient de l'âge d'or de l'empire d'Abyssinie.

Bien sûr, ce qui est en train de disparaître à l'est de la rue de Guinée-Conakry ressemble à première vue à n'importe quel bidonville, sans eau courante ni égouts. Mais les quartiers traditionnels d'Addis-Abeba possèdent bien des atouts qui font réfléchir en Occident. Travailler et résider au même endroit. Faire cohabiter les pauvres et les riches. La distribution des revenus est moins inégalitaire que dans d'autres pays africains, même si une classe de millionnaires émerge. Le nouveau concept «d'économie partagée» fait partie des traditions : des voisins constituent des caisses d'épargne qui accordent des crédits. On s'entraide quand un enfant est malade, quand une grand-mère meurt. Une vie en communauté qui explique le faible taux de criminalité.

Cependant, des divisions apparaissent. Les logements sont construits à la va-vite. Des centaines de jeunes en quête d'avenir débarquent chaque jour à la gare routière avec un baluchon pour toute fortune. Les nouvelles industries et les services ne proposant pas assez de travail, ils peuplent les rues en tant que cireurs de chaussures, vendeurs ou laveurs de voitures et dorment dans des *moonlight houses*, des campements clandestins nés en une nuit. La colère, longtemps restée sourde, a fini par exploser en 2015. Expropriations, corruption, confiscation des terres, frustration de la nouvelle génération face au manque de perspectives et de

démocratie... Ces sujets ont poussé dans la rue paysans et étudiants, surtout dans le Tigré et l'Oromia, la plus grande des régions d'Ethiopie, au centre du pays. En un an, la répression gouvernementale a fait 400 morts selon l'ONG Human Rights Watch. En octobre dernier, le gouvernement a décrété l'état d'urgence pour six mois. Avec des mesures draconiennes : couvre-feu de 18 à 6 heures, limitation des déplacements, manifestations interdites, restrictions sur les médias. En décembre, 10 000 opposants arrêtés lors des manifestations qui ont émaillé l'année ont été remis en liberté, mais les tensions restent vives.

Beaucoup redoutent de nouveaux heurts : «Si nous ne parvenons pas à intégrer la jeunesse, tout ce que nous avons réalisé aura été vain», s'inquiète Tseudeke Yihune Woldu, 53 ans. Après la révolution de 1991, cet ingénieur a fondé Flintstone, une des entreprises de BTP les plus florissantes du pays. Et a aussi participé au financement d'un projet d'urbanisme original, en cours de développement au sein de l'Institut éthiopien d'architecture. Dans un atelier encore en travaux, treize urbanistes fraîchement

diplômés travaillent sous la houlette de Dirk Donath, professeur à l'université du Bauhaus à Weimar. Sur la table, des smartphones, des plans, des cartes. Le projet ? Transformer des villages en «villes compactes» durables, avec écoles, cliniques, parcs, commerces, capables de loger 10 000 personnes. Pour créer leurs prototypes, ils utilisent des logiciels dernier cri. Un jeune architecte explique son plan pour Heret, un village de 2 000 âmes de la province d'Amhara, dans le nord du pays. «Ici, on construit 500 maisons, là, deux écoles maternelles, un stade et, en bordure, la zone industrielle.» Donath pointe un carré gris au milieu : «Et ça qu'est-ce que c'est ?» «Une station-service». «Mets-la en périphérie et remplace-la par une école.» Quelques clics et l'école est placée, tirée d'un catalogue de modules de construction : des huttes rondes, des immeubles, des ateliers, des usines, des écoles, disponibles dans des dizaines de formats et de variantes. «C'est notre Lego», plaisante Donath. L'Etat espère à terme construire 8 000 de ces villes nouvelles. Les premiers chantiers doivent démarrer courant 2017, les investisseurs manquent encore à l'appel et la croissance s'affaiblit à cause de la sécheresse. Qu'importe. L'Ethiopie, lancée dans un développement à marche forcée, devra faire avec. Et faire vite. ■

Ines Possemeyer



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-ethiopie

LES RENDEZ-VOUS DE GEO

EN KIOSQUE

INÉDIT : GEO ET GALLIMARD VOUS EMMÈNENT EN WEEK-END



Retrouvez cette année les escapades préférées de la rédaction de GEO et des équipes de Gallimard Loisirs dans un GEOguide inédit. Cette nouvelle édition de l'album des week-ends sur mesure inclut 150 nouvelles étapes pour explorer les plus belles régions de France ! Parmi les thématiques proposées : **Chemin faisant**, pour admirer le splendide patrimoine français, **Tout doux**, pour se ressourcer à son rythme, **Grandeur nature**, pour s'imprégner des paysages grandioses, **Top forme**, pour se dépenser tout-terrain. Le GEOguide propose des cartes détaillées, de très belles photographies, des conseils pratiques, un carnet d'adresses, mais aussi un agenda des fêtes et manifestations. Cette année, vous aurez le choix entre voguer vers l'archipel de Chausey, partir randonner au Pays basque, vous prélasser dans les calanques de Cassis, découvrir Bonifacio vu de la mer, savourer des crus du Beaujolais, vous perdre dans les traboules du Vieux Lyon... Pourquoi ne pas partir tout de suite vers les hautes falaises de la côte d'Albâtre et ses stations balnéaires, reines du XIX^e siècle ? A Fécamp et Dieppe par exemple, qui abritent un riche patrimoine. Ou bien à Etretat, ville qui fascine les visiteurs depuis un siècle et demi avec son panorama mêlant le vert de la lande et le blanc de la craie...

SUR INTERNET

LA NEWSLETTER DE GEO S'AGRANDIT



Inscrivez-vous à la newsletter de GEO et recevez chaque jour dans votre boîte e-mail notre sélection

d'articles, de diaporamas et de vidéos. Nouveauté 2017 : ce ne sont plus trois, mais cinq sujets qui sont désormais mis en avant au quotidien. Sans parler de notre quiz du jour et des plus belles photos de la communauté GEO.

Pour s'abonner : rendez-vous sur bitly/geo-inscription-newsletter

À LA TÉLÉ

«GEO 360», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19 h 55.

4 mars Inde, la médecine ayurvédique (43'). Inédit. Issue de savoirs traditionnels, la médecine ayurvédique reposant sur la purification du corps est reconnue par la médecine conventionnelle indienne. A l'hôpital de Varanasi, Aruna Devi soigne ainsi son arthrite.

Le dimanche à 20 h 05.

12 mars Catalogne : le défi des pyramides humaines (43'). Inédit.

Dans cette province d'Espagne qui revendique son indépendance, la tradition des *castells*, ces pyramides humaines aussi hautes qu'un immeuble et qui mobilisent une centaine de personnes, connaît un regain de popularité. Les meilleures *collas castellaras* s'affrontent tous les deux ans à Tarragone...



19 mars Malaisie, la moto au féminin (43'). Inédit.

Trente-cinq femmes qui créent le premier moto-club exclusivement féminin en Asie du Sud-Est, voilà qui surprend dans ce pays musulman. Sur leurs Ducati aérodynamiques, ces pratiquantes veulent concilier le désir de choisir leur vie et leur fidélité à l'islam.

26 mars Les Lady Boys en Thaïlande (43'). Inédit.

De Bangkok, la capitale, aux petits villages du nord-est du pays, on estime à 500 000 le nombre des travestis, ancrés dans la culture thaïlandaise.

arte

AU SOMMAIRE DE GEO ADO



En couverture du numéro de mars, un sujet sur les **déesses du Népal**, des filles qui, dans les montagnes de l'Himalaya, sont considérées comme des divinités visionnaires. Bienvenue au pays des kumaris ! A lire aussi :

Filles-garçons : quelle égalité ? En France, femmes et hommes ont les mêmes droits. Mais pourquoi les femmes politiques, cheffes d'entreprise ou scientifiques sont-elles aussi peu nombreuses ? Pourquoi gagnent-elles moins que leurs collègues masculins ? Dans certains pays, naître fille, c'est aussi naître avec un handicap décidé par une société machiste.. Il y a bien des raisons de s'énerver, mais aussi d'espérer, dans cette enquête sur la condition féminine ! Et enfin, **Eric, photographe de guerre** : Eric Bouvet a travaillé sur une vingtaine de conflits et parcouru 128 pays. Des scènes terribles le hantent. Pourtant, il dit exercer le plus beau métier du monde.

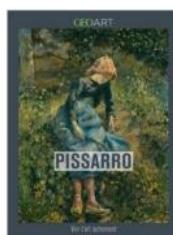
GEO Ado, mars 2017, 5,50 €, chez votre marchand de journaux.



LE MAL DU SIÈCLE À LA LOUPE

Divisé en trois grandes parties – le diagnostic, les soins et la prévention –, ce premier numéro de GEO Sciences revient sur le mal du siècle : celui du dos. Fort des dernières avancées médicales, il propose un panorama des thérapies et des techniques les plus efficaces. Des interviews de spécialistes et de professeurs, des témoignages de patients, et un mini-dossier sur ce qui soulage vraiment, complètent le propos. En prime : un cahier pratique qui propose différents tests d'évaluation et cinquante exercices pour améliorer rapidement votre état. Une parution exceptionnelle pour un sujet qui nous concerne (presque) tous.

GEO Hors-série Sciences, Le dos, 148 pages, 9,90 €, chez votre marchand de journaux.



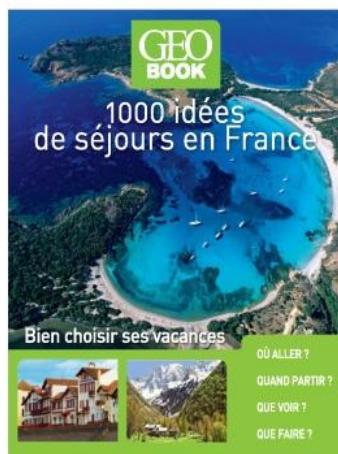
PISSARRO, SIMPLE ET SINCÈRE

Camille Pissarro occupe une place de choix parmi les impressionnistes. Pourtant, il eut du mal à s'imposer en son temps. Artiste sincère, dessinateur et peintre de la vie rurale, mais aussi de l'agitation de la ville et des ports pluvieux, il s'essaya à toutes les techniques avec une élégante et touchante simplicité. Cet ouvrage, publié à l'occasion de deux expositions à Paris, retrace son travail à travers des lettres et anecdotes. Et embarque, au gré de toiles, le lecteur dans un superbe voyage visuel.

Pissarro, 160 pages, 15,99 €, chez votre marchand de journaux

EN LIBRAIRIE

DE GRANDES VACANCES EN FRANCE



Notre pays possède mille attraits touristiques qui donnent la possibilité de choisir ses vacances à la carte, selon ses centres d'intérêt personnels. Ce volume de la collection à succès GEOBook, à mi-chemin entre beau livre illustré et guide pratique, offre une sélection des meilleures destinations françaises pour trouver son séjour idéal. Découvrir le littoral corse, sillonnier à vélo les routes de montagne dans les Hautes-Alpes, visiter les grottes et les châteaux chargés d'histoire de la Dordogne ou opter pour une expérience insolite en dormant, l'espace d'une nuit, dans une yourte mongole en Ardèche... Cette nouvelle édition vous est conseillée par notre parrain et expert du voyage, Raphaël de Casabianca, présentateur de l'émission Echappées Belles, sur France 5, et photographe.

GEOBook 1 000 idées de séjours en France, éd. Prisma/GEO, 22,95 €, disponible en librairie.

À LA RADIO

franceinfo:

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Dossier Australie : voyage sur la Grande Barrière de corail ■ Chili : la véritable île de Robinson Crusoé.
 - Corée du Sud : la beauté pure du Seoraksan
 - Grand reportage : un rêve fou pour l'Ethiopie
- Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.**

Plus de
37€
d'économies*

ABONNEZ-VOUS À GEO ET



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

DÉCOUVREZ LES AVANTAGES DE L'OFFRE LIBERTÉ

GRATUIT Vous bénéficiez d'un paiement fractionné sans frais supplémentaires

SIMPLE ET RAPIDE Il vous suffit, simplement, de renvoyer le mandat SEPA qui vous sera adressé par courrier

SOUPLE Vous n'avancez pas d'argent et vous réglez votre abonnement tout en douceur

SANS ENGAGEMENT Vous êtes libre d'interrompre ou de résilier votre abonnement à tout moment par simple lettre ou appel

AVANTAGEUX Plus économique que si vous réglez au comptant.

SES HORS-SÉRIES !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

J'opte pour l'Offre Liberté :

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n°) pour **6€25/mois** au lieu de **9€35***

MEILLEURE OFFRE

Je bénéficie ainsi d'un tarif plus avantageux, et je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique.

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre.

Je m'abonne à **GEO & SES HORS-SÉRIES**

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n°) pour **79€90** au lieu de **112€20***.

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°)
pour **55€** au lieu de **70€00***.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

Mme M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal :

Ville : _____

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DÉBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT
 Tél.
 E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
 Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° :

Date d'expiration :

Signature :

Cryptogramme :



L'abonnement,
c'est aussi sur

www.prismashop.geo.fr

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. ** À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de la Métropole. Début de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

GEO457D



LE MOIS PROCHAIN

Bertrand Rieger / hemis.fr



LISBONNE côté cœur

C'est une capitale qui a su s'ouvrir sans perdre son âme : la renaissance du quartier de Principe Real, la culture luso-africaine, le charme des petits métiers, les arbres hérités de l'époque coloniale...

Nos reporters ont exploré la «ville blanche» et au-delà, le long du Tage et au bord de l'Atlantique.

Et aussi...

- **Grand reportage.** En Birmanie, ces moines bouddhistes qui prêchent la haine.
- **Découverte.** Singapour affiche une insolente prospérité. A quel prix pour les libertés ?
- **Regard.** Pagnes, étuis pénins et smartphones : des Papous qui cultivent leur différence.
- **Grande série 2017.** La France des mystères et des croyances. En avril : la Normandie.

En vente le 29 mars 2017

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

Site Internet : www.primishop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Belgique : Prismal/Edigrup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 3 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigrup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59,90 €

Suisse : Prismal/Edigrup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. (0041)22 860 84 00 - Fax : (0041)22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigrup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : ExpressMag, 8275 Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1.

Canada. Tél. : 1.800.363.1310 - Email : expressmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN \$ avec taxes

Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 10 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 49 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gye.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070), Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancelin (6065), geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljouqui, chef de service (6089),

Léa Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montréor, cadreuse-monteur (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Christine Laviotte, chef de rubrique (6075), Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yan / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettes

Premières secrétaires de rédaction : Vincent de Lapompadère (6083), Laurence Maumoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Virc (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Rousies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286), Gauthier Coussergue (4784)

Ont collaboré à ce numéro : Christian Debraine, Anne Doublet et Hugues Piolet.

Magazine mensuel édité par **PRISMA MÉDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Cottin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6149)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrice de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Lætitia Barras (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Katell Bideau (6562)

Responsable exécution : Rania Byango (4639)

Assistante commerciale : Catherine Phitus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2017. Dépot légal mars 2017.

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP

Notre publication adhère à
l'Association professionnelle
de la qualité et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



MICHEL HERBELIN

Ce nouveau chronographe, immédiatement identifiable par ses attaches centrales est emblématique de la collection Newport. Sportif par ses fonctions, classique par son allure, il affiche les fonctions de chronographe sur trois compteurs pouvant enregistrer des temps jusqu'à 10 heures. Complété d'une échelle tachymétrique, gravée sur la lunette, il permet de mesurer une vitesse moyenne de déplacement allant de 60 à 400 km/h. Habillé d'un bracelet cuir noir façon croco conférant au modèle un esprit sport chic, ce garde-temps Michel Herbelin accompagnera son propriétaire dans ses performances sportives comme dans ses habitudes citadines. Prix de vente conseillé : 650 € Distribuées chez les Horlogers-Bijoutiers et dans les grands magasins. Point de vente le plus proche, au : 03.81.68.67.67.

www.michel-herbelin.com

LEXUS SUV RX 450h DERNIÈRE GÉNÉRATION

Lexus a pour but de surpasser les attentes de ses clients, à travers la qualité et la finition irréprochables de ses véhicules assurées par ses maîtres-artistes « Takumi », mais aussi l'expérience qu'elle offre à ses clients à travers le concept japonais d'« Omotenashi », l'art de recevoir à la japonaise. Avec la dernière génération du célèbre SUV RX 450h, Lexus est la seule marque premium à décliner une gamme complète de modèles hybrides aux lignes à la fois élégantes et sportives. Associant intelligemment un moteur à essence et plusieurs moteurs électriques, les véhicules dotés du système Lexus Hybrid Drive sont conçus pour offrir une conduite fluide et pratiquement silencieuse, une accélération franche et linéaire, d'excellentes économies de carburant et une réduction importante des émissions de CO2 et autres émissions polluantes.

www.lexus.fr



REINE D'ÉGYPTE OU LE COMBAT D'UNE REINE AU TEMPS DES PHARAONS !

Découvrez le manga Reine d'Égypte : une fresque historique qui propose un divertissement accessible aux lecteurs de tout âge. La vie romancée de celle qui fut la première femme pharaon de l'Histoire : Hatchepsout. S'entrecroisent ainsi sous nos yeux, au fil des pages, des personnalités et des faits historiques réels, dans un décor soigné, tout aussi travaillé... Reine d'Égypte n'est pas seulement un régal pour les yeux, c'est aussi une fiction minutieusement documentée sur le combat d'une femme trop libre pour son époque. Disponible aux éditions Ki-oon.

www.ki-oon.com

PROCHAINE ESCALE

Vous avez un projet de voyage mais vous ne savez pas forcément vers quel spécialiste vous tourner pour l'organiser ? Prochaine Escale facilite l'organisation de vos voyages ! Il vous suffit de vous connecter sur www.prochaine-escale.com, de décrire en quelques clics seulement le voyage de vos rêves et l'équipe de Prochaine Escale s'occupe du reste. Elle sélectionne et contacte pour vous les meilleurs spécialistes de votre destination en fonction de vos attentes. Vous échangez ensuite avec les spécialistes de votre destination et recevez des devis personnalisés. Le service est gratuit, sans engagement et entièrement sur-mesure. La garantie d'un voyage réussi !



VILA BEA



Découvrez le Maroc comme vous ne l'avez jamais vu. Située à Moulay Bousselham, entre Tanger et Rabat, Vila Bea, maison d'hôtes de luxe, les pieds dans l'eau, vous propose un séjour d'exception dans un village authentique entouré par l'Atlantique et par une vaste lagune peuplée d'oiseaux migrateurs. Au sein d'une villa design « marocain pop », vous goûterez aux plaisirs d'un confort haut de gamme, d'une piscine chauffée, d'un hammam, d'une très bonne table, de 7 chambres spacieuses dont 3 avec vue panoramique sur mer, de terrasses et salons. Véritable havre de paix avec vue imprenable sur l'Océan. Tarif pour une nuit : à partir de 110 €

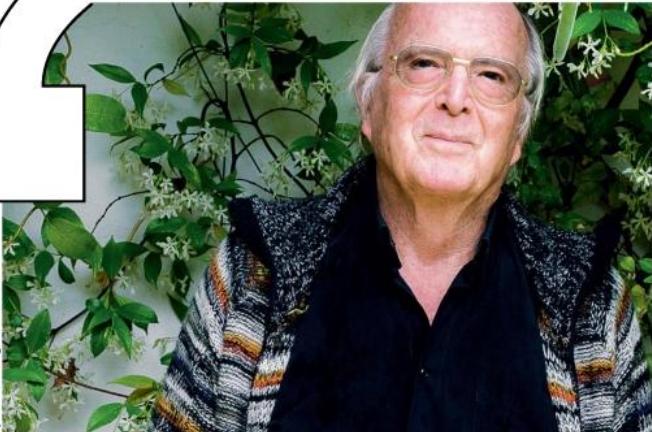
www.vilabea.com



EUGENE PERMA

Collections Nature lance sa toute première gamme bio en salons de coiffure, l'occasion de découvrir toute l'efficacité de ce masque réparateur s'appuyant sur les vertus de l'oléine de karité qui prévient de la déshydratation et redonne éclat et vigueur aux cheveux abîmés mais également sur l'argile bentonite assainissante et adoucissante. À leurs côtés et pour une efficacité maximale, un parfait cocktail d'huiles végétales bio (Noix de Coco, Jojoba et Babassu) qui vont nourrir et lisser la fibre capillaire tout en améliorant la brillance de la chevelure. Enfin, rien de mieux que les protéines de blé pour assurer un parfait gainage des cheveux. Masque Réparateur Collections Nature Pot 200g : 24,50 € dans les salons dépositaires Eugène Perma Professionnel.





Le naturaliste Francis Hallé, l'un des initiateurs des expéditions du Radeau des cimes, n'aime rien tant que la forêt tropicale, dont les arbres abritent, à leur sommet, un trésor de biodiversité. Après un premier voyage en Birmanie, ce passionné, auteur d'un récent *Atlas de botanique poétique* (éd. Arthaud, 2016), projette de retourner dans ce pays, où toute la recherche sur la canopée reste à mener.

GEO Qu'est-ce qui vous séduit dans les forêts tropicales ?

Francis Hallé Si on s'intéresse aux plantes, autant aller là où il y en a le plus. Et, dans la forêt tropicale, là où il y a le plus de vie, c'est dans la canopée. En bas, c'est sombre, il n'y a pas grand-chose. En haut, il y a des animaux qu'on ne peut voir ailleurs, plus beaux, plus colorés. Et très mobiles, car menacés par des prédateurs, des aigles par exemple. Ils ne peuvent pas se permettre de flâner. Les insectes, en particulier, sont superbes : ce sont des bijoux qui volent !

Pourquoi vous intéressez-vous aujourd'hui à la Birmanie ?

J'y suis allé une fois, et j'y ai trouvé une forêt comme on pouvait en admirer ailleurs en Asie du Sud-Est au mitan du siècle dernier. La Birmanie, restée fermée pendant longtemps, sans chercheurs sur le sujet, souhaite désormais mieux connaître son patrimoine. Les forêts à l'ouest de Rangoun,

où pousse notamment un teck endémique, sont exploitées plus ou moins clandestinement. Avec mon équipe, nous voulons explorer celles du nord, mais l'accès est difficile à cause des conflits armés. Dans ce hotspot [«point chaud»], je m'attends à trouver le plus haut niveau de biodiversité de la planète, en compétition peut-être avec le piémont des Andes, au Pérou.

Pensez-vous réutiliser le radeau des cimes, cette structure gonflable posée sur des arbres imaginée dans les années 1980 ?

Oui. Ce ne sera plus un grand radeau, mais plusieurs petits, plus légers, reliés entre eux. Nous utiliserons aussi des «bulles des cimes», sortes de ballons à l'hélium qui nous permettront de nous déplacer le long de câbles. On pourra rester quinze jours là-haut sans redescendre. Jusque-là, on grimpait à la corde, mais on arrivait épuisés. Nous allons expérimenter un système imaginé par notre pilote d'aérostats : un tube en caoutchouc mesurant cinquante à soixante mètres une fois gonflé. Il n'y a qu'à monter dessus et déclencher la soufflerie. Tous ces prototypes sont au point, les équipes sont prêtes, il ne manque plus que le financement...

Quelle est la période idéale pour se rendre dans la jungle birmane ?

Mai-juin : la fin de la saison sèche et le début de la mousson. Une période où la faune et la

La canopée est l'endroit le plus vivant du monde



Ces petites boîtes gigognes ont été achetées par Francis Hallé sur un marché de Rangoun, en Birmanie. En laque (tirée de la sève d'arbres de la famille des Anacardiaceées), finement décorées, elles ont séduit le botaniste car «elles ne servent à rien».

flore commencent à s'exprimer. Les arbres se couvrent de fleurs, ils sentent que les pluies vont arriver. Quand on est sur le radeau, on est alors posé

sur des tapis de fleurs, que l'on voit éclore. Puis, les pluies deviennent intenses, c'est le signal de fin pour la mission.

Y a-t-il des arbres qui vous sont plus chers que les autres ?

Les durians me passionnent, et justement, les plus impressionnantes, à mon avis, se trouvent en Birmanie. L'architecture de cet arbre est intéressante, sa timidité [son houppier ne touche pas celui de ses voisins] aussi. Il est immense, avec un énorme fruit couvert de gros clous qui tombe de quarante-cinq mètres de haut, et qui est très prisé en Asie du Sud-Est. Là-bas, un fruit au sol appartient à celui qui le trouve. Alors, si on veut le ramasser, il ne faut pas être sous l'arbre, mais il ne faut pas être trop loin non plus ! En général, le propriétaire se construit tout près une bicoque, avec un toit solide pour se protéger. Ce fruit est connu pour sentir mauvais. Or, il contient une centaine de molécules volatiles, et ce sont celles que l'on hume de loin qui sont atroces. Il faut oser mettre le nez dans le fruit. Et là, ça sent merveilleusement bon. ■



Way of Life!

SUZUKI VITARA RÊVEZ PLUS GRAND



Suzuki Vitara, une gamme à partir de 15 490 €⁽¹⁾

Vous rêvez d'un SUV⁽²⁾ sans compromis ? N'attendez plus et rêvez plus grand avec le Vitara. Véritable SUV⁽²⁾ issu du savoir-faire légendaire de Suzuki, il allie style, sensations de conduite, confort et technologies. Doté de motorisations performantes avec une transmission exclusive 4 roues motrices AllGrip Select et des aides à la conduite dernière génération (régulateur de vitesse adaptatif, freinage actif d'urgence), il saura vous guider sur toutes les routes en toute sécurité.

(1) Prix TTC du nouveau Vitara 1.6 VVT Avantage après déduction d'une remise exceptionnelle de 2 000 € offerte par votre concessionnaire Suzuki. Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles valable pour tout achat d'un Vitara neuf jusqu'au 31/03/2017. Modèle présenté : Suzuki Vitara S 1.4 Boosterjet : **20 890 €, remise de 2 000 € déduite + peinture métallisée : 530 € + accessoires : 630 €.** Consommations mixtes CEE gamme Vitara (/100 km) : de 4,0 à 5,7. Emissions de CO₂ (g/km) : de 106 à 131. (2) SUV (Sport Utility Vehicle) : concept urbain et tout chemin. Tarifs TTC clés en main au 12/01/2017. *Un style de vie !

Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1^{er} terme échu.

www.suzuki.fr